

Le Verbe

voir • penser • croire

EXEMPLAIRE
4\$
COMMANDE

**VOIE
DIVINE**

**—
VOIX
DE DIVA**

Marie-Josée Lord

dossier

MUSIQUE

plus de 40 pages

photoreportage

**Chorales
de Québec**

par Samuel Tessier

entretien

**Thomas
De Koninck**

la musique avant tout

Prix régulier : 12 \$

Juin • juillet • août 2015

Poste-publications
N° 40063100





*Au commencement était le Verbe, et le Verbe
était en Dieu, et le Verbe était Dieu.*

Il était au commencement en Dieu.

*Tout par lui a été fait, et sans lui n'a été fait
rien de ce qui existe.*

*En lui était la vie, et la vie était la lumière
des hommes,*

*Et la lumière luit dans les ténèbres,
et les ténèbres ne l'ont point reçue.*

*La lumière, la vraie, celle qui éclaire tout
homme, venait dans le monde.*

*Le Verbe était dans le monde, et le monde
par lui a été fait, et le monde ne l'a pas connu.*

Il vint chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu.

*Et le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi
nous, et nous avons vu sa gloire, gloire
comme celle qu'un fils unique tient de son
Père, tout plein de grâce et de vérité.*



– Jean 1,1-5.9-11.14

SANS TAMBOUR NI TROMPETTE

Après un hiver de force majeure, l'été, lui, se glisse doucement dans nos habitudes. Et il apporte bien sûr son lot de suspenses, d'attentes et de questions existentielles.

Simon arrachera-t-il enfin un baiser à Lucie, sa voisine de palier, sous un ciel dégagé par les vents chauds d'août ? Marcel aura-t-il le temps de réparer la terrasse assez tôt pour que sa Ginette puisse s'y prélasser un peu avant que le glas de septembre ne sonne ? Qui, de l'équipe du garage Bob Dupuis ou de celle de l'épicerie Chez Girard, gagnera la coupe de la ligue de balle-molle du quartier ?

Au milieu de ce tourbillon de naïfs mais légitimes espoirs, une douloureuse certitude se tient debout, bien droite : l'automne sera revenu avant même que nous ayons accompli le quart de nos projets. Pour les plus chanceux.

Évidemment, on aura fait quelques belles sorties avec les enfants. On aura réparé la clôture et usé le barbecue.

Est-ce qu'on aura fait un peu de musique autour d'un feu ? Est-ce qu'on aura chanté à tue-tête, les fenêtres de la voiture grandes ouvertes, cette chanson québécoise d'un chanteur français à la toison pectorale débordant d'une chemise trop déboutonnée ?

Probablement.

Mais ce n'est pas de cela qu'on va se vanter lorsqu'on va croiser Sylvie à la machine à café, le premier lundi après les vacances de la construction. On va se plaindre de la pluie, de la piètre performance de notre plant de tomates-cerises et de la hausse scandaleuse du prix du chlore à piscine cette année. Ou quelque chose comme ça.

Ainsi, chaque fois que l'esprit de Dieu assaillait Saül, David prenait la cithare et il en jouait ; alors Saül se calmait, il allait mieux et le mauvais esprit s'écartait de lui.

- 1 S 16,17-23

Or, le chrétien sait, par expérience, que la félicité tient davantage dans le fortuit que dans le planifié. Les projets estivaux comme une métaphore de la vie. Comme un appel à mourir à nos plans pour entrer dans ceux de Dieu, et goûter à une joie plus grande encore.

On fera quand même de jolis plans pour profiter de l'été au maximum. On croira que le bonheur dépend de la réalisation de ces projets. Puis, au final, si on échoue suffisamment, on sera agréablement surpris : c'était différent, mais c'était mieux.

■

Les fesses vissées sur son siège rehausseur et le doigt en l'air comme un maestro, Anne, trois ans et demi, me demande du violon pour faire office de trame sonore. Ça prend bien quelque chose de grandiose pour aller quêrrer une millièrme boîte de couches à la pharmacie pour nos nouveaux petits jumeaux-dont-le-rendement-intrants/extrants-me-laisse-perplexe.

Je syntonise la radio classique et l'enfant jubile avec Gustav Mahler. *Symphonie n° 2 en do mineur, Résurrection.* ■

3 Édito
Antoine Malenfant

7 Courrier

8 Désintox
Sarah-Christine Bourihane



11 La langue dans
le bénitier
Brigitte Bédard

Dans une paroisse
près de chez vous
Brigitte Bédard

Monumental
Pascal Huot

12 Adoucir
les mœurs
Antoine Malenfant



14 Tranche de vie
**Voix de diva –
Voie de Dieu**
Brigitte Bédard

19 Reportage
**Réconcilier
les ennemis
de toujours**
Yves Casgrain

25 Boussole
**À la louange
de ta gloire**
Simon Lessard

DOSSIER

MUSIQUE

28 Rencontre
**Libérer (par)
la musique
classique**
Sarah-Christine Bourihane

32 Histoire
La foi composée
Frédérique Francœur



36 Entretien
**De la musique
avant toute chose**
Simon Lessard

44 Photoreportage
De tous chœurs
Samuel Tessier

58 Rites du monde
**Les rites
occidentaux**
Alexandre Dutil

60 Piété pop
**Le Sacré-Cœur
de Jésus**
Brigitte Bédard

62 Iconostase
**Les disciples
d'Emmaüs**
Marie-Épiphanie Kayange, fmj

64 Poésie
Économie
Michel Bouvrette

65 Nouvelle littéraire
Sid
Jessye Blouin



72 La chair et l'os
**Est-ce que
je sais aimer?**
Alex Deschênes

76 Classe de maître
**Paul Claudel:
une chose à dire**
Sarah-Christine Bourihane

80 Patate chaude
**Tacos pour
7 personnes**
Dada & Soda

Plaisir partagé?
Louis-Antoine Gagné



84 Viral
**La quête
à travers l'art**
Stéphanie Chalut

86 Catho style
**Marie Dooley
en cinq temps**
Brigitte Bédard

88 Prière
**Prier avec
la musique**
Jacques Gauthier

89 Dans vos oreilles
Florence Malenfant

90 Bouquinerie
Famille Marie-Jeunesse

91 Écran radar
Sophie Bouchard

94 Artisans

95 Mosaique

98 Prochain numéro

École de Dieu

VERITAS

« Facientes veritatem in caritate »

**Viens vivre l'année la plus heureuse de ta vie
en te sanctifiant dans la vérité !**

Une école de sagesse !

L'école VERITAS, c'est une année pour approfondir l'intelligence de la foi à l'école des grands maîtres, dans un esprit de fidélité aux enseignements de l'Église catholique.



Une école de contemplation !

L'école VERITAS, c'est une année de vie spirituelle fervente par une plongée quotidienne dans la prière communautaire et personnelle.



Une école de vie fraternelle !

L'école VERITAS, c'est une année de vie communautaire intense où l'on partage nos joies et nos peines, pour former un seul cœur, une seule âme.



Une école de sainteté !

Au cœur du diocèse de Sherbrooke, l'école VERITAS rassemble des jeunes hommes qui veulent recevoir une solide formation chrétienne fondamentale.

Viens te préparer à être un apôtre de la nouvelle évangélisation !

819.791.4812

ecoleveritas@gmail.com

www.ecoleveritas.blogspot.ca



Vos réactions au premier numéro du *Verbe*

Merci, entre autres, de mettre en valeur la théologie du corps : qui l'ose encore ? Ne craignez pas de présenter les saints d'hier et d'aujourd'hui, ces phares dont nous avons besoin !

Anne-Marie Bochud
La Pocatière

Le Verbe : *En ce qui concerne la théologie du corps – inspirée d'abord par saint Jean-Paul II –, nous nous réjouissons avec vous de compter Alex Deschênes parmi nos fidèles collaborateurs. Pour ce qui est des saints d'hier et d'aujourd'hui, nous promettons de garder l'œil bien ouvert.*

[On aimerait bien voir un] dossier sur la famille en lien avec les deux synodes à Rome. Aussi, quelque chose sur la Rencontre mondiale des familles à Philadelphie en septembre. Et sur la vie religieuse au Québec. On aime lire des rencontres avec des témoins : religieux, prêtres, gens mariés, jeunes.

Frères du Sacré-Cœur
Rimouski

Le Verbe : *Vous serez ravi d'apprendre (p. 98) que le prochain numéro porte spécialement sur la famille. Et puisque c'est aussi l'année de la vie consacrée, nous avons prévu le coup : le dossier de septembre comprend un témoignage « vocationnel ». Quant au sacerdoce... Nous avons un petit secret pour vous : il y a de bonnes chances que vous soyez plutôt satisfait lorsque vous consulterez les prochaines parutions !*

[Le Verbe] s'adresse à tous les âges... donc une mamie peut s'en inspirer pour la caté des petits enfants, chroniques variées, langage « populaire » facile à aborder.

Nicole Boisvert
Châteauguay

Le Verbe : *Vous nous faites plaisir. Votre commentaire résume assez bien l'objectif du Verbe : alimenter les croyants afin qu'ils puissent témoigner à leur tour. En lançant cette nouvelle revue, nous nous sommes lancé en même temps le défi d'être une revue nourrissante et accessible à la fois.*

J'apprivoise le site, que je trouve très beau et signifiant. Bravo !

Yvan Lavigne
Montréal

Le Verbe : *Merci ! N'hésitez pas à le visiter régulièrement. Nous y publions de nouveaux textes exclusifs plusieurs fois par semaine.*

J'aime tout ! La revue a pris un virage plus spirituel, et je m'en réjouis. Merci. Tous les articles sont intéressants, si nous prenons le temps de les lire et de les savourer. D'ailleurs, nous avons deux mois avant l'arrivée d'un autre exemplaire.

Sœur Sylvie Charlebois
Gatineau

Le Verbe : *Vous avez bien raison, il faut ralentir la cadence. Savourer – et même digérer – les textes proposés nécessite un peu plus de temps. La lenteur a ses avantages... en nutrition comme en formation spirituelle !*

Cette revue est très intéressante, mais je préfère le nom d'avant (*La vie est belle !*).

Andrée White
Montréal

Le titre, *Le Verbe*, me plaît beaucoup. Pour moi, c'est significatif. J'aime beaucoup votre revue. Tous les sujets m'intéressent. Je les lis du début à la fin.

Noëlla Ferland
Thetford Mines

Le Verbe : *M^{me} White et M^{me} Ferland, nous n'avons aucun doute qu'un (autre) changement de nom ne plairait pas à tout le monde. À ce jour, nous pouvons toutefois affirmer que la plupart des lecteurs sont enchantés. En espérant que tout le monde s'habitue le plus rapidement possible. En tout cas, soyez assurées qu'aucun changement de nom n'est prévu à l'horizon !*

NDLR : Les lettres présentées dans cette rubrique peuvent être abrégées. Ne seront publiées que celles qui sont signées et qui mentionnent le nom de la ville. Le choix des lettres publiées demeure à la discrétion de la rédaction. Vous pouvez également réagir à nos articles en visitant notre site (www.le-verbe.com), sur Facebook

(Magazine Le Verbe) et sur Twitter (@leverbe140). N'hésitez jamais à nous donner vos impressions en écrivant à redaction@le-verbe.com. Nous lisons tout avec grand plaisir. Vos commentaires nous aident à produire une revue de qualité, qui répond toujours mieux à notre mission et qui vous ressemble davantage.



UN PRÊTRE BRANCHÉ... SUR L'ESSENTIEL

Il ne sera pas question ici de verser dans les extrêmes. Trop souvent, dans les médias, on présente deux types de prêtres : on dénonce le déviant sexuel ou l'on acclame le curé progressiste. Il s'agit plutôt cette fois de jeter l'œil sur une nouvelle figure, dont le portrait médiatique récent présente autrement le visage de l'Église catholique.

L'aventure médiatique du jeune Alexandre Julien, vicaire à la paroisse Saint-Thomas-d'Aquin de Québec, a commencé par un article d'Élisa Cloutier dans le *Journal de Québec* paru le 22 février dernier et intitulé «Des jeunes religieux à la fine pointe de la technologie».

On y trouve trois portraits, dont celui d'un prêtre qui reçoit des demandes de confession par texto et qui prend une bière avec des jeunes après une messe qui en attire entre 200 et 300 chaque dimanche.

Pour Alexandre Julien, cette première entrevue fait boule de neige. *Salut Bonjour* et *CHOI Radio X* l'invitent quelques jours plus tard sur leurs ondes. Entretemps toutefois, l'information d'origine semble avoir emprunté le fil du téléphone arabe ou le chemin du sensationnalisme.

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Les deux premières questions de Mario Dumont en montrent l'exemple : «Est-ce qu'on peut vraiment se confesser par message texte?» et : «Pour attirer les jeunes, vous faites des activités spéciales qui n'ont rien à voir avec la religion, jusqu'à des messes autour d'une bière?»

Le titre de l'entrevue sur le site de *CHOI* va lui aussi dans le même sens : «Un curé qui texte et boit de la bière avec les jeunes.» Non seulement Alexandre Julien n'est pas curé, mais ce qui le caractérise n'est pas essentiellement qu'il boit (parfois) de la bière ! Y a-t-il là une nouvelle ? Si oui, il y a lieu de se demander quelle image on se fait du prêtre...

De bon ton

Certes, dans ces entrevues, les animateurs attirent d'abord l'attention sur des aspects anecdotiques qu'ils tendent à exagérer. On veut voir l'Église de notre temps, à la mode de chez nous, à l'image de nos goûts. Mais chose certaine, il y a là un changement de ton positif des médias vis-à-vis de l'Église catholique.

D'autant plus que les échanges ne s'arrêtent pas à ce discours de façade. On ne sent guère les intervieweurs adopter le mode de la confrontation et des comptes à régler avec l'Église catholique. On sent plutôt leur éton-

nement à voir des jeunes vivre leur soif de spiritualité au sein de cette institution.

Présenté comme un prêtre à la fine pointe de la technologie, Alexandre Julien conduit les animateurs à dépasser cette image en les amenant plus loin. Il les convainc qu'au fond l'homme moderne «a du mal à communiquer en profondeur malgré les moyens de communication à notre portée». Que si lui-même «texte», c'est dans le but de rencontrer l'autre face à face, car c'est là que se passe la vraie communication.

Par son ton humble et ses touches d'humour, il montre que l'Église peut présenter des traits autres qu'austères. Que plaisirs sains et spiritualité peuvent bien se marier. Mais que la spiritualité rejoint la soif de l'homme, alors que la seule recherche de sensations le laisse sur sa soif.

L'aventure médiatique du père Alexandre ne s'arrête pas là. Elle a culminé tout en beauté à Pâques par un reportage de fond sur l'église Saint-Thomas-d'Aquin présenté à la une du journal *Le Soleil*. Normand Provancher a su donner au reportage une profondeur spirituelle inégalée qui montre que, parfois, médias et religion peuvent très bien vibrer sur la même longueur d'onde ! ■



LE MOT QU'ON NE DIT PAS

Pour les chrétiens kenyans, les jours saints se sont ouverts par un bain de sang. Le massacre du 2 avril dans l'Université de Garissa, dans le nord-est du Kenya, s'est soldé par un lourd bilan de 148 morts. Il s'agit de la tuerie la plus importante de l'histoire du pays, après celle perpétrée par Al-Qaïda contre l'ambassade américaine en 1998.

Les Chebab – groupe islamiste somalien – ont d'abord fait irruption sur les lieux au moment où des étudiants se rendaient à la messe du matin. Un tri a ensuite été fait entre ceux qui savaient réciter un verset du Coran et ceux qui l'ignoraient. On devine que les victimes sont chrétiennes, puisque la population kenyane se compose à 84 % de chrétiens, sans oublier que le fait de se rendre à la messe suppose qu'il s'agissait bien de chrétiens...

Bien que le groupe djihadiste somalien s'en prenne au Kenya pour le punir de sa présence militaire en Somalie, il n'en demeure pas moins que les attaques ont aussi été commises pour des raisons ethniques et religieuses. L'objectif des Chebab est en effet d'instaurer un État fondé sur la charia et de réduire à néant toute autre croyance.

Les chrétiens ont été délibérément visés, il ne faut pas se leurrer. Il ne

s'agit d'ailleurs pas de la première attaque perpétrée contre eux. Il suffit de replonger dans les événements récents: deux attaques faisant 64 morts en 2014 à Poromoko et à Mpeketoni, «ciblant exclusivement des hommes de confession chrétienne», selon des témoins.

Déni

Or, le mot «chrétien» semble étrangement absent du répertoire de plusieurs journalistes qui rapportent la nouvelle et de celui du président de la France.

Dans un communiqué de presse, François Hollande exprime sa solidarité avec le peuple kenyan, «qui doit faire face au terrorisme le plus abject, celui qui s'attaque à la jeunesse, au savoir et à l'éducation». Certes, ce qu'il nomme a été attaqué, il ne faut pas le nier. Sauf que... nulle part, il n'est question de chrétiens tués à cause de leur foi chrétienne.

Quand la nouvelle est sortie dans les médias, plusieurs ont omis de mentionner ce «détail», qui n'a pourtant rien d'anodin. Dans *Le Figaro*, *Le Point*, *Le Nouvel Observateur*, l'AFP ou *Le Parisien*, on parle seulement du massacre «d'étudiants».

Au Québec, même son de cloche dans le journal *La Presse*: «Indignés par une frappe “dans un lieu de savoir” et “contre la jeunesse”, des étudiants de l'Université Laval ont décidé de démontrer la solidarité de la communauté étudiante de Québec aux Kenyans», rapporte le journaliste. Mais en aucun endroit on ne fait allusion aux chrétiens.

Heureusement, ce ne sont pas tous les journaux qui privilégient ce traitement. *Le Monde* ou *Le Devoir* osent nommer les victimes par leur nom.

Pourquoi ne pas nommer les choses comme elles sont et contraindre la réalité à passer dans le filtre d'une culture d'effacement des références chrétiennes et plus largement religieuses? Il faudrait taire l'extermination des chrétiens, mais prendre parti pour les quelques journalistes qui tournent la religion en dérision?

Ce n'est certainement pas en vain que le pape a mis en garde les Occidentaux «d'être les Ponce Pilate qui se lavent les mains» du sort des chrétiens dans de nombreux pays, en ajoutant que «les chrétiens ne sont certainement pas les seules victimes des violences homicides dans le monde, mais on ne peut ignorer qu'ils sont les victimes désignées et les plus fréquentes dans de nombreux pays». ■ (S.-C. B.)



Pologne – Cracovie

Du 9 au 18 septembre 2015 (10 jours / 8 nuits)

Marchez sur les pas de Jean-Paul II et laissez-vous charmer par la beauté de la Pologne du Sud et de Cracovie : ancienne capitale du pays, berceau de la culture polonaise et région natale du bienheureux Jean-Paul II. Priez et méditez à Czestochowa, le plus important lieu du pèlerinage en Pologne, appelé « Lourdes polonais » et connu pour l'icône miraculeuse de la Vierge Noire. Ainsi que tant d'autres lieux spirituels, historiques et culturels.

En compagnie de l'abbé **Robert Lebel**, animateur spirituel et de Mme **Laurence Maurin** accompagnatrice d'expérience de Spiritours*

Ce pèlerinage d'exception en partenariat avec Spiritours contribuera au soutien de la Fondation catholique Sel et Lumière média.*

Prix : 3 650 \$ (par personne, taxes incluses)

Nombre de participants : min. 25 – max. 45

Le forfait comprend : Le vol aller-retour Montréal-Cracovie sur les ailes de la compagnie aérienne Lufthansa (LH), 8 nuits d'hébergement en hôtel 3 étoiles (en occupation double), 2 repas par jour, transport en autocar climatisé de luxe, toutes les visites et ateliers mentionnés au programme, services d'un guide local francophone, d'une accompagnatrice de Spiritours et d'un animateur spirituel en plus de toutes les taxes (incluant les taxes d'aéroport et le fonds d'indemnisation de l'OPC).

*Spiritours est détenteur d'un permis du Québec.

3 650 \$
par personne
taxes incluses



Fondation catholique
SEL ET LUMIÈRE MÉDIA



Sel et Lumière

Mireille Haj-Chahine

438.795.5029 poste 101

Ligne sans frais : 1.888.302.7778

mireille@seletlumieretv.org

www.seletlumieretv.org/pelerinages

Spiritours

Laurence Maurin ou Lynda Savard

514.374.7965 poste 207 ou 208

Ligne sans frais : 1.866.331.7965

laurence@spiritours.com ou lynda@spiritours.com

www.spiritours.com

La langue dans le bénitier



Le « mal de saint Jean »

Le « mal de saint Jean », c'est l'épilepsie, aussi appelé « grand mal », expression utilisée en France au Moyen Âge.

Bien que l'Évangile (Mc 6,17-28; Mt 14,3-11) ne fasse aucune mention du talent exceptionnel de la danseuse Salomé, à cette époque, dans bien des églises, on la représente comme une véritable acrobate survoltée, dans des positions dignes... d'un épileptique !

Sur le tympan de la cathédrale de Rouen (13^e siècle) et sur un vitrail de celle de Bourges (13^e siècle), Salomé marche comme une kubistète (sur les mains, revenir à la normale en rabattant les jambes ou en achevant un tour complet), s'apprêtant à faire un saut périlleux. Sur le vitrail de l'église de Saint-Jean de Lyon (15^e siècle), elle est renversée tête en arrière dans l'attitude dite de « l'arc hystérique ».

Dans diverses régions de France, des « danseurs de saint Jean », dès le début du mois de juin, attendaient, angoissés, la fête de la Saint-Jean-Baptiste, en espérant être soulagés de leurs maux.

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Dans une paroisse près de chez vous



Marie-Audray Roy

Marie-Audray anime les pèlerinages du Musée Marguerite Bourgeoys et de la Chapelle Notre-Dame-du-Bon-Secours : « J'admire Marguerite, raconte-t-elle, et je m'émerveille chaque fois que j'entre dans la plus vieille chapelle de Montréal (1771), que je vois les ruines, l'endroit où les Montréalais ont travaillé, là où sieur de Maisonneuve a transporté du bois ! »

Après une visite du site archéologique, on entre à la Chapelle, où la prière sur le tombeau de la sainte donne le ton. On poursuit avec la statuette miraculeuse, les exvotos, les bateaux suspendus, la toile commémorative du typhus de M^{gr} Bourget, le portrait de Marguerite, l'exposition de poupées, etc. On présente la spiritualité de Marguerite – celle de la Visitation –, qui fonda la première communauté religieuse de femmes non cloîtrées, inspirée par Marie qui sillonnait les routes avec son Fils...

Les pèlerinages sont adaptés aux groupes. Une animation spéciale est offerte aux confirmands. Réservation pour 15 personnes et plus. Audioguide pour visite individuelle. Célébrations eucharistiques. Tél. : 514 282-8670.
www.marguerite-bourgeoys.com

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Monumental



Saint-Michel-de-Percé

Considérée comme ayant une valeur patrimoniale exceptionnelle par l'Inventaire des lieux de culte du Québec (www.lieuxdeculte.qc.ca), l'église de Saint-Michel-de-Percé est située à quelques pas de la mer et voisine le célèbre rocher Percé. Cette position lui procure un avantage non négligeable dans la mouvance du tourisme religieux. Une situation intéressante pour cette région qui souhaite redevenir l'icône touristique du Québec.

Terminée en 1903, l'église, qui présente un heureux mariage entre les styles byzantin et roman, est l'œuvre de l'architecte Joseph Venne (1858-1925), l'homme derrière plusieurs églises de Montréal. Sous la protection de saint Michel-Archange, l'édifice de pierres attire l'œil par sa composition atypique pour la région, avec son élément principal d'aspect carré et ses deux clochers asymétriques.

Érigée sur un lieu chargé d'histoire – car n'oublions pas que c'est à Percé que M^{gr} de Laval (1623-1708) a dit la première messe en sol canadien –, l'église a tout pour plaire et pour attirer le visiteur. Elle constitue indubitablement un attrait à découvrir ou à redécouvrir lors de vos prochaines vacances estivales.

Pascal Huot
pascal.huot@le-verbe.com

Antoine Malenfant
antoine.malenfant@le-verbe.com

ADOUCIR LES MŒURS



Photo : Félix Amyot-Bilodeau

S'il est vrai que chaque note jouée nous rend moins brutes, plus humains, ce dossier tout en musique vise aussi à nous rappeler que chaque harmonie nous rapproche un peu plus du Ciel.

Nos expériences personnelles nous le confirment déjà : les mélodies nous calment, les rythmes nous éveillent et les harmonies nous émeuvent. La musique adoucit les mœurs, dit-on. Mais il arrive aussi parfois qu'elle les corrompe.

Pour la soprano Marie-Josée Lord, en couverture de la revue, la musique l'a accompagnée dans les hauts et les bas de son cheminement. Mais ultimement, c'est le Seigneur – bien plus que la musique en soi – qui l'a guérie, soignée, aimée. «À un moment dans ma vie, j'ai décidé de marcher avec le Seigneur. Ça été long. J'étais entêtée. [...] Aujourd'hui, je sais ce que signifie *vivre de la foi*» (**Brigitte Bédard**, p. 14)

Il va sans dire que, bien souvent, la musique nous édifie, façonne nos relations, construit des ponts. **Yves Casgrain** (p. 19) nous le montre dans un reportage sur deux hommes, Miguel Ángel Estrella et Khaled Roumo, qui se servent de la musique pour bâtir un monde de justice et de paix.

D'ailleurs, la paix semble être une denrée rare de nos jours. Au milieu du tourbillon de sons, de bruits, de tapage, de pollution sonore, le danger avec la musique, c'est de ne plus l'écouter, mais seulement de l'entendre. Et à mettre de la musique, toutes sortes de musiques, partout, tout le temps, c'est exactement ce que nous risquons.

Néanmoins, il y a des silences insupportables. Nous ne pensons pas à l'ascenseur. Nous pensons plutôt au camp d'exilés ou à la maison de retraite exempts de musique. Élisabeth Sombart se charge, par la fondation Résonnance, de faire vibrer les cordes de son piano là où l'exclusion et la solitude étouffent habituellement les accords (**Sarah-Christine Bourihane**, p. 28).

Comportant plus de 40 pages, ce dossier *musique* n'est pas chiche. Ne manquez pas le philosophe Thomas De Koninck, qui livre à **Simon Lessard** (p. 36) un entretien riche et profond sur la musique et la vie humaine.

Enfin, traiter de la musique en images était le défi lancé au photographe **Samuel Tessier** (p. 44). Il l'a relevé en allant saisir dans ses lentilles des chorales de messe. Chaque clocher peut bien se targuer d'avoir en résidence les plus belles voix, le meilleur organiste, l'acoustique parfaite. Ce qui a plutôt été capté par Samuel, c'est la simplicité et l'humilité de ceux qui – avec leurs voix humaines imparfaites mais belles, surtout lorsqu'elles sont réunies – rendent service à la liturgie. Ainsi, ils adressent la gloire au seul qui mérite les applaudissements à la fin de la messe. ■

Brigitte Bédard
brigitte.bedard@le-verbe.com

Marie-Josée Lord, soprano

VOIX DE DIVA — VOIE DE DIEU

Sur scène, Marie-Josée Lord est certes la *più grande* soprano du Québec, mais autour d'une table, entre un pot-au-feu et un saumon en croute, elle parle *piano piano*, à *mezza-voce*. Lorsqu'elle répond à mes questions sur sa foi, sur ce qui l'anime et sur Celui qui l'habite, elle est délicate, feutrée, comme si elle fredonnait un petit air secret qu'elle voulait chanter pour Dieu seul.

Elle n'a pas froid à ses yeux bleus. Dès son premier album, en 2010, Marie-Josée Lord affichait ses couleurs à même son livret: «Je suis reconnaissante à l'Éternel Dieu Créateur, à mon Seigneur et Sauveur Jésus Christ qui, dans son amour immense, est venu visiter Haïti, pays du tiers-monde, et a vu en moi, malgré le petit être quelque peu mal en point que j'étais, une destinée que personne n'aurait pu imaginer et prédire.»

Ouverture

Qui, en effet, aurait pu prédire que cette petite Haïtienne, adoptée à l'âge de six ans par un couple de Blancs de Lévis, deviendrait soprano de renommée internationale? Personne. Dieu seul, semble-t-il.

La petite s'est tout de même bien adaptée au Québec, même si elle a dû tout apprendre de sa nouvelle culture, de sa nouvelle langue, de son nouveau climat. Elle a même dû apprendre à manger, puisqu'elle avait été sous-alimentée.

À l'âge de sept ans, elle commence à étudier le piano, mais cesse d'en jouer entre 14 et 17 ans. Le violon avait fait son apparition depuis l'âge de 11 ans, et avec l'école en plus, c'était trop. Un accident lui causant une blessure à l'épaule allait mettre fin au violon définitivement.

À son entrée au Conservatoire de Québec en piano, elle n'a pas la passion pour l'instrument. C'était comme si le piano était un obstacle entre la musique et elle...

C'est à 22 ans qu'elle découvre *son* instrument: la voix! Au Conservatoire, où elle étudiait le piano, elle entend les élèves de l'Atelier lyrique qui répètent *Les noces de Figaro*, de Mozart. Le directeur l'invite et elle assistera par la suite à chacune des répétitions. Le piano venait de disparaître! «Découvrir ma voix, c'était comme découvrir ma langue maternelle. Je m'y suis sentie à l'aise tout de suite.»



En attendant de trouver la voie vers le Christ, elle a découvert sa voix. Si cette révélation n'est pas mineure, elle s'avère toutefois bien moindre que la Révélation qui l'attendait.

Aria

Que *Le Verbe* soit un magazine catholique, ça ne vous gêne pas? «La foi n'a pas de dénomination, répond-elle. Si tu m'avais dit que tu voulais parler de Bouddha, j'aurais dit: "Passe ton chemin", mais *Le Verbe* témoigne de Dieu, de Jésus Christ et du Saint-Esprit! Pose-moi une autre question!»

Avez-vous toujours eu la foi? «À un moment dans ma vie, j'ai décidé de marcher avec le Seigneur. Ça été long. J'étais entêtée. Je ne pouvais pas dire "oui" à quelque chose que je ne comprenais pas. Aujourd'hui encore, je ne peux pas faire quelque chose juste parce qu'on me dit de le faire. Il me faut une profonde conviction.»

Marie-Josée a fréquenté le Couvent Notre-Dame-de-Toutes-Grâces, à Lévis. Ce couvent a été fondé en 1858 par la mère Marcelle Mallet, fondatrice des Sœurs de la Charité de Québec (devenue l'École Marcelle-Mallet en 1996). Religieuses et laïques – dont la mère de Marie-Josée – y enseignaient, mais ce n'est pas de cette manière que la foi s'est installée dans la vie de la chanteuse.

«Depuis toujours, l'histoire de la Bible m'intéresse. J'aimais les cours de religion à l'école. Aujourd'hui, je sais ce que signifie *vivre de la foi*. Je ne peux pas dire que mes parents avaient la foi; ils avaient une éducation et une culture religieuse, on allait à la messe de minuit, mais pas à celle du dimanche. Il n'y avait pas d'enseignement de la Parole de Dieu à la maison.

«Avoir été déracinée de mon pays à six ans m'a amenée à me poser beaucoup de questions qui tournaient toujours autour de Dieu, de son existence. Je me demandais constamment pourquoi j'avais été adoptée, pourquoi moi... À l'adolescence, ça s'est intensifié; je cherchais un sens à ma vie.»

Récitatif

Dieu allait se manifester de façon sensible pour la jeune Marie-Josée. Pour étudier au Conservatoire de musique de Québec, elle vivait à la Résidence Sainte-Geneviève, dirigée par les Sœurs du Bon Pasteur.

«Là, j'ai fait une drôle de rencontre, confie-t-elle, [avec] une Éthiopienne qui vivait au Québec depuis quelques années. Son père était pasteur, et elle nous donnait la Parole de Dieu et nous parlait de la Bible régulièrement. Il y avait une part de mystère pour moi, car je ne comprenais pas tout ce qu'elle disait.

«C'était très particulier parce que cette fille n'était pas très patiente. Elle avait un comportement étrange, disons, pas très aligné sur la Parole de Dieu, mais elle enseignait bien!

«Un jour, sa sœur est arrivée d'Éthiopie. Elle, elle était vraiment alignée. Là j'ai commencé à poser plus de questions, surtout sur la vie pratique: comment vivre, agir, avoir une relation avec Dieu, etc.

«Comme j'étais une fille qui aimait beaucoup les garçons et la fête, je trouvais ça assez spécial d'entendre un discours sur la chasteté et tout le reste... Ça fait peur quand tu n'as pas rencontré le Seigneur... Tu ne comprends pas pourquoi tu devrais faire tout ça! Sauf que là, le Seigneur m'a fait grâce par le rêve. Une nuit, j'ai eu un songe: un très grand livre s'ouvrait, c'était écrit très gros, surligné en jaune, et ça disait: "Si tu veux être..."»

Concertato

Au matin, Marie-Josée a repris la Bible qu'elle avait décidé, un mois plus tôt, de ne plus ouvrir. Elle a tenté de retrouver cette parole qu'elle avait reçue en songe, mais elle en était incapable, ne sachant pas comment chercher dans la Bible ni ce que cela pouvait bien vouloir dire.

«Ça faisait un mois que mon Éthiopienne et moi, on ne se parlait plus. On se chicanait souvent, parce que je ne comprenais pas, mais cette fois-là, c'était gros. Après m'avoir lu un verset de la Bible, elle m'avait demandé si je comprenais. Je lui disais d'essayer de comprendre que je n'arrivais *pas* à comprendre!

«Comment j'aurais pu savoir, moi, qu'il me fallait une clé pour comprendre la Parole de Dieu, et que cette clé-là, c'était le Saint-Esprit? Sans lui, il y a des choses de la Parole qui sont voilées!

«Je pleurais. Elle s'est emportée en criant: "Franchement! Si ça te fait pleurer quand je te donne un verset, *ben* moi, j'te parle *pus*!" Elle est partie en claquant la porte! J'étais sidérée de voir cette fille qui,

d'un côté, me donnait la Parole de Dieu et, de l'autre, était totalement instable émotionnellement !

«Après ça, j'ai tout fait pour l'éviter. Un mois plus tard, j'avais ce songe. J'avais rangé la Bible parce que je me disais que, si c'était si compliqué, je n'en voulais plus ; mais ce matin-là, mon premier réflexe a été de la reprendre. J'ignorais comment chercher.

«Donc, le matin où je me suis réveillée avec cette parole en songe, je suis allée la voir et je lui ai raconté mon songe en lui disant que je ne savais pas ce que ça voulait dire. Elle a pris la Bible et m'a lu l'histoire de l'apôtre Philippe et de sa rencontre avec l'eunuque éthiopien, sur son char, en train de lire Isaïe. L'apôtre Philippe l'a arrêté et lui a demandé : "Comprends-tu ce que tu lis ?" Et l'eunuque répondit qu'il ne pouvait pas comprendre, en effet, s'il n'avait pas de guide. C'était ça qui était en train de m'arriver à moi aussi, comme l'eunuque ! Je comprenais enfin la parole de Dieu ! Un mois plus tard, je décidais de suivre Jésus Christ ! »

Pour quelle raison la jeune Éthiopienne avait-elle décidé de lire cet extrait en particulier ? Cela demeure un mystère. Seul l'Esprit Saint s'en doute, sûrement.

Finale

Marie-Josée a suivi son amie jusque dans son église. Elle y retournait régulièrement et trouvait sa joie, comme une enfant, à faire tout ce que la Parole de Dieu lui disait.

«Je voulais que ma relation avec Dieu soit vraie. Si quelqu'un me dit que quelque chose est vrai, il faut que je puisse l'affirmer, moi aussi ! Dieu nous dit que sa Parole est vivante.»

«La plus belle chose qui puisse arriver à un enfant de Dieu, c'est d'expérimenter la Parole. Être religieux, c'est *connaître* la Parole, mais avoir la foi, c'est *expérimenter* la Parole. Cette foi-là grandit à force d'en faire l'expérience, de la tester, de voir son pouvoir de guérison.»

C'est la petite fille qui se laisse bercer par son Papa du ciel, le Papa parfait, la colonne sur laquelle s'appuyer. C'est lui qui l'a séduite.

«Savoir que Dieu est Père m'a accroché. Peut-être à cause de mon déracinement. Il est venu réparer cette blessure, me reconforter. J'ai une admiration sans

bornes pour lui. Il est rassurant, protecteur. Il m'a appris à lui obéir en me laissant le droit de dire que je n'étais pas d'accord. Dieu nous dit : "Je ne te laisserai jamais tomber." Tout le monde veut entendre ça ! »

Exodus en coulisse

Le Père agit en coulisse. Marie-Josée l'a vécu dans sa chair.

Elle finissait ses études à Québec quand on l'a invitée à venir faire un stage à Montréal.

«J'étais bien à Québec, avec mes amies, mon confort et ma routine, mais j'entendais Dieu me dire : "Sors de là où tu es !" comme il l'a dit au peuple d'Israël.

«Moi, je me débattais. Je me disais que je ne serais jamais chanteuse d'opéra ; je préférais rester là, tranquille, être gérante de boutique, plutôt que de m'arracher à mes amies, à ma vie à Québec !

«Dans le fond, j'étais comme les Hébreux dans le désert qui voulaient retourner esclaves en Égypte parce que là, au moins, ils étaient logés et nourris ! »

Mais voulant obéir à Dieu, Marie-Josée le mettait au défi pour qu'il se manifeste en tant que Dieu vivant par rapport à son destin. «À Montréal, on me disait que je ne serais pas payée au même tarif que les autres. J'ai dit à Dieu : "Si tu veux que j'y aille, il faut que je sois payée comme tout le monde !" J'ai mis le contrat dans le tiroir.

«Je devais aussi payer mes dettes d'études. Je disais à Dieu : "Si tu veux que j'y aille, il faut que je paie ça." Un soir, une femme m'a approchée après m'avoir entendue chanter. Elle m'a dit : "Vous avez beaucoup de talent. J'aimerais vous aider. Comment faire ?" J'ai répondu, un peu à la blague : "Eh bien, vous pouvez payer mes prêts et bourses !" Elle m'a donné sa carte et m'a dit de l'appeler. Ce que j'ai fait. Le 10 janvier 2000, j'étais assise dans son bureau, et après avoir discuté, elle m'a remis un chèque de 10 000 \$!

«Peu de temps après, Montréal m'appelait pour me dire qu'on avait révisé mon contrat et que je serais payée comme les autres...

«Au printemps, je cherchais un appartement à Montréal. Je me rendais au dernier appart' sur ma liste, et là, je vois l'annonce d'un autre appart' exactement comme ce que je souhaitais. Après la visite,

je dis à la dame que j'aime beaucoup, sauf la salle de bain. Elle répond : "On va la rénover." Puis, je lui dis que la peinture serait à refaire. Elle répond : "On va tout repeindre, avec votre choix de couleurs."

«Comprends-tu que je sais ce que c'est que *vivre de la foi*? Expérimenter la Parole de Dieu? "Sa renommée s'est accrue par l'accomplissement de ses promesses", dit le Seigneur!

«Tout tournait en ma faveur, comme promis, à condition que je m'appuie sur sa Parole. C'est tout ce qu'il me demandait.»

Canaan

Arrivée à Montréal, inconnue de tous, Marie-Josée a dû faire ses preuves. Tout était à refaire.

«Montréal a été mon Canaan! Quand les Israélites étaient au désert, en exode, Dieu leur a promis Canaan. Cette terre leur était consacrée! Ils ont envoyé douze éclaireurs, mais seulement deux se sont attachés à la Parole de Dieu. Les autres se sont attachés à la grandeur et à la grosseur des géants (Philistins). Ils étaient terrifiés et, à cause de cela, ils ne croyaient pas qu'ils pourraient les battre et que Canaan deviendrait leur pays.

«Pour moi, c'était pareil. Le Seigneur me disait que j'allais avoir mon lot de géants, mais que, si je m'appuyais sur sa Parole, je vaincrais.

«Il y a eu bien des géants, des gens qui ne me voulaient pas que du bien. On donnait mes rôles à d'autres. On me tenait à l'écart. On me trouvait snob, notamment parce que je ne dinais pas avec les autres. En vérité, les blagues vulgaires me rendaient vraiment mal à l'aise. Alors, j'ai décidé de dîner plus tard, sans me plaindre. Je tenais à me respecter.

«Je sentais que le Seigneur me disait, comme aux Israélites: "Je t'envoie à Montréal, mais je ne veux pas que tu sois comme eux, je ne veux pas que tu parles comme eux, je ne veux pas que tu vives comme eux, je ne veux pas que tu aimes leur dieu."

«Je me sentais si seule! Quelquefois, l'Éternel veut nous arracher à notre confort. Il a un plan. On s'y oppose parce qu'on ne voit les choses qu'avec nos yeux d'humains. Lui, il voit loin!»

Il voyait ce que tous les Québécois voient aujourd'hui : «Treize ans plus tard, il n'y a personne qui ne connaît pas mon nom à Montréal! Ce n'est pas moi qui ai fait ça, c'est l'Éternel! Dieu a combattu avec et pour moi. À la fin, j'ai triomphé! Dieu a triomphé! Un chrétien qui ne veut pas se battre, c'est comme un boxeur qui ne veut pas boxer!

«Dans Montréal, j'ai vu les miracles de Dieu! Les gens doivent savoir que Dieu parle encore aujourd'hui. Dieu est vivant! Ce n'est pas l'imagination. Mais pour le voir agir, pour l'entendre, il faut marcher avec sa Parole!»

Dans mon cœur, j'entends les cris d'ovation, Marie-Josée. ■

Brigitte Bédard : Elle a fait le tour du monde... médiatique, pour enfin aboutir autour de la table du conseil de rédaction de la revue! Journaliste indépendante, facebookienne hyperactive, Brigitte met sa plume agile à contribution depuis des lustres. Épouse et mère de famille, elle a un amour sans bornes pour sa mère l'Église.

Pour aller plus loin :
www.mariejoseelord.com

Un répertoire des plus variés

En 1992, elle débute comme mezzosoprano et donne son premier récital en 1995. Suivront les opéras de Puccini : d'abord *Turandot*, puis *La Bohème*. En 2008, elle connaît un succès monstre en interprétant le rôle de Marie-Jeanne lors de la première mondiale de la version opéra de *Starmania* à l'Opéra de Québec – c'est là que tout le Québec a «découvert» la perle des Antilles...

Il faut l'entendre chanter «L'air des bijoux» de l'opéra *Faust* (air chanté et popularisé – malheureusement parodié – par nulle autre que la Castafiore dans les aventures de Tintin), dans son album éponyme. C'est un délice pour le cœur et l'âme.

Elle a chanté les grands airs les plus célèbres du théâtre lyrique, de la comédie musicale et de l'opéra : *Carmen*, *La Wally*, *La Bohème*, et puis «Summertime» dans *Porgy and Bess*, *West Side Story* et *La Traviata*!

En 2010, après le séisme à Haïti, elle interprète «Le monde est stone» dans l'album *Ensemble pour Haïti* avec Judith Bérard, Martine St-Clair, Luce Dufault et Patsy Gallant.

Dernièrement, son album de Noël, *Amazing Grace*, détonne avec des airs classiques de Noël entremêlés de rythmes afro-américains.

Avec toute cette diversité, on comprend pourquoi Marie-Josée ne se dit pas «chanteuse d'opéra», mais plutôt artiste lyrique, n'en déplaise aux quelques critiques. Madame Lord n'a jamais eu peur d'être différente.

RÉCONCILIER LES ENNEMIS DE TOUJOURS PAR LE CHANT ET LA MUSIQUE



Ils sont juifs, musulmans, chrétiens. Ils partagent un rêve : que l'âme de la création soit pacifiée par le chant et la musique. Parmi ces ambassadeurs de la paix se trouvent Miguel Ángel Estrella et Khaled Roumo. Miguel Ángel est un chrétien né en Argentine. Khaled est un musulman né en Syrie. Malgré leurs différences, ils ont plusieurs points en commun.

L'amour de la musique est certes le plus apparent, mais il y en a un autre qui, de prime abord, ne saute pas aux yeux : ils ont été appelés par Dieu pour une mission prophétique, c'est-à-dire jouer et chanter pour la réconciliation, pour l'harmonie entre les peuples, pour susciter la fraternité entre les ennemis de toujours. Miguel Ángel a fondé l'organisme Musique Espérance. Khaled, lui, a créé la chorale Le temps de la miséricorde. J'ai eu le privilège de m'entretenir avec ces hommes qui construisent des ponts, une note après l'autre.

Quelquefois, les moteurs de recherche font bien les choses. Pour les besoins de ce reportage, j'inscris dans la boîte de dialogue les mots «orchestres pour la paix». Aussitôt, on me renvoie sur le site de la Fédération Musique Espérance. Après quelques démarches, je joins Miguel Ángel Estrella alors qu'il est dans sa voiture à Paris.

— Vous n'êtes pas au volant, j'espère ?

— Ah ! non, c'est mon chauffeur ! Écoute, Yves, je te donne le numéro de téléphone de ma résidence en Argentine. Tu m'appelles lundi. Cela va me faire plaisir de t'accorder une entrevue.

Français d'adoption, il n'a jamais abandonné l'Argentine où il est né. C'est donc dans ce pays que notre entretien aura finalement lieu.

Lundi, Miguel Ángel est toujours aussi chaleureux. Il me parle comme si nous étions de grands amis. Les milliers de kilomètres qui nous séparent s'estompent. Ce n'est plus une entrevue, c'est une conversation fascinante.

■

Miguel Ángel est né le 4 juillet 1940 en Argentine, dans le village de Vinará, situé dans la province de Tucumán. Dès son plus jeune âge, Miguel Ángel vit en relation intime avec la musique. Le chant d'abord. Très tôt, ses proches le confirment : il a un don. Les années passent. Dieu fait émerger en lui un autre talent : il excelle au piano. Il n'est pas surdoué, non. Toutefois, son talent est très vite reconnu. Il quittera son village pour aller étudier le piano grâce à l'argent amassé durant plusieurs années par le clan familial. Le voilà lancé sur la route du succès. Il voyage. Il donne des concerts dans les grandes métropoles. On l'acclame.

Les enfants de Vatican II

Pourtant, l'âme de Miguel Ángel est habitée par un grand désir de justice sociale. Il n'oublie pas ses racines, son peuple. Les pauvres surtout. Ceux de son pays, mais aussi ceux de toute l'Amérique latine. Avec sa femme Martha (aujourd'hui décédée), il va à leur rencontre et joue pour eux. Avec eux. «Tu sais, Yves, nous étions des enfants de Vatican II. Nous collaborions avec les syndicats, les paysans, les autochtones. C'était une chose qui était très mal vue par les différents dictateurs de l'Amérique latine», me dit-il au téléphone.

À cette époque, dans les années 1970, l'Argentine et plusieurs pays de l'Amérique latine sont sous l'emprise de violentes dictatures. Pour le punir de se montrer si généreux envers ceux que le régime considère comme des parias, les autorités lui interdisent de jouer dans son pays natal. Puis, en 1977, alors qu'il tente avec sa femme de s'enfuir vers l'Uruguay, il est arrêté. Il disparaît. Comme des milliers de ses compatriotes avant lui. L'enfer vient d'entrer dans sa vie. Durant trois ans, il sera torturé, humilié, brisé.

«Je n'ai jamais vu mes tortionnaires. J'avais un bandeau sur les yeux et une cagoule. Nous étions nus. Tout ce que je connaissais d'eux, c'était leur voix. Le responsable des tortionnaires me disait souvent : "Ici, Dieu, c'est nous. Nous sommes les maîtres de la vie et de la mort. Depuis que tu es ici, tu n'as pas donné de renseignements. Or, si tu veux sauver ta peau, il faut parler. Ici, tu es seul !"»

Alors que son tortionnaire tente de le raisonner, il entend une voix intérieure lui dire : «Miguel, tu es des milliers, mon amour ! Des milliers !» Cette voix, c'était celle de Martha. Or, sans qu'il le sache, des milliers de personnes s'étaient mobilisées à travers le monde pour exiger sa libération. Ce vaste comité composé d'Amnistie internationale, de l'organisme Action des chrétiens pour l'abolition de la torture (ACAT), d'artistes et de simples citoyens a vu le jour très rapidement et finira par obtenir sa libération des années plus tard.

Le Père/père

Pour résister à ce tourbillon d'humiliation et de douleur, Miguel Ángel s'adresse à Dieu. «J'ai prié comme un fou. Comme un fou ! Je répétais sans cesse : "Notre Père qui es au ciel." Je pouvais répéter cette phrase trente-cinq fois, quarante fois. Jusqu'à ce que, dans



Illustration : Caroline Dostie

ces ténèbres, je vois le visage de Dieu. Avec le recul, j'ai compris qu'il s'agissait en fait du visage de mon père.» Le visage du Père/père. Le Père qui devient père. Le père qui devient notre Père.

Dans cet univers où la violence est reine, tout devient flou. La folie règne. Pourtant, Miguel Ángel résiste. Il se tourne résolument vers Dieu. Et dans une ultime prière, il lui fait une promesse qui changera sa vie et celle de milliers d'autres. «J'ai dit à Dieu: "Je suis jeune, je ne veux pas mourir. Laisse-moi vivre et je vais faire une musique contre la torture, une musique contre l'apartheid, une musique contre toute forme de discrimination."»

Tandis qu'il s'entretenait ainsi avec Dieu, une autre voix se fait entendre et lui demande: «Pourquoi faire quelque chose contre ceci, contre cela? Tu pourrais faire quelque chose pour...» C'est donc en pleine séance de torture que l'idée de Musique Espérance est née.

Libéré en 1980, il se réfugie en France avec toute sa famille. Deux ans plus tard, il fonde officiellement Musique Espérance. Cette dernière est maintenant reconnue par l'UNESCO. La vocation de Musique

Espérance est de venir en aide aux jeunes, aux musiciens et aux artistes partout sur la planète, et en particulier dans les pays ravagés par la guerre et la pauvreté.

Ses nombreux concerts servent en grande partie à financer les programmes mis sur pied par Musique Espérance. En 1988, alors qu'il accomplissait une tournée au Moyen-Orient pour le compte de l'UNESCO, il décide de créer l'Orchestre pour la paix. Composé de juifs, de chrétiens arabes et de musulmans, il se produit dans plusieurs pays. Il a pour but de favoriser le dialogue entre les cultures et les religions.

Malgré sa vie mouvementée, Miguel Ángel prend toujours le temps de prier. «Chaque jour, je prie. Je m'exerce au piano et je prie. Ma musique devient une prière. Je pense aux morts et aux vivants.»

■

Miguel Ángel Estrella. Un prénom, une vie. L'ange de la paix. Un nom, une étoile. L'étoile des bergers, des humbles. Une mission: promouvoir la paix au moyen de la musique qui rejoint la part divine des hommes de bonne volonté.

The Violins of Hope

QUAND LA MUSIQUE TRIOMPHE DE LA BARBARIE

Yves Casgrain

yves.casgrain@le-verbe.com

Il y a de ces livres qui vous bouleversent avant même de les avoir ouverts tant le sujet abordé est magnifique, troublant, dérangeant. C'est le cas de *Violins of Hope* (*Les violons de l'espoir*), écrit par James A. Grymes, professeur de musicologie de la University of North Carolina – Charlotte.

The Violins of Hope retrace l'histoire émouvante de violons ayant appartenu à des juifs victimes de la Shoah. Certains de ces instruments ont été utilisés dans les camps de concentration pour accompagner les juifs vers les chambres à gaz. D'autres simplement pour le bonheur des

tortionnaires nazis. *The Violins of Hope*, c'est aussi l'histoire des propriétaires de ces violons et de ceux qui en ont hérité après que les portes de l'enfer nazi se furent enfin refermées.

L'auteur retrace méticuleusement le parcours de ces violonistes juifs, morts ou rescapés. Il raconte la résurrection de ces violons grâce au talent du luthier Amnon Weinstein, fils d'un survivant. Aujourd'hui restaurés, ces violons vibrent sous les coups d'archet de violonistes professionnels dans des concerts empreints d'émotions et d'espoir. Un de ces concerts, historique, a

donné naissance à un orchestre d'un soir composé de l'Orchestre philharmonique d'Istanbul et de l'Orchestre symphonique de Ra'anana, en Israël. Deux peuples sous tension réunis par des violons qui ont vaincu la barbarie.

The Violins of Hope est sans doute un livre à lire. Mais c'est surtout un ouvrage à méditer en ces jours où la violence commise au nom de Dieu semble avoir déjà gagné la partie.

James A. Grymes,
The Violins of Hope,
Harper Perennial, USA, 2014,
319 pages.

Une rencontre personnelle avec Dieu

Khaled Roumo est un de ces hommes dont la volonté est toute tournée vers Dieu, le Dieu de l'Amour universel, cet Amour qui transcende tout, qui ne connaît pas de frontières. Il est membre de l'association française Groupe d'amitié islamo-chrétienne.

C'est grâce au rabbin français Gabriel Hagiàque que je suis entré en contact avec Khaled. Le rabbin, un de ses amis, a en effet reçu le courriel que j'avais envoyé à un groupe voué au dialogue entre les religions et animé par des franciscains. Cette entrevue est donc le fruit d'une véritable collaboration interreligieuse.

Au téléphone, Khaled a une voix chaude et profonde. Son rire est invitant. Je sens une très grande vivacité chez lui. Une joie de vivre. Un amour profond l'habite. Celui qui vient d'Allah. Poète et écrivain, il a écrit un livre sur le Coran et a publié un roman.

Pourtant, dans sa jeunesse, Khaled était athée. Son père, gendarme, devait se déplacer régulièrement

d'une région à l'autre. Sa mère lui parlait des chrétiens que la famille croisait dans ses déplacements. Khaled se souvient des fêtes religieuses organisées par les musulmans et par les chrétiens syriens. Il observait tout cela avec respect. Mais la foi ne l'habitait pas.

Alors qu'il étudie la littérature française à Damas, il est plongé dans une profonde dépression. «J'avais tout pour être heureux, mais je ne l'étais pas. Je lisais *La nausée* de Sartre. Je me disais que cela traduisait bien mon état. Ce que l'on appelle médicalement une dépression, moi, j'appelle cela une perte de liens avec Dieu. Bon, lorsque nous sommes plongés dans cet état, nous ne le savons pas. Un jour, en 1963, je préparais mes examens et j'étais au plus bas dans mon désespoir. Je pensais tout savoir. J'avais lu sur les religions, les philosophies, la psychanalyse. Brusquement, je ressens un immense amour envahir mon cœur. Je dis souvent à mes amis en rigolant : "Je n'ai pas entendu de voix. Je n'ai pas vu d'anges." Cependant, j'avais le sentiment très profond que cet amour venait de Dieu.» Khaled venait de vivre une rencontre personnelle avec Dieu. →



Le jardin du Seigneur

Habitué à l'analyse, à la recherche théorique, il veut comprendre ce qu'il a vécu et ce qui le bouleverse au plus profond de lui-même. «J'ai donc lu les écritures saintes de différentes religions, la mythologie, le Coran. Je me suis dit : tout ce qui est mentionné dans ces livres est vrai. Je lisais Gandhi et je me retrouvais dans ses écrits.» Au terme de cette recherche, il fait du Coran sa source spirituelle par excellence.

«Pour moi, le Coran est une source de lumière inépuisable, comme la Torah, la Bible, la Bhagavad-Gita. Vous voyez, je me promène librement dans ce que j'appelle "le jardin du Seigneur". Il a tout créé. Par conséquent, il est dans tout. Si l'islam ne comblait pas mes attentes de converti, j'irais à la recherche d'une autre religion. Et si je ne trouvais pas d'autre religion qui corresponde à ces attentes, je resterais alors sans religion.»

Khaled insiste. Sa démarche n'est pas théorique. Du moins, pas seulement. «Je ne fais pas dans la théorie. Je peux en faire, étant donné mon parcours universitaire. Quand c'est donné par Dieu, c'est donné pour tous. Tout est là ! C'est un amour qui ne différencie pas. C'est un amour qui est donné d'un seul coup et pour tous. Je n'ai pas de mérite en allant vers les juifs, les chrétiens, les bouddhistes, les athées, les agnostiques et tous ceux qui ne sont pas hostiles à la foi en Dieu. Cet amour qui est placé dans le cœur est mystérieux, il enveloppe tout et s'adresse à tous. Il n'y a pas de mérite à être ouvert aux autres religions.»

Musicien professionnel, Khaled, avec sa femme, a créé un ensemble qui se produit en France et à l'étranger. En 2013, dans le cadre du Groupe d'amitié islamo-chrétienne, il fonde la chorale Le temps de la miséricorde. «J'ai senti la nécessité de créer une chorale qui parle nommément de Dieu avec des chrétiens et des musulmans. Les chants, nous les choisissons de manière à ce que et les chrétiens et les musulmans puissent les chanter, car il y a des points dogmatiques sur lesquels nous ne sommes pas d'accord, et c'est normal. Nous respectons cela.»

La barakah

Khaled croit fermement que, lorsque la chorale chante, elle laisse passer la grâce, la *barakah*. «Je crois à la grâce, à la bénédiction des messagers de Dieu... Moi, je crois que Jésus, Marie, Mohamed,

Moïse, David, Gandhi et d'autres sont vivants au sein de Dieu. Ils ont laissé derrière eux une bénédiction, une grâce. En arabe, nous disons *barakah*. Quand nous chantons un chant à Marie ensemble, chrétiens et musulmans, il devient un autre chant. Pour moi, ce n'est pas simplement la mélodie, la musique ou les paroles, c'est aussi la présence de l'un de ces esprits. Nous formulons aussi l'intention de partager un amour, la fraternité avec l'auditoire. Donc tout cela ensemble, cela agit mystérieusement.»

C'est ce même amour qui l'a motivé à mettre sur pied un pèlerinage à Chartres dédié à Marie. Depuis neuf ans maintenant, il organise annuellement, avec le Groupe d'amitié islamo-chrétienne, cette journée de partage avec des chrétiens et des musulmans afin d'échanger sur cette grande figure du Coran et du Nouveau Testament. «Nous marchons environ deux heures. Lorsque nous arrivons à la cathédrale, nous avons un atelier de discussions spirituelles.» Dans le comité organisateur, nous retrouvons Hubert de Chergé, frère de Christian le moine, assassiné en Algérie en 1996.

Miguel Ángel et Khaled, deux prophètes modernes au sein d'un pays laïc où la religion est souvent décriée. Deux parcours, deux religions, un Dieu, une même espérance en la force mystérieuse de la musique et des chants pour convertir les cœurs de pierre en cœurs de prière. ■

Yves Casgrain : Missionnaire dans l'âme, spécialiste de renom des sectes et de leurs effets, Yves aime entrer en dialogue avec les athées, les indifférents et ceux qui adhèrent à une foi différente de la sienne. Son tout premier article professionnel a été publié dans *L'Informateur catholique* il y a plus de 25 ans.

Pour aller plus loin :

Miguel Ángel :
federation-musique-esperance.org

Comme une étoile

www.ktotv.com/videos-chretiennes/emissions/nouveautes/documentaire-comme-une-etoile/00076388

Miguel Ángel Estrella, *Musique pour l'espérance*, Paris, Éditions du Seuil, 1997.

Khaled Roumo :

Khaled Roumo, *Le Coran déchiffré par l'amour*, Koutoubia – Éditions Alphée, Monaco, 2009.

Khaled Roumo, *L'enfant voyageur*, Paris, Bas-Vénitien, 2011.

À LA LOUANGE DE TA GLOIRE!

Douce musique aux oreilles de Dieu, la louange est l'une des meilleures façons d'« entrer dans le mystère de Dieu », selon le pape François, qui a récemment exhorté les chrétiens à pratiquer cette forme de prière. Voici quelques couplets sur la plus belle et pourtant la plus négligée des prières. « Seigneur, ouvre mes lèvres, et ma bouche publiera ta louange ! » (Ps 50,17)



L'Ancien Testament, qui est inondé de louanges, utilise sept mots hébreux pour en parler. Le plus connu est probablement *halal*, duquel vient *alléluia* (louez le Seigneur) et qui signifie «célébrer avec émotion, extravagance et délire».

Proche est le sens de *zamar*, qui se réfère plus directement à l'action de chanter accompagné d'instruments. *Shabach*, quant à lui, évoque un hommage public fait de vive voix d'un serviteur à son bon maître. Le mot *barak* décrit une attitude de soumission et de confiance, l'adoration à genoux comme mode de vie.

Haut les mains !

La palme de l'image revient à *yadah*, qui décrit le geste d'élever les mains avec joie et soumission. Pour la joie, il vous suffit de penser à un footballeur qui marque un but et qui spontanément bondit de joie en élevant les mains. Pour la soumission, imaginez que vous êtes à la banque et qu'un voleur pointe un revolver dans votre direction. Immédiatement, vous élevez les mains... voilà *yadah* ! Notre Seigneur n'a-t-il pas dit qu'il viendrait à notre rencontre comme un voleur ? (Bien sûr, il est moins violent qu'un larron, mais tout aussi surprenant !)

Enfin *towdah*, dérivé du mot *yadah*, décrit le même geste d'élever les mains avec adoration et remerciements, mais avec la connotation de confession, comme quand je confesse être innocent (ou coupable !) d'un crime. *Towdah* est ainsi une déclaration ouverte, libre et sans réserve. Les psaumes, chants de louanges par excellence, illustrent parfaitement ces attitudes : «Ton amour vaut mieux que la vie : tu

seras la louange de mes lèvres ! Toute ma vie je vais te bénir, lever les mains en invoquant ton nom. Comme par un festin je serai rassasié ; la joie sur les lèvres, je dirai ta louange » (Ps 62,4-6).

Une épiphanie de l'émerveillement

Tous ces mots hébreux manifestent que la louange naît de l'étonnement. Que c'est beau ! Je loue un artiste et son œuvre. Que c'est vrai ! Je loue un maître et sa doctrine. Que c'est bon ! Je loue un ami et ses actions. Devant l'excellence d'une chose ou d'une personne, ma joie est si débordante qu'elle veut s'exprimer par tout mon être.

La louange est une épiphanie de l'émerveillement. Mon corps chante et danse pour communiquer à d'autres son allégresse. Et quand Dieu lui-même est celui que l'on admire, c'est alors que la louange devient prière.

est ainsi une prière qui jaillit tout naturellement de la charité la plus purement surnaturelle. Aimant Dieu comme il s'aime, la charité trouve sa joie dans la joie même de Dieu, comme une mère se réjouit du bonheur de ses enfants.

Connaissance et reconnaissance

Avant d'être «reconnaissance» de ses bienfaits, la louange est «connaissance» de sa bonté. Comme je n'attends pas que mon chanteur préféré m'écrive une chanson avant de l'aimer et de le louer. Je me réjouis de son talent et je veux le faire connaître et aimer simplement pour partager ma joie, faire entrer le plus grand nombre de personnes dans cette joie qui m'habite.

La prière d'action de grâce, comme une sœur jumelle, accompagne presque toujours la prière de louange, car «la louange intègre aussi les autres formes de

« En toute circonstance, offrons à Dieu, par Jésus, un sacrifice de louange, c'est-à-dire les paroles de nos lèvres qui proclament son nom » (Hé 13,15)

«La louange est la forme de prière qui reconnaît le plus immédiatement que Dieu est Dieu ! Elle le chante pour lui-même, elle lui rend gloire, au-delà de ce qu'il fait, parce qu'il est » (*Catéchisme de l'Église catholique*, n° 2639). Dieu est Dieu ! Alléluia ! La louange

prière et les porte vers Celui qui en est la source et le terme » (*CEC*, n° 2639). De la connaissance de la bonté de Dieu jaillit comme tout naturellement la reconnaissance des fruits de cette bonté, de ses merveilles pour nous. «C'est de cette "merveille" de toute

l'Économie du salut que monte la doxologie, la louange de Dieu» (CEC, n° 2639).

Le *Gloria* que nous chantons chaque dimanche exprime parfaitement ce duo connaissance-reconnaissance: «Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime. Nous te louons, nous te bénissons, nous t'adorons, nous te glorifions, nous te rendons grâce pour ton immense gloire.»

Le secret de la joie des saints

Connaissance de la bonté de Dieu se déployant en reconnaissance de ses bienfaits, la louange fixe notre regard sur le bien. Voilà pourquoi elle a toujours été le secret de la joie des saints! La louange est extatique, elle nous décentre de nous-même, elle convertit notre regard, qui tend à se replier sur nos propres imperfections, pour le retourner vers les perfections de Dieu. «Qui regarde vers lui resplendira, sans ombre ni trouble au visage» (Ps 33,6).

Si les premiers chrétiens étaient spécialement reconnus pour leur joie, et ce, même dans les pires épreuves, c'est parce qu'ils passaient beaucoup plus de temps à louer le Seigneur qu'à s'examiner la conscience.

Une liturgie céleste

La louange est si divine qu'elle est l'une des rares activités que nous pratiquons sur la terre et que nous continuerons au ciel. Au ciel, nous ne mangerons pas, nous ne dormirons pas, nous ne nous laverons pas, nous n'étudierons pas,

nous ne travaillerons pas, etc. Que ferons-nous, alors?

Nous louerons éternellement le Seigneur! La louange est donc le commencement de la vie du ciel sur la terre. C'est ce que prêche saint Augustin: «La méditation dans notre vie présente doit consister à louer Dieu, car l'allégresse de notre vie future sera une louange; et personne ne peut être adapté à la vie future s'il ne s'exerce pas dès maintenant.» Ainsi, par la louange, nous participons déjà à la béatitude des cœurs purs qui aiment Dieu dans la foi, avant de le voir dans la gloire.

La divine liturgie est par excellence le lieu de la louange. Nous savons que les premiers chrétiens ont été fidèles aux exhortations de saint Paul à la louange. «Récitez entre vous des psaumes, des hymnes et des cantiques inspirés; chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur» (Ép 5,19; Col 3,16).

Le Nouveau Testament regorge de chants de louange utilisés par les premières communautés dans leurs liturgies baptismales et eucharistiques. L'Apocalypse, toute tendue vers les réalités éternelles, est portée par les cantiques de louange de la liturgie céleste (CEC, n° 2642): «À celui qui siège sur le Trône et à l'Agneau, la louange et l'honneur, la gloire et la souveraineté pour les siècles des siècles» (Ap 5,13).

Un sacrifice de louange

La messe est elle-même un «sacrifice de louange», selon l'expression de la lettre aux Hébreux: «En toute circonstance, offrons à Dieu, par Jésus, un sacrifice de louange,

c'est-à-dire les paroles de nos lèvres qui proclament son nom» (Hé 13,15).

Si l'eucharistie est considérée comme un «sacrifice de louange», c'est parce qu'elle «contient et exprime toutes les formes de prière: elle est "l'offrande pure" de tout le Corps du Christ». Dans ce sacrifice de louange, l'Église chante la gloire de Dieu en action de grâce pour son œuvre de création et de recreation. «Dans le sacrifice eucharistique, toute la création aimée par Dieu est présentée au Père à travers la mort et la résurrection du Christ. Par le Christ, l'Église peut offrir le sacrifice de louange en action de grâce pour tout ce que Dieu a fait de bon, de beau et de juste dans la création et dans l'humanité» (CEC, nos 1359-1351).

Devenir louange

Émerveillé par Dieu, tout chrétien est appelé à louer Dieu sans cesse. «Je bénirai le Seigneur en tout temps, sa louange sans cesse à mes lèvres!» (Ps 33,2). Sa louange doit culminer à l'autel et se déployer dans toute sa vie, jusqu'à ce qu'il devienne lui-même une «louange de gloire», selon l'expression de sainte Élisabeth de la Trinité. Inspire tes enfants, Seigneur, «pour qu'ils soient eux-mêmes dans le Christ une vivante offrande à la louange de ta gloire!» (prière eucharistique IV). ■

Simon Lessard: Jeune consacré, Simon Lessard est un ami de Dieu et des hommes, un passionné de contemplation et de mission. Féru de philosophie et de théologie, il aime entrer en dialogue avec tous les chercheurs de vérité. Il est membre du conseil de rédaction.

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

LIBÉRER (PAR) LA MUSIQUE CLASSIQUE

Élisabeth Sombart et la Fondation Résonnance

Grâce à eux, des prisonniers s'évadent. Des aînés goutent à une joie sans rides. Des malades trouvent un souffle d'espérance. Parce qu'ils croient que la musique classique ne se confine pas dans les salles de concert prestigieuses, les musiciens de la Fondation Résonnance veulent porter leur art là où il est méconnu, là où des cœurs ont soif d'être touchés. Entretien avec la pianiste Élisabeth Sombart, initiatrice de la pédagogie Résonnance.

Madame Sombart, bonjour. Heureuse de vous avoir au bout du fil. Quel dommage d'être si loin, de chaque côté de l'océan! — Chère Sarah-Christine, un océan nous sépare, mais pour l'âme, il n'y a pas de distance.»

Le ton de l'entrevue est donné. Élisabeth Sombart, une pianiste française de renommée internationale, aurait pu paraître hautaine et fière. Mais non. Immédiatement, elle crée un contact humanisant. Elle m'appelle par mon prénom en me parlant de la vraie relation humaine: une relation d'âme à âme.

Crescendo et décroscendo

Élisabeth Sombart commence à étudier le piano à l'âge de sept ans. Elle confie qu'il s'agit d'une révélation qui «lui fait découvrir l'infini en elle». On pressent déjà en la voyant jouer un doigté hors du commun. Wilhelm Kempff, l'un des grands pianistes du 20^e siècle, dit de la petite pianiste qui n'a que huit ans: «Cette enfant a beaucoup de chance, car elle sait intuitivement ce qui ne s'apprend pas!»

Douée, elle entre ainsi au conservatoire à 11 ans et se produit pour la première fois en public. Elle gagne son premier prix. À cet âge, la naïveté de l'enfance ne cède pas encore le pas au trac de la performance, «à la peur du regard des autres et de la compétition qui viennent après», se rappelle-t-elle.

À 16 ans, Élisabeth se démarque une fois de plus. Elle obtient le premier prix national de piano et de musique de chambre, un prélude à son envolée à l'international. Sauf qu'Élisabeth n'explose pas de joie. Étonnant? En fait, elle éprouve surtout une «immense souffrance» à voir ses confrères pleurer leur échec alors que tous avaient bien joué. C'est quelque chose qui sonne faux à ses oreilles.

Elle découvre, à mesure qu'elle avance dans le métier, combien l'univers de la musique classique est pétri par un esprit de performance et de concurrence. Cette déception sera certainement le



déclencheur qui lui fera envisager autrement la musique et poser les bases de la future fondation.

La création de la Fondation Résonnance – maintenant présente dans sept pays (Suisse, Belgique, France, Espagne, Italie, Liban et Roumanie) – s'impose mystérieusement à Élisabeth en cours de route. Une sorte de nécessité intérieure la fait renoncer aux honneurs des grandes prestations.

«La raison pour laquelle cette fondation existe, ce n'est pas un choix. La vocation est quelque chose qui s'empare de nous, ce n'est pas quelque chose que l'on choisit. On essaie juste de tenir le flambeau de ce qu'on a senti être un appel, ça a été le cas de cette fondation.»

Les partitions de base

Les principes des écoles Résonnance contrastent avec le profil

néolibéral des écoles classiques de musique, leur mission étant d'offrir des cours gratuits de piano, exempts d'examens et ouverts aux personnes de tous âges.

Avec une telle mission, on comprend bien que les enseignements se calquent sur une valeur prééminente: le don de soi. Le cœur de la Pédagogie Résonnance est de «s'oublier soi-même pour servir la musique, plutôt qu'utiliser la musique pour se servir soi-même». Bref, tout le contraire de l'esprit de concurrence, de gain et de profit dorant l'auréole du nombril.

Quand, par exemple, un musicien réussit avec aisance l'exécution d'un morceau, on ne le décore pas de gloire. On l'emmène plutôt jouer dans un lieu de solidarité. Sa récompense consiste dans le don de lui-même, bref dans une gratification surtout intérieure. Pour M^{me} Sombart, il est évident que la gratuité est bien plus qu'une question financière: c'est une façon d'être.

«Je pense qu'un des grands mensonges de notre société matérialiste est de dire qu'il n'y a de valeur que ce qui coûte quelque chose. Je pense que la vie est un don qui n'est pas monnayable. Et je pense que tout ce qui touche à l'essentiel ne devrait pas se monnayer. Les gens viennent prendre leur leçon non parce qu'ils ont payé, mais parce qu'il y a en eux une autre exigence qui se fait jour. L'idée qu'une leçon de piano va être meilleure parce qu'elle sera payée, c'est quelque chose qui est faux.»

La pianiste m'explique que la musique possède certaines propriétés qui indiquent des valeurs. Par exemple d'ouvrir à une temporalité autre que chronologique: «Le temps musical est un temps dans lequel le passé, le présent et le futur sont vécus dans l'instant. La musique elle-même indique des valeurs qui sont contre la performance, parce qu'elle se vit dans l'ici et maintenant.»

C'est en ce sens que les écoles de la Fondation Résonnance n'exigent pas le passage d'examens et acceptent des personnes sans poser de limites à l'âge. «Comme la musique qui a un autre temps, chacun a son temps. Il y a des gens qui vont arriver à leur maximum à l'âge de 12 ans, 20 ans, 50 ans, 80 ans. Il ne faut pas sanctionner les gens par rapport à leur âge dans un développement artistique. On a perdu beaucoup de musiciens comme ça ; des jeunes qui auraient été de très grands musiciens s'ils n'avaient pas été sanctionnés par des exigences liées à l'âge.»

Laisser son savoir au vestiaire

M^{me} Sombart tient à démentir un autre préjugé, peut-être mieux ancré : pour apprécier la musique classique, il faut être cultivé. «Cette musique appartient à tous les hommes parce qu'elle parle au cœur et qu'elle n'est pas un moyen de communication, mais bien de communion, quelle que soit l'appartenance sociale, religieuse ou biographique.»

Comme le disait son maître Sergiu Celibidache, avant d'entrer dans une salle de concert, «il faut dire aux gens de ne pas laisser seulement leur manteau au vestiaire, mais aussi tout leur savoir».

Lorsque les musiciens de la Fondation Résonnance jouent dans les prisons, les hôpitaux ou les maisons de retraite, on s'en doute, ils ne rencontrent pas un auditoire imbu de connaissances musicales théoriques. Et c'est justement là le but. C'est parce que ces personnes sont vulnérables qu'elles s'ouvrent.

«Souvent, quand on va jouer dans des concerts normaux, les gens arrivent remplis de toute leur apparence encore importante pour eux, de tout leur savoir qu'ils pensent nécessaire pour écouter la musique, et ils ne sont pas libres. Alors que, dans les lieux de solidarité, ces personnes sont souvent beaucoup plus libres et beaucoup plus à même d'entendre, car ils entendent sans avoir de références et de jugements à priori. On se rend souvent compte dans ces lieux que le public a une qualité de silence très particulière.»

Elle me raconte que, lorsqu'elle joue dans ces lieux, elle rencontre même des gens qui n'ont jamais entendu de musique classique de leur vie. Pourtant, ils l'entendent comme s'ils la connaissaient. «C'est le grand pari de la Fondation. La musique classique, le trésor de ce patrimoine qu'on nous a laissé, Bach, Mozart, Beethoven, Chopin, tous ces grands compositeurs, on doit le faire connaître, on doit le partager.»

Elle insiste : «J'ai donné des milliers de concerts ; jamais personne ne m'a dit : "Je n'y comprends rien, je n'y ai pas droit." Souvent, les personnes plus âgées me disent plutôt : "Mais pourquoi ai-je cru que ce n'était pas pour moi et que je suis resté toute ma vie loin de cette musique?" En fait, c'est une

grande tristesse parce qu'il ne faut rien savoir. Moi, je dois savoir beaucoup de choses pour jouer, mais pas ceux qui écoutent.»

Faire résonner

Quand je lui demande comment lui est venue l'idée de créer la Fondation Résonnance, elle emploie le terme «relations». En effet, de relation en relation, à l'école de grands maîtres, Élisabeth ressent l'appel de plus en plus fort. Mais c'est la rencontre avec le chef d'orchestre Sergiu Celibidache,

« L'idée qu'une leçon de piano va être meilleure parce qu'elle sera payée, c'est quelque chose qui est faux. »

avec qui elle étudiera durant 10 ans, qui sera déterminante. Avec lui, elle apprend la phénoménologie du son et du geste, pilier même de la pédagogie Résonnance.

«La relation entre les sons est une relation que l'homme peut vivre en relation directe avec son monde affectif, parce que les modes sur lesquels la musique classique est construite, ce sont le mode majeur, extraverti, gai, qui donne un sentiment d'espérance vers le futur, et le mode mineur, un mode introverti, plutôt lié à la tristesse. Ce sont deux formes à travers lesquelles la musique classique se dit, mais d'une manière très subtile», s'émerveille la pianiste phénoménologue.

La phénoménologie du son et du geste étudie les relations sonores vécues en relation avec l'être humain. Son principe est de réduire la multiplicité des phénomènes sonores à l'unité par un phrasé juste et un geste juste, «selon une loi supérieure où tout est lié, où les sons deviennent Musique». Cette unité donne la possibilité «d'ajuster le monde affectif avec l'ordre donné des sons».

Pour se mettre à l'école de la phénoménologie, les musiciens doivent faire autant de «gammes extérieures qu'intérieures», m'explique Élisabeth Sombart. Pourquoi? Parce que, pour «servir la musique», il faut d'abord apprendre à l'écouter.

La vraie écoute naît du silence, et pour trouver le silence en soi, c'est un travail. «Il faut accueillir ce silence et il faut l'appivoiser. Il y a la nécessité de se libérer de tous les moi qui empêchent l'écoute: le moi possessif, le moi qui a peur, le moi psychologique, le moi social, pour finalement entrer au fond de son propre sanctuaire où se trouve le silence à partir duquel on va soumettre les sons.»

«Ce chemin atteste d'abord qu'il y a en nous quelque chose de plus grand que nous, que le moi que je crois être moi n'est peut-être pas le bon. Tous les gestes tendus que l'on fait au piano, par exemple, sont des gestes qui signifient des peurs, et je dis toujours que le piano est le lieu privilégié de cette rencontre entre le corps et l'âme.»

Consoler

La discussion téléphonique tire à sa fin. Et je sens que je ne peux laisser Élisabeth Sombart sans lui demander ce qui la rend heureuse

dans cette mission. «Vous savez, Sarah, ce qui me fait le plus plaisir est quand j'entends des gens me dire: "Quand vous jouez, on a l'impression qu'il y a quelque chose avec Dieu, comme si vous étiez la pianiste de Dieu." Ça, c'est le plus beau compliment, c'est le plus beau cadeau que je puisse recevoir.

«Et je leur réponds souvent: "Quand vous m'applaudissez, ce n'est pas moi que vous applaudissez. Vous applaudissez ce qui en vous fait miroir de cette beauté, miroir de la reconnaissance qu'il y a en nous quelque chose de plus grand que nous." En fait, ce qu'ils ne savent peut-être pas aussi, c'est qu'ils applaudissent une chrétienne qui veut consoler par la musique.»

Quel que soit le pays dans lequel joue Élisabeth, l'effet de la musique sur les personnes demeure le même. «Chaque pays a ses spéci-

vivant, éternellement vivant, est le même.»

Parce que la musique est pour la «pianiste de Dieu» «une image mobile de l'éternité immobile», qu'elle est une fenêtre vers la beauté et l'harmonie, elle est en mesure de livrer à des personnes seules et souffrantes un message d'espérance.

Il y a, selon elle, une nécessité à porter la musique dans ces lieux. «Ce que j'aimerais dire à tous les musiciens est qu'il faut vraiment aller porter notre art. Un après-midi où l'on n'a pas joué en prison est un après-midi perdu. Oui, on va jouer au Carnegie Hall dans le meilleur des cas; on y joue une fois par an. Mais le reste du temps, on fait quoi?»

Élisabeth Sombart est une grande pianiste. Mais elle se considère d'abord et avant tout comme une apôtre de la consolation. C'est

La vraie écoute naît du silence, et pour trouver le silence en soi, c'est un travail.

ficités, bien sûr, mais vous voyez, le cœur d'une vieille maman dans une maison de retraite, que ce soit en France, en Italie ou en Roumanie, est le même. Si je joue pour des enfants cancéreux, comme je le fais maintenant en Roumanie, pour des réfugiés de Mossoul ou dans une maison de retraite chic à Paris, la solitude dans laquelle se trouvent ces personnes et ce besoin qu'elles ont d'être ramenées à ce qui en elles est encore

pourquoi cette parole lui empoigne les tripes: «J'avais faim, et vous m'avez donné à manger; j'avais soif, et vous m'avez donné à boire; j'étais un étranger, et vous m'avez accueilli; j'étais nu, et vous m'avez habillé; j'étais malade, et vous m'avez visité; j'étais en prison, et vous êtes venus jusqu'à moi!» (Mt 25,35-36). ■

Frédérique Francœur
frederique.francoeur@le-verbe.com
Illustrations: Marie-Hélène Bochud



Georg Friedrich Haendel
1678-1741

LA FOI COMPOSÉE

En marchant vers l'église, j'ai des papillons dans l'estomac. Je me tourne vers mon mari et je lui demande: «Quels chants vont-ils chanter ce soir, tu penses?» J'y ai pensé pendant tout le trajet en voiture.

La musique. C'est pour moi l'élément le plus touchant des célébrations religieuses. L'une des manières les plus dignes de louer le Seigneur.

Je ne suis pas la seule à le penser, loin de là. Plusieurs des grands compositeurs qui ont marqué l'histoire de la musique ont, eux aussi, trouvé dans la musique un magnifique moyen de rendre gloire au Dieu éternel.

Voici une courte revue de la foi de quatre des plus grands compositeurs.

Haendel: histoire d'une vive passion

Celui qui semble avoir le plus marqué le monde de la musique sacrée est en définitive Haendel. En effet, n'entend-on pas souvent son *Alléluia* aux célébrations dominicales de la paroisse? Et pourtant, il ne fut ni le plus pratiquant ni le plus prolifique en matière de musique religieuse. Son chemin de foi s'est cependant fait avec force. Histoire intéressante.

Haendel, après plusieurs années de gloire italienne et anglaise, frappe un mur. Il vit en débauché, ne compose plus. La dépression l'envahit ainsi qu'un fort sentiment de vide. Les événements se succèdent; une attaque cérébrale le frappe de plein fouet.

C'est par la suite, à l'âge de 56 ans, qu'il est mis en contact avec un livret regroupant plusieurs extraits de la Bible: l'annonce du Christ par le prophète Isaïe, des textes de Zacharie, de saint Luc, de saint Mathieu, de saint Jean, du livre de Job... Sa lecture le surprend, le laisse perplexe. Cet état de béatitude ne dure pas longtemps.

Il s'assied presque aussitôt à sa table de travail et compose, en aussi peu que vingt-cinq jours, le fabuleux oratorio intitulé *Le Messie*, dont les notes exceptionnelles nous parviennent encore aujourd'hui. Ce travail relève pratiquement du miracle; on dit d'ailleurs qu'il n'a pu le composer seul, qu'une main guidait son travail. L'écriture du *Messie* s'est peu à peu transformée en acte de foi et de conversion.



Le compositeur est témoin de la grandeur de Dieu: «Dieu m'a rendu visite. En écrivant l'*Alléluia*, j'ai cru voir le ciel s'ouvrir et Dieu paraître devant moi.» La première représentation de son œuvre est un vif succès.

Le compositeur décide de verser tous les profits de la première représentation du *Messie* à des œuvres de charité. «J'ai été moi-même très malade, et maintenant je suis guéri. J'étais prisonnier, et j'ai été délivré.» Il n'est pas difficile de croire ceux qui l'ont côtoyé lorsqu'ils le décrivent comme un homme extrêmement généreux et charitable.

Sa foi s'épanouit et l'accompagne dans la maladie qui le gagne. Sur son lit de mort, il demande à ce qu'on lui lise des psaumes et des extraits de la Bible. On l'entend, à plusieurs reprises, exprimer le souhait de s'éteindre le jour où l'Église célèbre la passion du Christ. Il est exaucé. Haendel s'éteint le Vendredi saint de l'an 1759. Sur son tombeau, on peut lire: *Je sais que mon Rédempteur est vivant.*

Vivaldi, le Prete Rosso

Fort est à parier que peu d'entre vous connaissent Vivaldi, le célèbre compositeur des *Quatre saisons*, comme un homme de foi. Descendant d'une famille catholique, il est tonsuré à quinze ans. Si, à l'origine, ses parents l'ont envoyé au séminaire plutôt par désir d'ascension sociale que par piété, il est plutôt difficile de douter de la foi du compositeur lui-même.

Il s'écoule dix ans avant que Vivaldi accède à la prêtrise, dix années pendant lesquelles les tests et les confrontations se succèdent. Est-il réellement fait pour la prêtrise ? A-t-il cette foi solide qui lui sera nécessaire ? Voilà ce que ses supérieurs tentent de déterminer.

Finalement, à 25 ans, il reçoit l'ordination sacerdotale. Cependant, le ciel s'assombrit quelque peu pour lui. Après aussi peu que deux ans, il réalise qu'il doit abandonner la célébration de la messe : il souffre d'asthme, ce qui lui nuit beaucoup lors des célébrations.

Peut-être était-ce là un signe que sa destinée était ailleurs. Sans abandonner la prêtrise, il se fait embaucher à l'hospice vénitien La Pietà, où il travaille une bonne partie de sa vie comme enseignant, chef de chœur, maître de violon et compositeur pour de jeunes orphelins.

Vivaldi compose un répertoire immense de près de 650 œuvres. La plupart d'entre elles sont sacrées. Ses compositions ne sont pas un travail, mais plutôt un acte de foi. Il y met son cœur, sa rigueur, sa foi. Les musicologues Marc Pincherle et Roger-Claude Travers s'entendent pour dire que sa musique est sincère, attachante et très humaine.

Il travaille sans relâche, compose des musiques différentes pour les messes du dimanche, enseigne aux jeunes filles la foi et la musique. Il ne cessera jamais de s'émerveiller de la beauté divine de la musique et de ce don immense que Dieu nous a fait à travers la musique.

Bach, le Temple de l'Esprit Saint

La foi inébranlable de Bach est un témoignage des plus intéressants. D'emblée, on ne perçoit pas Bach comme un homme très croyant, son répertoire de musique religieuse n'étant pas celui auquel on pense en premier (bien avant viennent Schubert ou Haendel).

Et pourtant, ce répertoire sacré est très complet, le compositeur ayant été responsable de la musique de quatre églises au cours de sa vie. Ce luthérien affirmé inscrivait systématiquement *Soli Deo Gloria* («à Dieu seul la gloire») ou encore *Jesus juvat* («Jésus aide») sur ses manuscrits.

Dès sa tendre enfance, il est un bon écolier, particulièrement en latin. Plus il grandit, plus son talent en théologie se développe, pour devenir chez lui un objet

de passion. Sa bibliothèque témoigne de cet amour : elle est partagée entre ouvrages musicaux et ouvrages de théologie luthérienne et de piété.

Son premier acte de foi est sans conteste sa musique, qu'il considère comme *l'un des plus doux présents de Dieu*. Pour lui, la Passion du Christ est la source d'inspiration ultime des musiciens. Celui qu'on a appelé *le chantre de la doctrine luthérienne* exploitait dans sa musique les thèmes du salut, du Christ sur la croix, de la confiance du chrétien en Dieu, confirmant ainsi sa confiance en la fécondité musicale conférée par le Christ.

Plusieurs analystes musicaux tels que Luc-André Marcel, Karl Geiringer, Davitt Moroney ont d'ailleurs affirmé que sa musique sait exprimer avec une justesse étonnante la douleur de la mort du Christ et l'exaltation de l'âme possédée par l'Esprit Saint.

Sa foi se concrétise dans la mort tout autant que dans la vie. Bach devient orphelin très tôt, et voit plusieurs de ses proches décéder au fil des ans. La mort devient pour lui une force et se transforme en une source de vie qu'il puise dans le Seigneur. C'est une manière pour lui de s'abandonner à la volonté divine. Il la voit comme une certaine délivrance, un apaisement ; après tout, ne l'amène-t-elle pas au royaume de Dieu ?





Mozart, témoin du Christ

Le théologien Karl Barth écrivait: «Je suis certain que, lorsque les anges sont entre eux, ils jouent du Mozart, et que Dieu aime alors tout particulièrement les entendre.»

Mozart a exploité le plus qu'il a pu ce qu'il considérait comme un don de Dieu, son don de compositeur. Pour lui, cultiver son talent est bien plus un acte de foi que la pratique religieuse.

Son père, Leopold Mozart, avec qui il a passé une bonne partie de sa vie, l'élève dans la foi catholique. Mozart père est d'avis que son fils est un miracle de Dieu, et que sa mission est de le faire connaître. Ne pas le faire serait un sacrilège, un affront à la gloire du Seigneur. Le père est pour le fils un enseignant et un tuteur.

Mozart pratique peu. Pourtant, le centre de la vie, l'essentiel se trouve pour lui dans le culte catholique. Sans effort, souvent inconsciemment, il exprime dans sa musique une dualité omniprésente. La vie et la mort. Les joies et les peines. Le bien et le mal. L'ombre, qui se transforme toujours en lumière. Sa musique tire son origine de Dieu et ne saurait être possible sans lui. On dit d'ailleurs d'elle qu'elle soulage, libère, apaise.

Le Seigneur, le monde, les hommes, l'existence, le ciel et la terre sont constamment en son cœur. Ainsi, sa musique écarte les excès, la rupture et la contra-

diction. Cet homme a vécu dans la paix et dans la liberté du Christ, pour reprendre les mots de Barth.

Très malade, il s'éteignit prématurément à l'âge de 35 ans en laissant derrière lui une grande œuvre inachevée: le *Requiem* en ré mineur. Cette «prière pour les morts» fut terminée par un de ses élèves après sa mort.

Le chemin de foi des grands compositeurs classiques est fascinant, parfois atypique et toujours puissant. Fait intéressant: le Christ reste, inconsciemment ou non, le cœur de leur composition musicale. ■

Frédérique Francoeur: Frédérique est étudiante en enseignement du français. La littérature et la société sont ses centres d'intérêt de prédilection. Les mots sont ses outils les plus efficaces au quotidien, quoiqu'elle perde toujours au Scrabble.

Mozart, un franc-maçon déguisé en catholique?

Les historiens rapportent que Mozart était franc-maçon... et catholique. Comment lever la contradiction?

Mozart entre dans la loge maçonnique *Zur Wohltätigkeit* en 1784. Il en demeure membre jusqu'à sa mort en 1792. Pourtant, il n'a jamais renié sa foi catholique, bien au contraire. Tout au long de sa vie, jusqu'à la fin, sa correspondance témoigne de façon évidente de sa piété religieuse. Lui-même se dit d'ailleurs catholique et franc-maçon sans y voir de contradiction.

Même si la franc-maçonnerie a été condamnée par le pape Clément XII dans une bulle papale en 1738, cette dernière est seulement promulguée dans les États pontificaux avant de l'être en Autriche. François 1^{er}, empereur d'Autriche, l'interdit en 1801, après la mort de Mozart.

De son vivant, Mozart n'avait donc aucune raison de croire que la franc-maçonnerie pouvait nuire à sa foi. D'autant plus qu'il adhérerait à une loge partageant une certaine dévotion catholique.

L'aspect occulte de la franc-maçonnerie ne l'intéressait pas. Il y adhérerait surtout pour la fraternité qu'il y trouvait, où tous étaient considérés comme égaux sans tenir compte du statut social. On peut imaginer aussi qu'il s'est lié d'amitié avec des confrères avec qui partager sa passion pour la musique. Stadler, Haydn et d'autres musiciens en faisaient partie.

Alors que Mozart a 14 ans, le pape Clément XIV le nomme Chevalier de l'épée d'or pour signifier de manière distinguée sa contribution à «la propagation de la foi catholique ou à la gloire de l'Église». Qu'on lui attribue ce titre encore aujourd'hui montre que la franc-maçonnerie à laquelle il adhérerait ne lui a pas valu l'excommunication.

Simon Lessard
simon.lessard@le-verbe.com

De la musique

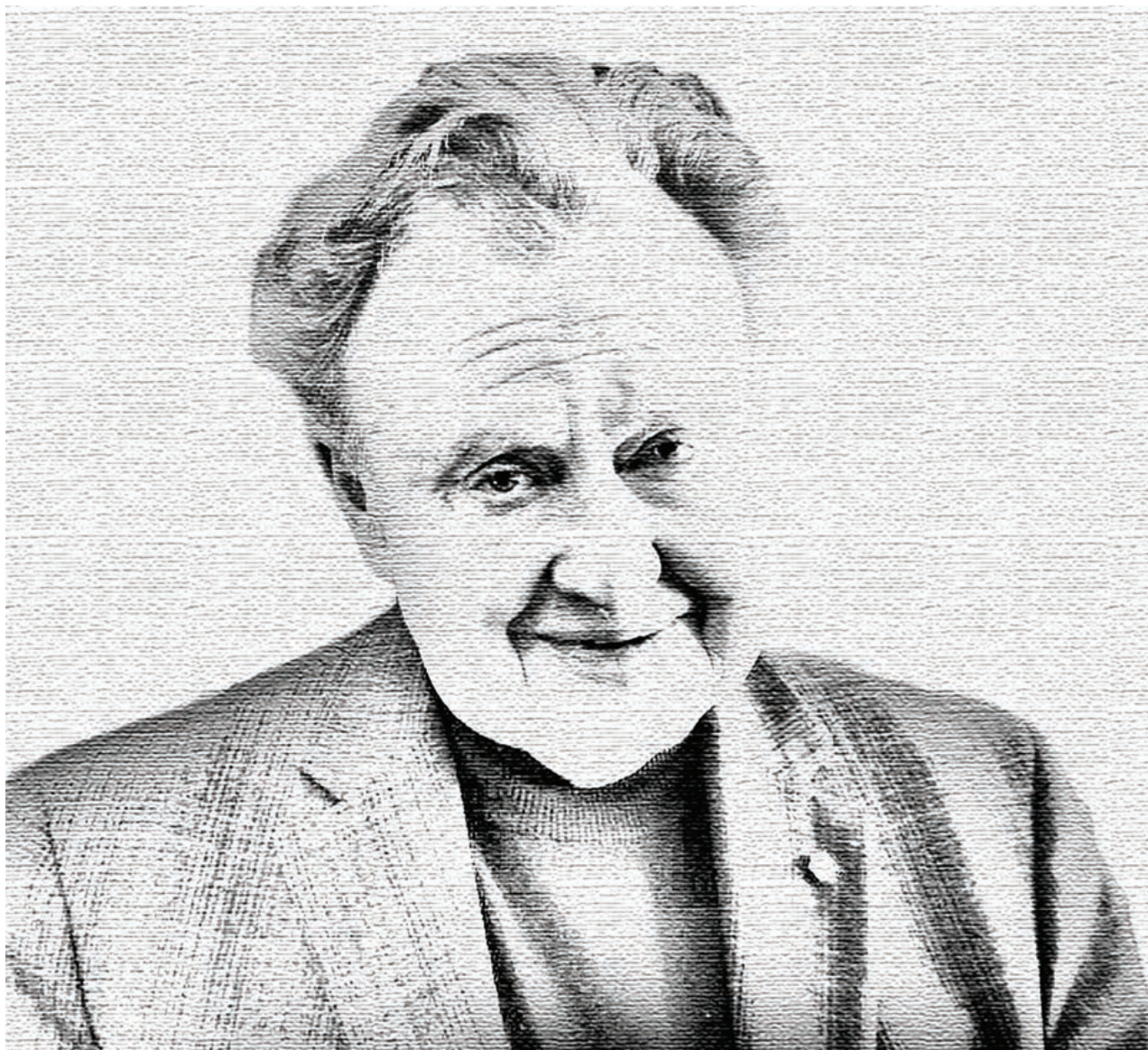
AVANT TOUTE CHOSE

Dialogue avec Thomas De Koninck

« La vertu est une musique et la vie du sage une harmonie », écrivait le polonais Henryk Sienkiewicz, Prix Nobel de littérature. Quelle est la nature du lien entre la musique et la vie humaine ? *Le Verbe* a abordé la question avec le professeur de philosophie Thomas De Koninck pour savoir si l'amour de la sagesse est bien le chantre de l'inspiratrice de tous les arts.

Le Verbe : « *La musique creuse le ciel* », a noté un jour Baudelaire dans son journal, juste après une réflexion sur la prière, comme si toutes deux étaient des voies privilégiées vers Dieu. Mystère qui conduit au Mystère par excellence, la musique fascine les grands penseurs, qui en parlent comme quelque chose de divin qui dépasse tout ce que l'on peut en dire. Beethoven pensait même que « *la musique est une révélation plus haute que toute sagesse et toute philosophie* ». Dès lors, n'y aurait-il pas lieu de placer la musique parmi les plus hautes réalités humaines ?

Thomas De Koninck : Certainement ! Vous citez Baudelaire et Beethoven, je pourrais aussi vous citer Paul Verlaine : « *De la musique avant toute chose* », s'exclamait-il en ouverture de son magistral poème intitulé *Art poétique*. La formule du poète français est même devenue par la suite un mot d'ordre de la poésie symboliste, puis elle a fait fortune. Je pense que nous pouvons prendre ces mots de Verlaine à la lettre et essayer de voir en quel sens on pourrait avancer que la musique vient vraiment avant toute chose. Rapidement, je vois trois raisons pour lesquelles la musique doit occuper une des premières places dans l'expérience humaine : I. Son influence sur la vie affective ; II. Sa capacité à servir notre quête de sens ; III. Son rôle primordial dans l'éducation.



I. L'affectivité

LV: Plusieurs penseurs décrivent la musique comme un langage du cœur, comme si elle pouvait s'adresser directement à une partie très intime de nous-mêmes. Marcel Proust a même écrit un jour que «la musique est peut-être l'exemple unique de ce qu'aurait pu être la communication des âmes, s'il n'y avait pas eu la création du langage», et Claude Debussy d'ajouter que «la musique commence là où la parole est impuissante à exprimer».

TDK: Que certains des traits les plus profonds de la subjectivité humaine ne soient portés au jour que par la musique, que cette même subjectivité soit elle-même émue avant tout par la musique, et d'autre

part profondément marquée, formée par elle, cela se comprend sans peine dès qu'on a pris conscience du degré d'intimité, d'immanence à soi que nous vaut notre affectivité, et du caractère profondément dynamique de cette dernière. On comprend que la musique ait pu être déclarée «le mystère suprême des sciences de l'homme» par Claude Lévi-Strauss, quand on a entrevu à quel point notre vie affective lui ressemble.

LV: Comme si la musique pouvait parler directement à notre cœur sans passer par l'intermédiaire des paroles?

TDK: On est en effet frappé par l'immédiateté de la musique, par son caractère «existentiel». «Par une

irruption massive, la musique s'installe dans notre intimité et semble y élire domicile», écrivait Vladimir Jankélévitch, faisant écho au propos de Platon dans la *République*: «[...] elle pénètre à l'intérieur de l'âme et s'empare d'elle de la façon la plus énergique.» La culture musicale est d'une excellence d'autant plus souveraine qu'elle fait l'économie de la représentation. Schopenhauer observait avec profondeur que la musique «est l'expression directe de la volonté elle-même. De là provient l'action immédiate exercée par elle sur la volonté, c'est-à-dire sur les sentiments, les passions et les émotions de l'auditeur, qu'elle n'a pas de peine à exalter et à transformer». Selon Hegel, sa tâche est de faire résonner «la manière dont le Soi le plus intérieur est mu en lui-même [...]. Ce qu'elle sollicite est l'ultime intériorité subjective comme telle; elle est l'art de l'être intime qui s'adresse immédiatement à l'être intime lui-même».

LV: *L'ultime intériorité de l'homme n'est-elle pas plutôt du côté de sa pensée que de son affectivité?*

TDK: Au moins deux manifestations de l'intériorité sont évidentes: d'abord la signification intelligible des choses que nous «saisissons» non pas sur la table au moyen de nos mains, mais en nous. «Ah! je vois!» disons-nous lorsqu'on nous explique quelque chose. Grâce à quoi voyons-nous? Évidemment pas avec les yeux du corps. La seconde façon consiste à exprimer des réalités en les faisant vivre dans l'âme. Non plus abstraitement, en des universaux comme ceux de la pensée, mais concrètement, reproduisant leur temporalité propre. Les émotions ne sont pas statiques, elles sont des mouvements, des «motions». Le meilleur «traité» des passions est à cet égard la musique – «*the music of men's lives*», «la musique des vies humaines», écrivait Shakespeare dans *Richard II*.

LV: *Si la musique est l'aliment de l'amour, comme l'écrivait aussi Shakespeare, et que l'amour est la racine de toutes les passions, comme l'enseignait saint Thomas d'Aquin, alors il faut dire que toute la gamme de nos passions peut être jouée par la musique?*

TDK: Tristesse, douleurs, angoisses, soucis, sérénité, joie, allégresse, adoration, prière, amour; oui, tous ces mouvements de l'âme renaissent en nous grâce à elle, avec d'innombrables nuances. Ces dimensions essentielles de notre être intime nous sont en quelque sorte révélées en leur vie même. Chaque modalité affective s'y exprime d'une manière originale, elle éclaire le rapport obscur de la subjectivité à elle-même en y découvrant les configurations variées de sa présence

à elle-même, la gamme et le registre de l'affectivité. Épanchement libre de la passion et de l'imagination qui élève l'âme en lui permettant de se distancer d'elle-même pour mieux saisir son être le plus profond, en son dynamisme même, la musique est on ne peut plus essentielle à la connaissance de soi.

LV: *La musique met l'âme en harmonie avec tout ce qui existe, disait Oscar Wilde. Elle est presque mystique en tant qu'elle nous émerveille et nous unit à la beauté de la création!*

TDK: Le mot *mousikê* évoque d'ailleurs le festival des muses dans la mythologie grecque, signifiant l'inspiration de tous les arts, tous conviés à la célébration, spécialement le chant poétique. Par tous les arts, mais d'abord par la musique, l'être humain chante l'acceptation amoureuse de la splendeur du monde, de la grâce du don de beauté. La fête, la jubilation, la supplication, l'indicible, l'amour trouvent en elle une expression qu'ils ne sauraient trouver ailleurs – «*cantare amantis est*», dit saint Augustin; «*if music be the food of love, play on; / Give me excess of it [...]*», dit encore Shakespeare dans *Twelfth Night*.

LV: *Étonnant que de simples sons puissent nous émouvoir autant!*

TDK: Oui, et peu ont su avec autant de profondeur que Hegel expliquer cet impact sur nous de la musique, grâce à l'ouïe, notre sens le plus sublime à son avis. Il y a en nous à tout instant une vie latente des sons. Le fait central à prendre en compte est que le son s'anéantit aussitôt après avoir surgi. Il fournit ainsi à la musique les matériaux qui lui permettront de manifester la subjectivité intérieure, l'intériorité pure. Les arts plastiques (la peinture, par exemple) laissent leur mode d'expression extérieur «subsister en toute liberté et indépendance». Le tableau que je contemple est pour ainsi dire dehors, totalement distinct de moi (ce qui ne s'applique toutefois pas de la même manière au cas de la peinture «abstraite»). L'extériorisation de la musique n'aboutit point, en revanche, à une objectivité permanente dans l'espace: la musique «n'est portée que par l'intériorité subjective et n'existe que pour elle et par elle». L'extériorisation ici disparaît aussitôt apparue. Dès que l'oreille a perçu le son, il s'éteint; «l'impression produite par lui s'intériorise aussitôt; les sons ne trouvent leur écho qu'au plus profond de l'âme, atteinte et remuée dans sa subjectivité idéale», rappelait Hegel.

LV: *L'âme serait en quelque sorte sonore?*

TDK: L'âme «est habituée à vivre dans l'intériorité et la profondeur insondable des sentiments», selon l'expression de Hegel. L'expression musicale ayant pour contenu «l'intériorité elle-même, le fond et le sens les plus intimes de la chose et du sentiment, du fait aussi qu'au lieu de procéder à la formation de figures spatiales elle a pour élément le son périssable et évanescent, elle communique ses mouvements au siège le plus profond de la vie de l'âme. Elle s'empare aussi de la conscience, qui ne s'oppose plus à aucun objet et qui, ayant perdu sa liberté, se laisse emporter par le flot irrésistible des sons». Aussi Hegel ajoute-t-il: «La puissance de la musique est une puissance élémentaire, en ce sens qu'elle réside dans l'élément même dans lequel cet art évolue, c'est-à-dire dans le son.»

LV: *N'est-il pas étonnant aussi que nous naissions tous avec cet instrument extraordinaire qu'est la voix humaine? Comme si notre nature, notre corps et notre âme étaient faits pour la musique?*

TDK: Vous commencez à comprendre Hegel. L'instrument le plus libre et, par sa sonorité, le plus parfait est pour lui la voix humaine, qui «réunit les propriétés de tous les instruments». Mais surtout, elle «se laisse percevoir comme la résonance de l'âme elle-même», au point que, «dans le chant, c'est à travers son propre corps que l'âme retentit». Paul Ricœur ajoute aujourd'hui: «Lorsque nous écoutons telle musique, nous entrons dans une région de l'âme qui ne peut être explorée autrement que par l'audition de cette pièce. Chaque œuvre est authentiquement une modalité d'âme, une modulation d'âme.»

II. La quête de sens

LV: *Même si la musique est au premier abord une expérience sensorielle, elle fait éminemment appel à l'intelligence. Les bêtes peuvent ouïr les sons d'un orchestre, mais ils ne peuvent pas écouter une symphonie. La musique n'est-elle donc pas porteuse d'un sens qui dépasse le sens, sans vouloir jouer avec les mots?*

TDK: George Steiner va plus loin encore: «La musique signifie. Elle regorge de significations qui ne sauraient se traduire dans des structures logiques ni dans des mots.» Mais que signifie-t-elle? Une énergie «tangibile» que la logique et la parole ne peuvent exprimer, une source et une fin qui «dépasse l'entendement humain», une «logique du sens différente de celle de la raison». Elle est affaire de joie, de tristesse aussi, d'amour surtout. «La musique met

notre être d'homme ou de femme en contact avec ce qui transcende le dicible, ce qui dépasse l'analysable [...]. Les sens du sens de la musique sont transcendants.» Il n'y a pas à s'étonner que, «pour de nombreux êtres humains, la religion est devenue la musique en laquelle ils croient. Dans les extases du pop et du rock, ce rapport est aigu».

LV: *La musique aurait donc la faculté de nous révéler le sens de l'existence?*

TDK: En un mot, je dirais que la musique est médiatrice de sens pour autant qu'elle est, dans son déploiement même, mouvement vers du sens. Un sens toujours imminent qui jamais ne se révèle pleinement. Pour Borges, «tous les arts aspirent à la condition de la musique. La musique, les états de félicité, la mythologie, les visages travaillés par le temps, certains crépuscules et certains lieux veulent nous dire quelque chose, ou nous l'ont dit, et nous n'aurions pas dû le laisser perdre, ou sont sur le point de le dire; cette imminence d'une révélation qui ne se produit pas, c'est peut-être cela le fait esthétique».

LV: *Quand on écoute de la musique, il n'est pas rare qu'elle suscite en nous des images et des émotions du passé, comme si elle réveillait notre mémoire. Je me souviens du cas étonnant de Clive Wearing, dont vous nous avez parlé dans un cours. Cet homme ne pouvait se souvenir que des deux dernières minutes de sa vie, et pourtant, il était capable d'une mémoire sans faille quand il jouait du piano. Comme si musique, temps et mémoire étaient intrinsèquement liés.*

TDK: C'est là un fait indéniable. La musique nous fait comme vivre à neuf le temps. Le son s'évanouit, comme chaque instant de la vie, mais dans l'écoute d'une mélodie, il est conservé par la mémoire; l'attente du son à venir, et qui n'est pas encore, en fait tout autant partie, de même que l'attention au présent pourtant perpétuellement autre. Le temps s'y retrouve en somme sous une forme ordonnée, s'évanouissant et se conservant à la fois, dans un dépassement continu. Rien en musique, selon Adorno, ne reste isolé, «chaque détail ne devient ce qu'il est que par le lien qui le rattache – concrètement – à ce qui l'entoure et – par l'esprit – à ce qui est loin de lui: par le souvenir et l'attente». On le voit, cet art du temps qu'est la musique est spécialement adapté à donner à l'affectivité, si impossible qu'il soit de la représenter, une existence néanmoins concrète et significative grâce au matériau privilégié qu'est le son. Voici l'affectivité désormais comblée de sens.

LV: *La musique est donc avant tout affaire de temps. Rythmes et mélodies, silences même se déploient dans le temps. Mais comment la musique peut-elle nous faire pénétrer le mystère du temps ?*

TDK: Le maître entre tous ici est saint Augustin, comme il ressort des trois tomes de l'étude remarquable de Paul Ricœur, *Temps et récit* ; en particulier le « joyau du trésor », suivant l'expression de Ricœur, qui dit avoir construit tout son ouvrage autour de ce joyau. Augustin y fait appel au chant récité par cœur afin de tenter de cerner le mystère du temps. Car le temps semble de prime abord constitué d'inexistants, puisque ce qui est passé n'est plus, ce qui est à venir n'est pas encore, et que le présent est toujours autre, insaisissable. Augustin constate que la mémoire, l'attention et l'attente – c'est-à-dire les trois tensions de l'âme concordant à constituer le temps sous sa seule forme achevée, celle donc de la conscience, de l'âme – sont toutes trois essentielles à l'expérience de la mélodie. Il démontre que l'extension du temps est en réalité une distension de l'âme en un triple présent : le présent du futur, le présent du passé et le présent du présent – en une triple discordance, par conséquent.

LV: *C'est fascinant ! Avez-vous ce texte avec vous ?*

TDK: Voici le joyau : « Je me prépare à chanter un chant que je connais. Avant que je commence, mon attente se tend vers l'ensemble de ce chant ; mais quand j'ai commencé, à mesure que les éléments prélevés de mon attente deviennent du passé, ma mémoire se tend vers eux à son tour ; et les forces vives de mon activité sont distendues, vers la mémoire à cause de ce que j'ai dit, et vers l'attente à cause de ce que je vais dire. Néanmoins, mon attention est là, présente ; et c'est par elle que transite ce qui était futur pour devenir passé. Plus cette action avance, avance [*agitur et agitur*], plus s'abrège l'attente et s'allonge la mémoire, jusqu'à ce que l'attente tout entière soit épuisée, quand l'action tout entière est finie et a passé dans la mémoire » (*Confessions*, XI, xxviii, 38).

LV: *Saint Augustin ne va-t-il pas plus loin encore en comparant toute la vie humaine à un chant de louange ? Il me semble avoir lu cette comparaison dans l'une de ses homélies.*

TDK: Il n'y a pas de doute que, pour Augustin, cet exemple du chant sert également de paradigme pour d'autres actions « dans lesquelles l'âme en se tendant

souffre distension », dit Ricœur. Augustin ajoute donc : « Ce qui se produit pour le chant tout entier se produit pour chacune de ses parties et pour chacune de ses syllabes ; cela se produit pour une action plus ample, dont ce chant n'est peut-être qu'une petite partie ; cela se produit pour la vie entière de l'homme, dont les parties sont toutes les actions de l'homme ; cela se produit pour la série entière des siècles vécus par les enfants des hommes, dont les parties sont toutes les vies des hommes. » On pressent ainsi la puissance du paradigme musical, d'allure pourtant bien modeste au départ.

LV: *Il est indéniable que la musique parle à notre cœur, qu'elle éveille en nous toute la gamme des émotions. Cependant, ne parle-t-elle pas aussi d'une manière spéciale à l'intelligence ? Si mon souvenir est*

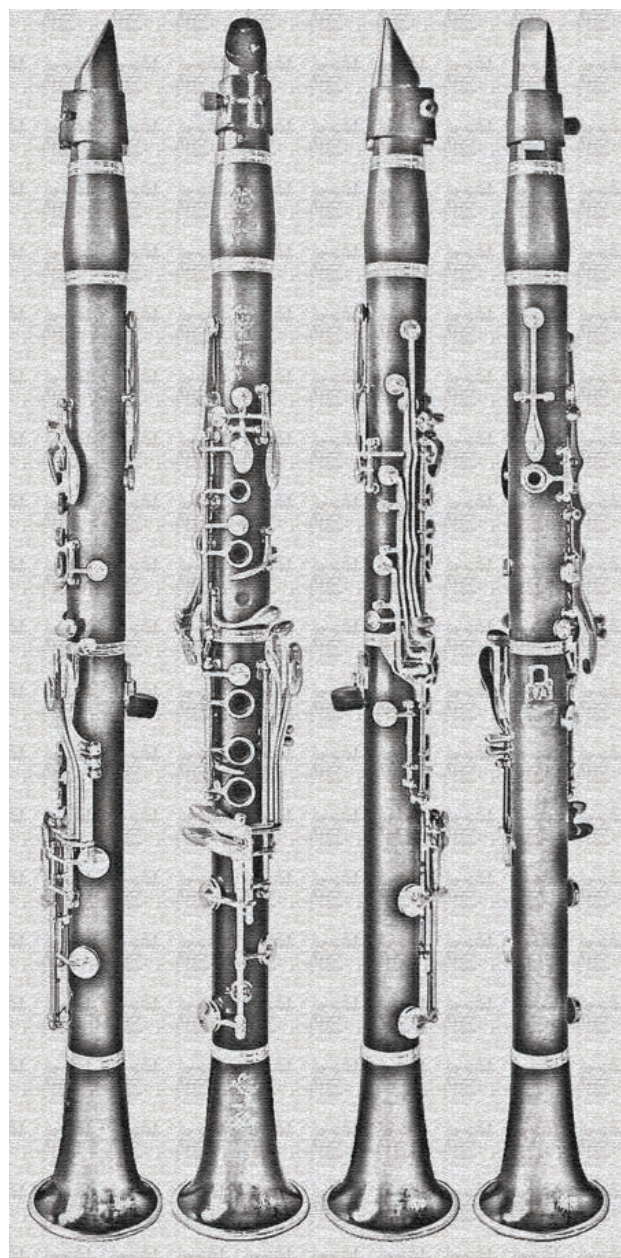


Illustration : Judith Renaud

bon, les sages médiévaux plaçaient la musique aux côtés de l'arithmétique, de la géométrie et de l'astronomie dans le traditionnel quadrivium des sciences mathématiques. Paul Claudel a dit un jour que la musique est l'âme de la géométrie, et nombreux sont ceux qui comparent les chefs-d'œuvre de Bach à des cathédrales d'ordre et d'harmonie !

TDK : La dimension intellectuelle extraordinaire de la musique, sa dimension architecturale si évidente par exemple chez Jean-Sébastien Bach, ne laisse pas en outre d'étonner. Elle ressort en particulier de la saisie simultanée des contraires, un propre de l'intelligence, dans la consonance et le contrepoint, par exemple. Ses fondements mathématiques fascinaient déjà les pythagoriciens, qui ont découvert l'octave (*harmonia*, en grec, fait référence en premier lieu à l'octave), la quarte et la quinte, contribuant à faire de la musique une « arithmétique secrète de l'âme qui ne sait pas qu'elle est en train de compter », selon l'expression de Leibniz. Nous ne cessons, souvent inconsciemment, de mettre de l'ordre dans l'expérience (en fredonnant des airs, par exemple). L'identité du moi à travers l'évanescence du son et du temps est respectée et exprimée, assurée, par la mesure. Les intervalles du temps sont ainsi ramenés à un nombre concret et, par un retour constant, à une unité déterminée, à l'instar de la propre unité du moi au sein de l'incommensurable diversité de l'expérience. Les mouvements du corps, la danse et le ballet rendent plus manifeste encore l'emprise de la musique sur toute notre personne.

III. L'éducation

LV : La musique est enseignée dans la plupart des écoles aujourd'hui. Certains voudraient cependant la supprimer ou la réduire à une simple « option » en affirmant qu'elle n'est pas suffisamment utile. D'autres, au contraire, voudraient en faire un pilier de tout le programme éducatif en évoquant l'autorité des penseurs de l'Antiquité. Quelle place ces anciens philosophes accordaient-ils exactement à la musique dans l'éducation des enfants ?

TDK : Les Anciens, Platon et Aristote en tête, ont accordé la toute première place à la musique dans la formation des jeunes, et ce, pour un triple motif : l'éducation des passions, ses vertus thérapeutiques (« cathartiques »), et la forme, le sens qu'elle donne au loisir. Son influence sur le caractère moral est un thème récurrent. « Pourquoi, demande l'auteur de la section XIX des *Problèmes*, la sensation auditive

est-elle la seule à avoir un caractère moral ? En effet, même exécuté sans paroles, un air a néanmoins un caractère moral. » Une part de sa réponse consiste à noter que « les mouvements qui accompagnent les sensations auditives entraînent à l'action, et les actions révèlent l'état moral ». On sait d'autre part combien l'importance de la musique dans l'éducation dès la première enfance est réaffirmée avec vigueur aujourd'hui.

LV : Comment la musique peut-elle contribuer à l'éducation morale ? N'est-elle pas dans l'ordre de l'esthétique plutôt que de l'éthique ?

TDK : Voyez-vous, pour être désiré, le bien doit être perçu, reconnu comme désirable. La lumière du beau précède en ce sens celle de la raison. Il en va de même, du reste, du plaisir et de la douleur, ces deux conseillers opposés, aveugles, que nous avons tous au-dedans de nous-mêmes très tôt dans nos vies, notait Platon dans les *Lois* : « Le plaisir, l'amitié, la douleur, la haine naissent comme il faut dans les âmes avant l'éveil de la raison. » Il importe au plus haut degré que l'enfant prenne plaisir en des activités, des jeux par exemple, qui lui feront aimer ce qui sera bon pour lui plus tard. Si l'on a depuis longtemps considéré les arts comme le berceau de l'éthique, c'est que le goût de l'harmonie, de l'élégance même, cause un désir d'ordre intérieur. Sans aller jusqu'à la thèse extrême de Schiller, pour qui l'idéal d'humanité ne pouvait être engendré que par la beauté, on voit sans peine qu'un tel climat favorise l'épanouissement moral, même si la beauté n'assure pas d'emblée la bonté, ni l'esthétique l'éthique.

LV : Vous parlez souvent de l'importante de former l'affectivité des enfants, leur donner le goût des bonnes choses. Vous pensez que la musique peut réellement nous aider à être de meilleures personnes ?

TDK : Dans sa *Politique*, Aristote insiste à diverses reprises sur la joie qu'on reçoit de la musique, qui, « disons-nous tous, compte parmi les plus grands plaisirs ». Tout comme la gymnastique donne au corps une certaine forme, « la musique peut, elle aussi, façonner le caractère d'une certaine manière en habituant à pouvoir goûter de vraies joies ». Son influence sur le caractère moral et sur l'âme est claire, selon lui. Puisque la musique suscite en nous l'enthousiasme, qui est « un état affectif du caractère de l'âme », et que la vertu « consiste à éprouver à juste titre de la joie, de l'amour ou de la haine, rien évidemment n'est plus nécessaire à apprendre et à

rendre habituel que de porter des jugements justes et de trouver sa joie dans des mœurs honnêtes et dans de belles actions».

LV: *Il y aurait donc similitude entre l'harmonie musicale et une vie harmonieuse ?*

TDK: Aristote ajoute à ce sujet: «C'est dans les rythmes et les mélodies surtout qu'on trouve des imitations très proches de la nature réelle de la colère, de la douceur et aussi du courage et de la tempérance, et de tous leurs contraires, et des autres qualités morales (cela, les faits le montrent clairement: à entendre de telles imitations, on change d'état d'âme). Et l'habitude d'éprouver de la douleur ou de la joie à de telles similitudes est bien proche de ce qu'on ressent de même en face de la réalité.» Tout cela montre à l'évidence les bienfaits de la musique dans l'éducation. La raison en est claire, encore une fois: «Il paraît y avoir en nous quelque affinité (*sug-geneia*) avec les harmonies et les rythmes», à telle enseigne que certains pythagoriciens pensaient que l'âme est une harmonie.

LV: *Ne pourrait-on pas vous objecter que cette importance accordée à la musique dans l'éducation morale n'est qu'une idée proprement occidentale, une affaire de quelques philosophes grecs ?*

TDK: On aurait bien tort d'isoler, à ce sujet, les Grecs. Car il n'existe pas, à ma connaissance, de tradition de sagesse qui n'ait dit substantiellement la même chose. Dans le *Li-Ki* confucéen, on lit: «Le propre de la musique est de sonder la source des sentiments et de découvrir ce qui doit être corrigé [...]. Quand on permet à la musique d'exercer sur la vie intérieure l'action ordonnatrice qui lui est propre, elle fortifie dans l'âme les sentiments paisibles, droits, honnêtes, sincères. Quand y règne cet ordre, on goûte alors la joie.» Le magnifique traité d'Al-Farabi sur la musique explique quant à lui que «l'homme, et tout animal doué de voix, selon qu'il est dans la joie ou sous l'empire de la douleur, émet des sons spéciaux» exprimant la tristesse, la tendresse, la colère; or, «inversement, ces sons, ces notes feront naître chez l'auditeur ces mêmes passions, ces mêmes états d'âme, pourront les exalter, les effacer ou les apaiser».

LV: *Certes, ces écrits de Li-Ki et d'Al-Farabi nous montrent que l'idée n'est pas seulement grecque, mais n'est-elle pas seulement ancienne et préscientifique? Est-ce que des médecins ou des psychologues abondent dans le même sens aujourd'hui ?*

TDK: Tout à fait! Le célèbre psychiatre Anthony Storr, par exemple, s'est demandé pourquoi l'oreille est si profondément associée à l'émotion et à nos relations avec autrui. Serait-ce que, au commencement de la vie, nous entendons avant même de voir? Notre première expérience d'entendre a lieu dans le sein maternel, bien avant notre saut dans le dangereux monde. Et selon David Burrows, «un enfant qui n'est pas encore né peut tressaillir dans le sein maternel au son d'une porte fermée en claquant. La riche et chaude cacophonie du sein maternel a été enregistrée: le battement de cœur de la mère et sa respiration comptent parmi les premiers indices qu'ont les bébés de l'existence d'un monde au-delà de leur propre peau». Les Grecs, Platon et Aristote les premiers, répète Anthony Storr, ont eu raison de soutenir que la musique est un instrument puissant d'éducation qui peut être utilisé à mauvais comme à bon escient. «Je ne serais pas surpris d'apprendre, ajoute Storr, que l'exposition à une musique qui ait une structure raisonnablement complexe facilite l'établissement de circuits neuronaux qui améliorent les fonctions cérébrales.» Quoi qu'il en soit, «nous devrions nous assurer qu'à tous en notre société l'opportunité soit donnée de profiter d'une gamme étendue de musiques de différents genres».

LV: *Ainsi, les mamans et les papas auraient bien raison de chanter des berceuses à leurs enfants encore dans le sein maternel. Plusieurs affirment ensuite que leurs enfants pouvaient reconnaître leur voix après la naissance et y trouvaient un grand réconfort.*

TDK: Je n'en doute point, car la voix humaine est à ce point individuelle et unique qu'elle rend immédiatement présente, sentie et pressentie, telle personne et nulle autre. Dans le chant, l'âme tire les sons de son corps même, pour ainsi dire, plutôt que de corps étrangers comme dans la musique instrumentale. «Le chant est simultanément la plus charnelle et la plus spirituelle des réalités», remarque George Steiner. «La racine de la musique est le chant», écrit le grand compositeur hongrois Zoltán Kodály dans un article consacré à l'initiation de l'enfant à la musique.

LV: *Les cours de chant seraient donc à privilégier sur la maîtrise des autres instruments? De quoi réjouir les chefs de chœur !*

TDK: C'est du moins la thèse de Kodály, pour qui la pratique active du chant demeure le moyen le meilleur et le plus accessible d'arriver à connaître et à apprécier la musique. Les éléments rythmiques et



mélodiques les plus simples «doivent être introduits à travers le jeu», recommande-t-il aussi. L'éducation qu'offre la musique aide les jeunes à «distinguer le vrai du faux, le bon du mauvais». Comme Schumann, Kodály voit dans la musique une «nourriture spirituelle» indispensable au développement harmonieux et équilibré de l'enfant, sans quoi l'enfant souffre d'anémie spirituelle, c'est-à-dire d'un appauvrissement de la sensibilité, d'une atrophie de l'imagination, d'une régression de la subtilité intellectuelle et d'une perte du sens de la responsabilité». Contre le «poison» d'une musique pourrie dès son jeune âge, tout remède ultérieur s'avère inefficace.

LV: Confucius disait d'ailleurs: «Si tu veux juger des mœurs d'un peuple, écoute sa musique!» et d'une manière encore plus tranchée, Jean-Sébastien Bach a dit que «le but de la musique devrait n'être que la gloire de Dieu et le délassement des âmes. Si l'on ne tient pas compte de cela, il ne s'agit plus de musique, mais de nasillements et beuglements diaboliques».

J'aimerais revenir au chant. Pourquoi les enfants aiment-ils tant chanter? Lorsque je travaillais dans des camps de vacances ou animais des temps de prière avec de jeunes enfants, j'arrivais toujours à les intéresser avec des chants.

TDK: Chanter, voyez-vous, est avant tout émettre et entendre des sons. Quand nous chantons, nous éprouvons alors notre corps de l'intérieur comme source de sons, mais aussi pour ainsi dire à distance. Il s'ensuit un double rapport au corps, bien perçu par Maine de Biran: lorsque l'individu «exerce avec intention l'organe vocal, son moi semble se diviser en deux personnes distinctes qui se correspondent: l'un parle, l'autre écoute». C'est ce qui semble inciter l'enfant, très tôt, à jouer avec les sons. «L'enfant, écrit le philosophe canadien Gabor Csepregi, se sert de ses propres expressions vocales pour "inventer" l'un de ses premiers jeux d'adaptation et de relations réciproques. Lorsqu'il se met à expérimenter avec sa propre voix, il perçoit les sons émis comme des "invitations" à produire d'autres sons. Tout comme les mouvements de sa main, les sons deviennent pour lui des objets ludiques, riches en possibilités sensorimotrices.»

LV: Ainsi, la musique est une sorte de jeu éducatif?

TDK: Oui, la musique absorbe celles et ceux qui jouent et qui écoutent dans une expérience où les séparations et les oppositions tendent à disparaître, et au sein de laquelle naît spontanément la convivialité. Elle offre la double joie de la création et de la détente. Et, comme l'a si justement remarqué R. L. Stevenson, manquer la joie, c'est tout manquer.

LV: Vie affective, quête de sens et éducation: la musique et la vie humaine semblent s'épouser parfaitement comme deux inséparables?

TDK: C'est ce que je voulais vous montrer. *L'affectivité*, c'est notre être tout entier, et, dénuées de sens, nos vies ne vaudraient pas la peine d'être vécues. Sans *l'éducation*, enfin, nous serions, chacune et chacun, Mozart assassiné. Aussi faut-il de la musique avant toute chose! ■

Note:

Cet entretien a été réalisé à partir d'une conférence donnée par M. Thomas De Koninck, professeur de philosophie à l'Université Laval et titulaire de la Chaire «La philosophie dans le monde actuel». Le texte final a été révisé par son auteur. Le titre de l'article est tiré d'un poème de Paul Verlaine.





Photos : Samuel Tessier
Textes : Antoine Malenfant
redaction@le-verbe.com

DE TOUS CHŒURS

Il arrive que le métier de photographe soit assorti de quelques privilèges. Avec son appareil photo comme carte de visite, Samuel Tessier a pu s'approcher discrètement de quelques-uns des plus beaux ensembles vocaux et musicaux qui animent les messes de Québec et des environs. Il s'est donc rempli les oreilles, pour le plus grand bonheur de nos yeux.



Diversité universitaire

Le chœur très coloré de la chapelle de l'Université Laval anime avec force et vigueur les messes dominicales. Trompette, basse électrique, clavier et congas accompagnent le chœur mixte.





La célèbre « Messe des jeunes »

La paroisse Saint-Thomas-d'Aquin de Québec est maintenant connue partout au pays (voir le texte de Sarah-Christine en p. 9).

Sur les murs du local où le groupe se réchauffe les cordes vocales, on peut lire cette citation de la bienheureuse Dina Bélanger: «Je me mis à genoux et priai avec ferveur [...] notre Seigneur et sa sainte Mère [...]. Je demandai aussi que chacune des cordes vibre à leurs louanges, que chacune des notes chante leur gloire.»







Parfaite maitrise

La Maîtrise des petits chanteurs de Québec est dirigée avec amour et rigueur par Céline Binet. Avec ses 100 ans bien sonnés cette année, cette école de chant choral est la plus vieille du genre en Amérique du Nord. La Maîtrise est hébergée par l'école primaire Anne-Hébert, sur le chemin Sainte-Foy.

Essentiellement composé d'enfants, cet ensemble se produit plusieurs fois par année, dont quelques représentations lors des messes dominicales à la cathédrale-basilique Notre-Dame-de-Québec. Ces clichés ont été pris lors de la dernière messe de Pâques, à la cathédrale.







Sous la voute

L'église de Saint-Jean-Port-Joli est plantée aux abords de la route 132, à environ 100 km à l'est de Québec. La paroisse n'est pas peu fière de la voute remarquable qui coiffe sa déco intérieure. Mais l'architecture du temple et les sculptures sur bois ne sont pas les seuls motifs d'orgueil des Port-Joliens : la chorale juchée au jubé, menée par Isabelle Boucher, donne tout son air pour embellir les célébrations dominicales.







Rythmes et louange

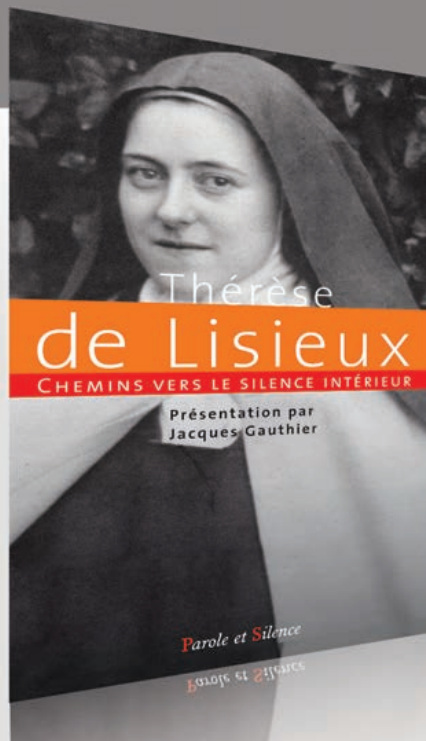
Se réunissant en basse-ville de Québec, le chœur gospel de l'église Saint-Roch anime avec foi, une fois par mois, la messe du dimanche soir.

Le petit groupe pousse avec ferveur les plus belles harmonies vocales. On ferme les yeux et on croirait entendre les psalmodies des ouvriers des plantations du sud des États-Unis.

nouveauté

Les chemins vers le silence avec Thérèse de Lisieux

Jacques
Gauthier



La vie de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus est traversée d'un bout à l'autre par l'amour. Notre collaborateur Jacques Gauthier présente une sélection de textes de cette jeune maîtresse de vie spirituelle qui peut nous conduire avec sûreté sur les chemins qui mènent au silence intérieur de l'amour et de l'unité.

Parole et Silence, diffusion Gallimard
110 pages
14,95 \$

la VIE est BELLE! Boutique

Abonnement à la revue *Le Verbe*

Films religieux
classiques et récents

Jeux éducatifs
religieux

Documentaires DVD

Cadeaux pour
les sacrements

Œuvres d'art

Aubaines

Magazines *Le Verbe*

Articles religieux
en tout genre

Tous les profits sont utilisés exclusivement à la mission
de la revue *Le Verbe*.

L'Informateur catholique est un organisme de charité qui peut émettre des reçus d'impôt.
Numéro d'enregistrement 13687 8220 RR 0001.

www.boutique.mlveb.ca

418 908-3438

FAMILLE MARIE-JEUNESSE

Concile
des Jeunes
à Lac-Mégantic

INVITÉ SPÉCIAL

M^{gr} Luigi Bonazzi
Nonce apostolique
au Canada

25^{au}
juin 28

Pour les 15-30 ans

+ D'INFORMATIONS ET INSCRIPTIONS

WWW.MARIE-JEUNESSE.ORG

• Québec
418-648-2878

• Sherbrooke
819-820-1500



Le Verbe

ABONNEMENT

Optez pour le paiement préautorisé

- Cout réparti sur l'année
- Paiement par carte de crédit
- Réception de la publication en continu
- Adhésion facile et sécuritaire



☐ 5 \$ / mois (paiement préautorisé)

☐ 60 \$ / année (5 numéros)

☐ 100 \$ / année (2 exemplaires par envoi, 5 numéros)

☐ Je souhaite recevoir le 2^e exemplaire chez moi.

☐ Envoyer le 2^e exemplaire à l'adresse suivante :

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

* Taxes incluses si applicable.

* Tout abonnement est payable d'avance et est non remboursable.

DON

La mission de l'OSBL L'Informateur catholique est réalisée par la revue *Le Verbe* et par son site Web portant le même nom :

1. Témoigner de l'espérance qui nous habite, espérance donnée par le Fils.
2. Par un journalisme engagé, laisser parler la Parole tout en indiquant là où elle se fait chair.
3. À temps et à contretemps, donner au monde les raisons de notre foi.

Pour poursuivre notre mission, nous comptons sur les dons des communautés et des laïques comme vous.

• Voici ma contribution ponctuelle :

☐ 50 \$ ☐ 100 \$ ☐ 500 \$ ☐ 1 000 \$ Autre : _____ \$

• Je désire faire un don **mensuel** par prélèvement automatique (Visa ou MasterCard). Je pourrai modifier cette contribution ou y mettre fin en tout temps.

☐ 10 \$ ☐ 25 \$ ☐ 50 \$ ☐ 100 \$ Autre : _____ \$

☐ Je désire recevoir un reçu officiel (25 \$ et plus).

N° d'enregistrement de notre organisme sans but lucratif : 13687 8220 RR 0001

MODE DE PAIEMENT

☐ Visa

☐ MasterCard

☐ Chèque ou mandat

N° carte de crédit : _____ exp. : _____ Signature: _____

Merci de votre appui !

VOTRE ADRESSE

Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Province _____

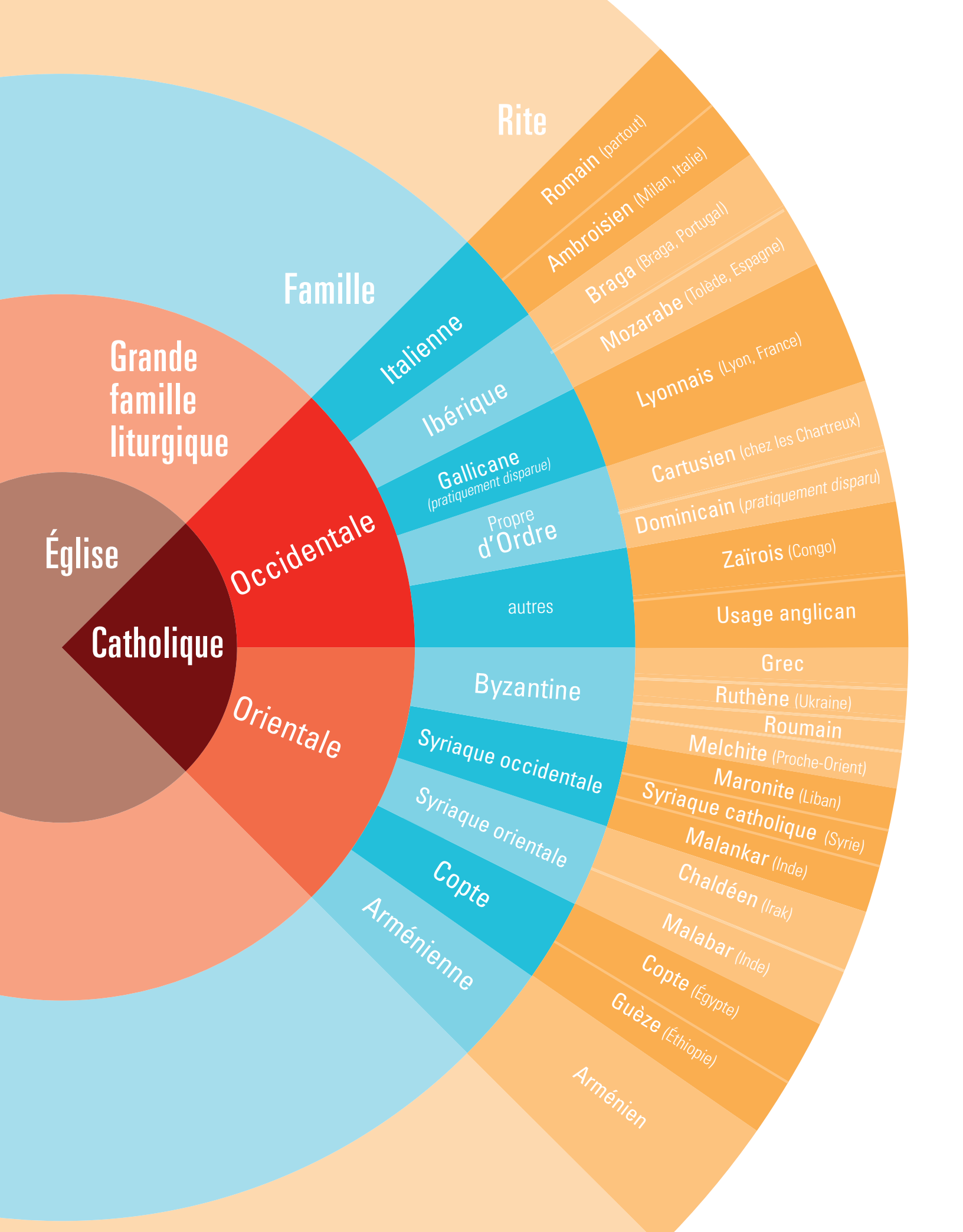
Code postal _____ Tél. _____

Courriel _____

Le Verbe

voir • penser • croire

L'INFORMATEUR CATHOLIQUE
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com



LES RITES OCCIDENTAUX

Plusieurs pensent que la messe, c'est toujours pareil ! Certains aiment la routine, d'autres pas. Mais est-ce que c'est bien vrai que les messes sont toutes identiques ? Déjà, d'un célébrant à l'autre, on remarque quelques différences. Il y a aussi les temps liturgiques qui font varier la liturgie (carême, Pâques, advent, Noël, fêtes, etc.) et ensuite, bien sûr, l'homélie.

Par contre, c'est vrai, il y a un cadre assez strict et une manière de faire assez structurée. On ne peut pas faire n'importe quoi. C'est ce cadre qui nous paraît quelquefois ennuyeux, répétitif, répétitif, répétitif et fade. Voilà justement la raison qui me pousse à faire redécouvrir d'une manière, je l'espère, originale cette liturgie – celle de la messe – que nous connaissons si bien.

Dans cette série d'articles, je ferai la comparaison entre certains éléments de notre bon (vieux) rite romain et d'autres rites catholiques qui existent à travers le monde. Vous ne le saviez probablement pas, mais il existe – mis à part le rite romain – environ une vingtaine de rites reconnus par l'Église catholique.

Voici par exemple quelques rites locaux qui existent en Occident.

En Italie, on trouve le rite ambrosien, de tradition très ancienne et pratiqué en parallèle au rite romain à Milan.

Dans la péninsule ibérique: deux rites ont survécu à l'invasion musulmane de la péninsule et ils ont été conservés en partie jusqu'à aujourd'hui. Au Portugal, le rite de Braga ; en Espagne, le rite mozarabe à Tolède.

En France: il y eut aussi plusieurs rites locaux à une certaine époque, mais la plupart ont été remplacés par le rite romain avec l'accord des fidèles. Il reste cependant

quelques traces de ces rites à certains endroits comme à Lyon, où une petite communauté décida de garder le rite local en vie.

Récemment, de nouveaux rites ont été approuvés pour des raisons particulières.

Au Congo: une nouvelle variante du rite romain a été approuvée en 1988, dans une optique d'inculturation de la liturgie en Afrique ; il s'agit du rite zaïrois.

Dans le monde anglo-saxon: Tout récemment, en 2009, avec la constitution apostolique *Anglicanorum coetibus*, le pape Benoît XVI a permis au groupe d'anglicans qui voulait rejoindre l'Église catholique de conserver certains de leurs usages liturgiques.

Finalement, il existe aussi des *rites propres à des ordres religieux*, notamment le rite cartusien chez les chartreux et le rite dominicain, même si celui-ci a été mis de côté après Vatican II en faveur du rite romain, du moins dans les branches principales de l'ordre.

■

Dans les prochains numéros, on se fera un devoir d'aborder d'autres rites catholiques en explorant plus particulièrement les rites orientaux. ■

Alexandre Dutil: Étudiant à la maîtrise en théologie avec un intérêt particulier pour l'histoire de l'Église et la liturgie, Alexandre Dutil s'est joint récemment au conseil de rédaction de la revue *Le Verbe*. Son esprit posé et son attachement à l'Église sont des atouts de taille autour de la table du conseil. Il est actuellement stagiaire agent de pastorale pour les paroisses Saint-Sauveur, Saint-Roch, Sainte-Angèle-de-Saint-Malo et Notre-Dame-de-Vanier.

LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS



Cette image du Sacré-Cœur est digne du plus pur *vin-tage* qui soit ! Elle orne assurément encore les murs de bien des chaumières, car sa dévotion occupe une place de choix chez les 1,2 milliard de catholiques du monde.

À une certaine époque, on faisait brûler un lampion devant cette image tous les vendredis. En Europe, spécialement en France, certaines paroisses perpétuent encore cette pratique.

Il y a plusieurs genres de représentations du Sacré-Cœur, selon les traditions locales, et chaque église catholique contient au moins une statue ou une peinture du Sacré-Cœur.

Il y a la fête du Sacré-Cœur (12 juin en 2015), solennité célébrée le troisième vendredi après la Pentecôte, le mois du Sacré-Cœur (juin), la neuvaine au Sacré-Cœur (les neuf jours qui précèdent la fête du Sacré-Cœur) et le rosaire médité au Sacré-Cœur.

Tout ça, grâce à une jeune religieuse du monastère de la Visitation de Paray-le-Monial (Saône-et-Loire, France), Marguerite-Marie Alacoque (1647-1690). À partir du 27 décembre 1673, et jusqu'à sa mort, elle reçoit des apparitions et des révélations de Jésus, qui lui montre chaque fois son cœur surmonté d'une croix qui s'enflamme (qui ne se consume pas, ce qui rappelle le buisson ardent?), couronné d'épines (signe d'un amour brûlant sans mesure), qui souffre atrocement à cause des épines qui le transpercent (le couronnement d'épines de la Passion?).

Marguerite-Marie veut garder secrètes ces révélations; elle se demande si elles proviennent de Dieu, du diable ou bien de son imagination ! Cet examen minutieux est transcrit dans un ouvrage palpitant. C'est Claude de la Colombière, prêtre jésuite, qui l'oblige à mettre tout par écrit. Grâce à lui et à la Compagnie de Jésus, la dévotion au Sacré-Cœur se développe.

Lors de ces apparitions, Jésus donne douze promesses à la religieuse. L'une d'elles explique la raison de la propagation de l'image du Sacré-Cœur dans tous les foyers : «Ma bénédiction se posera sur les maisons où l'image de mon Cœur sera exposée et honorée.»

Il n'en fallait pas plus ! La dévotion gagne en popularité à un point tel qu'une fête spéciale est instituée par l'Église en 1856. En 1899, le pape Léon XIII consacre le monde au «Très Saint Cœur de Jésus». En 1928, le pape Pie XI élève cette fête au rang de solennité et établit les formes de ce culte, qui doit se vivre dans un esprit d'expiation ou de

réparation pour toutes les offenses du monde entier envers la personne de Jésus.

Ceux qui veulent obtenir des grâces spéciales (guérison, conversion, etc.) doivent participer à la messe et recevoir la communion avec ferveur neuf vendredis consécutifs. L'exhortation à communier tous les vendredis (jour de commémoration des souffrances et de la mort de Jésus par le jeûne, la prière et les dévotions privées), et plus solennellement le premier vendredi du mois, est accueillie favorablement par tous les fidèles du monde. Cette pratique est encore très répandue, et si le cœur vous en dit, la neuvaine commence bientôt...

Pour aller plus loin :

Vie et œuvres de sainte Marguerite-Marie Alacoque, Éditions Saint-Paul, 1990.

Représentation du Sacré-Cœur de Jésus, dôme de la Basilique du Sacré-Cœur-de-Montmartre, à Paris.

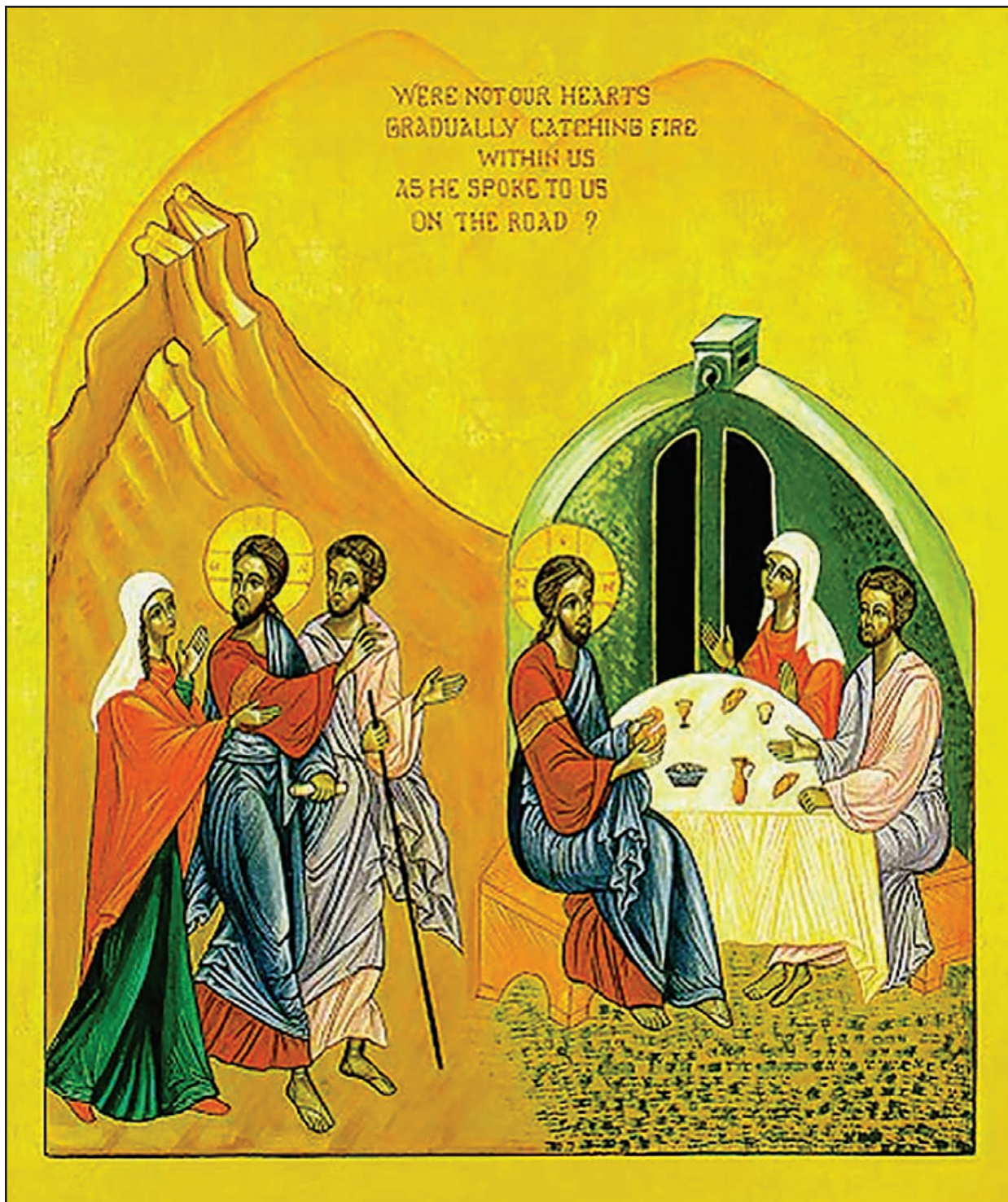
www.sacre-coeur-montmartre.com/francais/histoire-et-visite/article/histoire

Les dévotions, pour quoi faire ?

Saint Paul répète plusieurs fois que la foi chrétienne est basée sur l'Écriture sainte et sur la Tradition héritée de l'Église (2 Tm 1,13-14 ; 2,1-2 ; 2 Th 2,15). Ainsi, l'Esprit Saint, depuis 2000 ans, n'a jamais cessé d'enseigner et de révéler, par touches, le mystère du salut en Jésus Christ. L'ascèse, la mystique et les dévotions permettent à l'Esprit Saint d'agir librement dans l'Église, car elles sont pratiquées par tous – humbles gens ou grands intellectuels –, révélant ainsi une vérité qui reflète une des facettes de la richesse infinie du mystère de Dieu. À tel point qu'au Moyen Âge l'Église introduit dans son calendrier liturgique une nouvelle catégorie de fêtes, centrées sur une vérité de foi ou une dévotion particulière issues, justement, des pratiques de l'ascèse, de la mystique et des dévotions.

Pour le chrétien, le but est de pénétrer chaque fois un peu plus dans cette profusion de dévotions pour lui permettre de goûter au surnaturel et de trouver les consolations nécessaires dans les épreuves, les joies et les inquiétudes inhérentes à chaque être humain. Les dévotions ne peuvent donc pas être réduites à de simples réminiscences du passé; elles sont là pour être vécues de l'intérieur.

LES DISCIPLES D'EMMAÛS



Parmi les évangélistes, saint Luc est le seul à rapporter le récit des disciples d'Emmaüs (Lc 24,13-35). Par son icône, sœur Marie Paul Farran, bénédictine au monastère du Mont des Oliviers, à Jérusalem, rend visible la richesse spirituelle de ce récit et nous permet d'en approfondir le mystère.

Comme nous pouvons l'observer sur l'icône, cet épisode évangélique se déroule en deux temps. Du côté gauche, il s'agit d'une scène ayant lieu le troisième jour après la passion du Christ: Cléopas et un autre disciple quittent Jérusalem en direction d'un village appelé Emmaüs. Un voyageur mystérieux les rejoint sur la route et s'insère dans leurs échanges. Du côté droit, nous voyons les disciples prendre le repas avec ce voyageur. À la fraction du pain, ils découvrent qu'il s'agit de Jésus ressuscité.

Alors qu'il existe plusieurs icônes de cette scène évangélique, j'ai choisi celle-ci en particulier parce qu'elle est l'une des rares à représenter à la fois le chemin vers Emmaüs et le repas à Emmaüs en leur donnant une même importance. En effet, il s'agit bien d'un seul et même mystère, ce qui est symbolisé par le halo de lumière en forme de cloche enveloppant les deux scènes de cette apparition du Ressuscité.

Une femme disciple ?

Ce qui a attiré mon attention en premier lieu, c'est le fait que le deuxième disciple est représenté comme étant une femme. Dans le récit évangélique, ce disciple n'est pas nommé; le choix de l'iconographe de le représenter ainsi s'appuie donc sur une série de concordances bibliques à partir du prénom de Cléopas. En effet, on sait qu'une certaine Marie, femme de Cléopas, était présente au pied de la croix (Jn 19,25). Selon les exégètes, ce serait la même Marie qui est désignée comme la mère de Jacques le Petit et de José (Mc 15,40). En tant que disciple du Christ, cette femme était donc proche du cercle des apôtres. Cette Marie aurait très bien pu être la compagne de route de Cléopas dans le récit d'Emmaüs. En omettant son nom, saint Luc aurait voulu mettre davantage l'accent sur le fait qu'elle était disciple de Jésus que sur le fait qu'elle était la femme de Cléopas.

Au carrefour des Écritures

Dans la première partie de l'icône, on contemple Jésus qui fait route avec les deux disciples, comme Dieu qui marchait avec Adam et Ève dans le jardin des origines (Gn 3,8). Le vêtement rouge dont Jésus est vêtu symbolise sa royauté et son sang versé à la croix, alors que son man-

teau bleu signifie son humanité. L'une de ses épaules est découverte en signe de service.

Les deux disciples regardent Jésus et leurs mains sont en mouvement, signe qu'ils sont actifs dans la conversation. Ils lui expliquent ce qui les trouble. La Parole est au centre de leurs propos: Jésus, Verbe de Dieu, tient en main un rouleau et leur ouvre les Écritures (Lc 24,27).

La montagne à l'arrière-plan à gauche est significative: elle est le symbole de la rencontre avec Dieu. En effet, par sa mort et sa résurrection, Jésus rétablit le dialogue entre l'homme et Dieu. Dans ce récit, il amorce lui-même la conversation: «De quoi discutiez-vous tout en marchant?» (Lc 24,17). Par lui, nous avons accès à la vie du ciel, car Dieu lui-même s'est approché de nous.

Comme il le fait avec les disciples d'Emmaüs, Jésus s'intéresse à ce qui fait partie de nos vies, à nos conversations même les plus quotidiennes. Il veut être notre compagnon sur la route de la vie. Il s'approche avec délicatesse, respect et pudeur. En prenant le temps d'expliquer aux disciples tout ce qui le concernait dans les Écritures, il éclaire leur conscience, il réchauffe peu à peu leurs cœurs de disciples déçus et attristés par la mort du Maître.

Reste avec nous

La seconde partie de l'icône fait référence au repas à Emmaüs. Nos deux disciples se sont attachés à cet homme, qui n'était pourtant qu'un étranger. Alors qu'ils s'arrêtaient à Emmaüs, Jésus, ne voulant pas s'imposer, «fit mine d'aller plus loin» (Lc 24,28). Selon les usages de l'hospitalité palestinienne, «ils le pressèrent en disant: "Reste avec nous"» (Lc 24,29). Ils avaient encore tant de questions, tant de choses à lui partager...

Le mur en arrière-plan représente l'intimité dans laquelle ils partagent le pain pour la route. Jésus fait le geste de rompre le pain, ce qui symbolise également le don de sa vie. C'est à ce geste familier qu'ils ont reconnu que cet inconnu était, en réalité, Jésus, leur Maître! C'est pourquoi ils ont une main tendue vers lui en signe de vénération et d'étonnement. Un miracle vient de s'accomplir tel un éclair: Dieu est passé dans leur vie! Ils se disent alors l'un à l'autre: «Nos cœurs n'étaient-ils pas tout brûlants en nous tandis qu'il nous parlait en chemin?» (Lc 24,32).

Seigneur Jésus, toi qui désires l'amitié avec chacun, merci de faire les premiers pas jusqu'à nous. Embrasse nos cœurs par ta Parole pour que, dans l'émerveillement, nous partageons le Pain de ta présence.

ÉCONOMIE

Où en sommes-nous?
Où est la somme de nous?
On marche en soustraction dans la division.
Sans quotient ni retenue.

Le produit de nos additions est nul!
On perd notre profit
en soutirant nos intérêts.
On se perd en pourcentage.

Rien ne va plus,
sur le parquet des bourses asséchées.

Comment relancer
notre économie d'amour?
Comment rentabiliser
le peu du manque à gagner?

Les jeux sont faits.
Rien ne va plus

Il faut troquer les lois du marché
pour les lois de l'amour.

Comment?
En sachant perdre.

Perdre ses idées,
perdre ses positions,
perdre pour gagner.

Gagner la confiance,
gagner la joie,
récolter la paix de l'autre.
Investir en perdant.
Renoncer pour gagner.

Rien ne sert de rentabiliser nos désirs,
de rentabiliser nos rêves personnels.
Il est plus rentable
de faire grandir l'économie de l'amour.

Aimer est dans mon intérêt..

- SID -



Illustration : Jacynthe Bergeron

Jessye Blouin : Aussi solitaire qu'engagée, aussi calme qu'énergique, elle se définit comme la femme aux 1001 paradoxes et se présente elle-même comme un petit bulldozer en tutu. L'écriture est pour elle le lieu des contraires où sont maîtres la lenteur et le lâcher-prise, un poumon nécessaire à la respiration de son existence. L'autre, c'est la prière. Et le cœur qui alimente tout ça : Dieu. Parce que déployer son talent en Celui qui le lui a donné fait sa joie et la sienne, elle écrit.

Acte 1

- VOIX OFF -

Il est dangereux de sortir de chez soi, quels que soient les pieds qui vous portent. Demandez-lui de vous parler des siens, mais gentiment. Et ne le prenez pas à rebrousse-poil en l'appelant par son prénom : Isidore. Seuls les inconnus – et sa mère – le confondent encore avec son grand-père ; pour les autres, c'est Sid. Oui, le personnage du film *Ère de glace* auquel vous pensez lui rend hommage, à la fois par son nom et sa maladresse. Cher Sid, tout le monde t'adore !

- SID -

J'ai dans la tête
Une guirlande de papillons
Leurs ailes déchirées par la corde
Leurs rêves de cocon en poussières
Sur mes lèvres scellées

J'ai dans la tête
Un enfant qui fait des bulles
Elles éclatent devant mes yeux
Cataracte de futurs non tenus
Et moi, englué derrière

Je déteste l'hiver. Mais vraiment. Pas de cet agacement à devoir pelleter l'entrée, mon père s'en charge gaiement, convaincu qu'à coup d'efforts il se fait des provisions de jeunesse ; pas de cet inconfort à sentir le froid grésiller sur sa peau et ses narines craquer sous les tentatives répétées de transformer de l'azote en oxygène par -1000 degrés, non. Je parle ici d'une haine à vous en broyer les viscères et qui n'a d'égale que sa réciprocité entre la glace et moi. Une peste toute parée d'innocence bien tapie sous la neige qui ne révèle sa nature qu'une fois que mes pieds s'essaient à marcher sur l'air. Comme si à force d'entraînement je devais un jour y arriver ! Je l'entends rire sous mon dos, je sens ses petites dents pointues tenter de déchirer mon manteau. Chaque jour, quelles que soient les bottes – et je les ai toutes essayées : Sorel, North Face, Merrel, Saute-Mouton, même avec des crampons ! –, c'est la même galère. Les bâtons de marche ? Sinon pour m'empêtrer les pieds dedans et perdre toute dignité en plus de l'équilibre, ils ne servent à rien. Heureusement vinrent les 16 ans et, avec eux, une voiture qui, quoique sujette aux baisses de pression et légèrement incontinente, collabore plutôt bien.

Acte 2

- VOIX OFF -

Il n'y a pas plus bouffon que Sid. S'il acceptait, il serait de toutes les soirées ! Pas un seul jour sans qu'il fasse s'éclater la galerie, et toujours au moment où l'on ne l'espère plus : en cours, pendant la pause du dîner, entre les classes, tout y passe. S'il prend une guitare, une corde cède ; il s'essaie aux percussions, une peau se rompt ou une latte part en vrille ; on joue au hockey, les palets se mettent à la chasse au Sid. Ses livres dégringolent, ses lunettes sèment leurs verres et ses pieds en ont contre le sol, ils refusent de s'y maintenir. Et pourtant, toujours il sourit, d'une humeur et d'une courtoisie si égales qu'on l'oublierait sitôt passé, si ce n'était sa manifeste incapacité à habiter un corps humain.

Il est par contre un domaine où il excelle particulièrement : les travaux d'équipe. Il est si doué que les recherches de partenaires se transforment chaque fois en ruée vers l'or où Sid est la pépite convoitée. Il est le meilleur ami des moyennes anémiques. D'autant plus qu'il n'a pas son pareil pour infiltrer le système infor-

matique de l'école et ajouter ces quelques points qui ont le pouvoir de vous changer la destinée. Sid est l'ami de tous, on l'adore !

- SID -

J'ai dans la tête
Une vie vacante
Dépensée en tickets de promesse
Achetés dès l'enfance
Mes petites mains tellement pleines

Je hais le printemps. Toutes ces branches bourgeonnantes me rappellent que mon visage a certainement une parenté avec le végétal, car il est soumis au même phénomène, mais à l'année. Cette saison me prive du multicouche et me révèle dans ma plus virile apparence de poids plume de 10 ans étiré dans un corps taille 17. Mes crayons sont plus gros que mes poignets ! Sid, l'épouvantail de jardin : une grosse tête hideuse plantée sur une tige de bois sec. Je hais le printemps presque autant que les joueurs de foot qui exposent, tout écumants de fierté, le résultat de leur assiduité au gym. On voudrait les mettre dans un box pour les vendre aux enchères que ces imbéciles accepteraient, trop heureux de se voir attribuer un prix.

C'est aussi à ce moment, pour les deux derniers mois d'école, que je deviens le plus populaire. Enfin, pas tant moi que mon cerveau, qui excite tous ceux qui cherchent encore le leur. Et bien sûr, ma gentillesse débonnaire, qui ne tient qu'à une défectuosité de vocabulaire d'ordre congénital au même titre que l'absence de mon incisive latérale gauche (radiographie du dentiste à l'appui) : le « non » manque à l'appel. J'ai un trou dans la gencive, un dans le lexique, et souvent je me prends à penser que j'en ai peut-être un autre, bien noir celui-là, à l'intérieur. C'est peut-être ce qui arrive quand la densité d'une existence semble si faible qu'elle ne tient plus dans l'anatomique : elle est recalée au plan atomique. À ajouter à ma liste de manques : une syllabe.

Qu'importe, de toute façon, je serai bientôt pulvérisé par le plus ingénieux des appareils de torture jamais enfantés de la mesquinerie des hommes. Et j'ai nommé le *Bal de fin d'année* – ou le *Bal de la fin* pour les intimes.

Acte 3

- VOIX OFF -

S'il y a un moment dans l'année où Sid fait l'envie de tous les garçons, c'est pendant les deux mois qui précèdent la fin des classes. D'autant plus que, cette fois, ils marquent la fin du secondaire et le début de la chasse aux partenaires pour le Bal. L'ennui pour tous ces aspirants, c'est que le dévolu de ces belles est pour l'instant tout entier jeté sur un seul d'entre eux, soit celui qui contrôle l'accès au tremplin qui pourrait propulser ces demoiselles en détresse scolaire hors de l'enceinte du secondaire moyennant un effort minimal. Il faut bien admettre que, entre le choix de LA robe, l'épluchage de magazines pour trouver LA coiffure et les multiples séances de maquillage pour élaborer enfin LA combinaison, le temps alloué à l'étude s'en trouve limité.

Par ailleurs, contrairement à celle des parents, sa voiture est toujours disponible pour qui sait gentiment demander. Et comme il peut profiter du temps d'attente pour faire les devoirs, tout le monde est gagnant. Sid est vraiment LA solution à tous les problèmes de l'existence féminine.

- SID -

J'ai dans la tête
Une nuit qui étreint l'aube
Quelques clous sur les paupières
J'ai salé tous mes souvenirs
Plus que des chardons sur la langue

J'ai dans la tête
Un ventre immense
Où meurent des milliers de mains vides
Une plaine stérile
Où poussent des murailles assiégées

De toutes les mauvaises plaisanteries de mère nature, l'été est de loin la plus cinglante. Les couples pullulent, les amis, massés en bandes bruyantes, s'approprient rues et trottoirs et font la fête sur le balcon jusqu'à ce que les alouettes se mettent à piailler plus fort qu'eux. Les filles aux jupes flamboyantes s'épanouissent comme des fleurs, et moi, je suis la pitoyable abeille uni-ailée – parce qu'il me manque toujours quelque chose –, incapable de butiner comme les autres.

Que fait donc le cerveau de service quand ses habiletés ne sont plus requises? Il joue.

Mon domaine est le plus florissant de la région. Les maisons dévalent la colline comme autant de jolies breloques suspendues au chemin qui s'enroule autour d'elle et qui mène, tout à son sommet, à la partie fortifiée qui se déploie sous mon château. Mon royaume est en paix pour le moment; j'ai veillé à assurer mes alliances, mais je prépare mes troupes dans le secret. Sous le château, on forge les armes, on assemble les pièces d'armure et on renforce les selles pour les chevaux. J'ai un plan infaillible.

Bientôt, nous remonterons vers le nord, vers une petite bourgade mal protégée qui vit de l'élevage de chevaux, et j'en aurai besoin, en grand nombre, pour atteindre mon objectif à la fin de l'été. Une fois cette ville pillée, nous devons agir vite. Une partie de mes hommes se dirigera au nord-est pour s'infiltrer de nuit à l'intérieur des murs alors que la garnison sera réduite afin de permettre aux soldats de profiter des festivités en l'honneur de leur nouveau roi. Mes hommes se mettront en poste, de sorte qu'à notre arrivée la ville sera prise en tenaille, à notre merci.

Ce jeu est magnifiquement construit, il obéit aux mêmes règles temporelles et physiques que le monde réel, mais tout en permettant certains écarts – la magie –, s'ils respectent la cohérence interne du jeu. Là, je suis Kallum, roi de Tazane, qui a connu un développement fulgurant et que personne n'a pu prendre par la force ou la ruse. Là, je sais qui je suis.

Acte 4

- VOIX OFF -

C'était trop drôle, il fallait le voir! Quel travail! Pour marquer la fin du secondaire, il fallait frapper fort. Une petite équipe a été montée, à l'insu de tous, pour filmer discrètement pendant toute l'année, question de croquer sur le vif la vie quotidienne. Tout y est passé: la cafétéria et ses plateaux oranges, les sacs à lunch et leur triste contenu de sandwich/carottes/yogourt/jus, le vol plané des boules de papier mâché en cours de math, toutes les activités parascolaires et clubs en tout genre et, bien sûr, Sid! Tous les changements de plan le mettaient à

l'honneur. Il aurait adoré voir ça en direct avec nous. Lui qui cherche toujours à faire rire, il aurait été servi ! Les filles en ont gâché leur mascara !

Quel dommage qu'il ait été malade le soir du Bal ! Pauvre Sid, on lui a au moins partagé la vidéo par Facebook, il n'aura pas tout perdu. Quand je pense au nombre de « j'aime » qu'il y avait sous la vidéo la dernière fois que j'ai regardé, je me dis que ce sera pour lui une petite consolation. Il n'aura pas été la vedette du Bal, mais il sera celle du Web, pour quelques jours au moins ! À la vitesse à laquelle la vidéo est partagée, ce sera peut-être même pour plus que quelques jours !

- SID -

J'ai dans la tête
Une rivière qui charrie os et tendons
D'une vie désarticulée
Un cimetière où les corps s'agitent
La mort refuse aussi les tickets

Même ma mère l'a vu. Tant qu'il n'y avait que mon orgueil – pour ce qu'il en reste de toute façon – qui subissait le contrecoup de mes gaucheries, je pouvais bien supporter. Je ne les reverrai jamais, alors pourquoi s'en faire ? Le calvaire est fini, j'ai pris soin de m'en aller très, très loin cet automne. Ces cinq années de cauchemar auraient été derrière moi et j'aurais pu repartir à neuf. Mais ma mère, qui n'a même pas de compte Facebook, qui ne fait pas la différence entre le port USB et la clé qui va dedans, ma mère, donc, l'a vu, gracieuseté d'une collègue de travail. Elle riait à s'en vider les yeux quand ma mère est passée devant son bureau. « Viens voir, viens voir ! » qu'elle lui a dit en agitant vers elle ses petits ongles vernis.

Je l'ai vu à son regard lorsqu'elle est entrée dans ma chambre, ce soir-là. Elle a frappé, ce qu'elle ne fait jamais ; elle a attendu ma réponse, ce qu'elle ne fait jamais ; elle m'a embrassé sur le sommet de la tête et ébouriffé les cheveux ; ils étaient gras, mais elle n'a rien dit. Juste avant de sortir, elle s'est retournée, mais hésitante, ce qu'elle n'est jamais, elle s'est arrêtée à mi-chemin du mouvement. Son profil m'a dit : « Déjà enfant, tu passais plus de temps sur les fesses que sur les pieds, mais tu n'as jamais renoncé. Ne commence pas maintenant. »

Quand j'ai voulu reprendre la partie laissée au beau milieu de ma deuxième offensive, l'écran était noir et des lettres rouges dégoulinantes le barraient sur toute la largeur : *Game over*.

En bas, à droite de l'écran, une invitation à recommencer la partie, et juste à côté, une flèche immobile.

Ne commence pas maintenant.

- FIN -

TITULAIRE D'UN PERMIS DU QUÉBEC



spiritours
voyages
de ressourcement



Compostelle, Espagne
« Marcher avec son Dieu »
4 au 26 septembre 2015

Irlande
« Héritage chrétien
au pays de saint Patrick »
9 au 17 septembre 2015

Italie
« Témoins de l'Invisible »
8 au 18 octobre 2015

Terre Sainte
« Venez et voyez ! »
19 au 29 octobre 2015



Contactez-nous pour recevoir notre documentation gratuite !
(514) 374-7965 • Sans frais : 1 866 331-7965
info@spiritours.com • www.spiritours.com



Centre
de spiritualité
Manrèse

965, avenue Louis-Fréchette, Québec, QC, Canada G1S 4V1
www.centremanrese.org

L'accompagnement spirituel vous intéresse...

Vous pouvez suivre
la formation sous forme
**de parcours intensif
sur 6 mois**
ou encore entreprendre
**la formation
à temps partiel**



Pour information et inscription
Lucille Madore (mode intensif) 418-653-6353, poste 230
Chantal St-Pierre (temps partiel) 418-653-6353, poste 332

Dans la nature de
Sainte-Brigitte-de-Laval
Animé par de jeunes
chrétiens dynamiques !

pour
les jeunes de
9 à 13 ans




CAMP BONAVENTURE

CAMP DES GARS DU 11 AU 15 JUILLET
CAMP DES FILLES DU 16 AU 19 JUILLET

infos: André Bisson, 418 653-3045

Le Verbe

voir • penser • croire

LE SITE INTERNET LE-VERBE.COM C'EST :

plus de vingt blogueurs de tous horizons

des commentaires et analyses sur l'actualité

de nouveaux textes plusieurs fois par semaine

RÉCEMMENT SUR NOS BLOGUES



Déco trash-écolo

- Brigitte Bédard

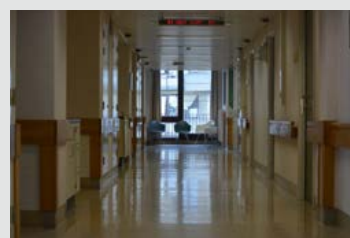
Brigitte Bédard, dans la rubrique «art de vivre», nous parle de jolies ordures...



Chrétiens d'Orient réfugiés

- Carl Hétu

Le sort des chrétiens d'Orient ne s'améliore guère. Découvrez la mission de l'agence catholique CNEWA.



Les revues qu'on lit à l'urgence psy

- Valérie Laflamme

Un texte très touchant de Valérie Laflamme.



Des aveugles juchés sur des épaules de géants

- Michaël Fortier

25 remarques désobligeantes sur notre époque... Un blogue de Michaël Fortier.



Dieu, la Cour suprême et le père Noël

- Francis Denis

Le journaliste Francis Denis revient sur le jugement de la Cour suprême du Canada sur la prière à Saguenay.

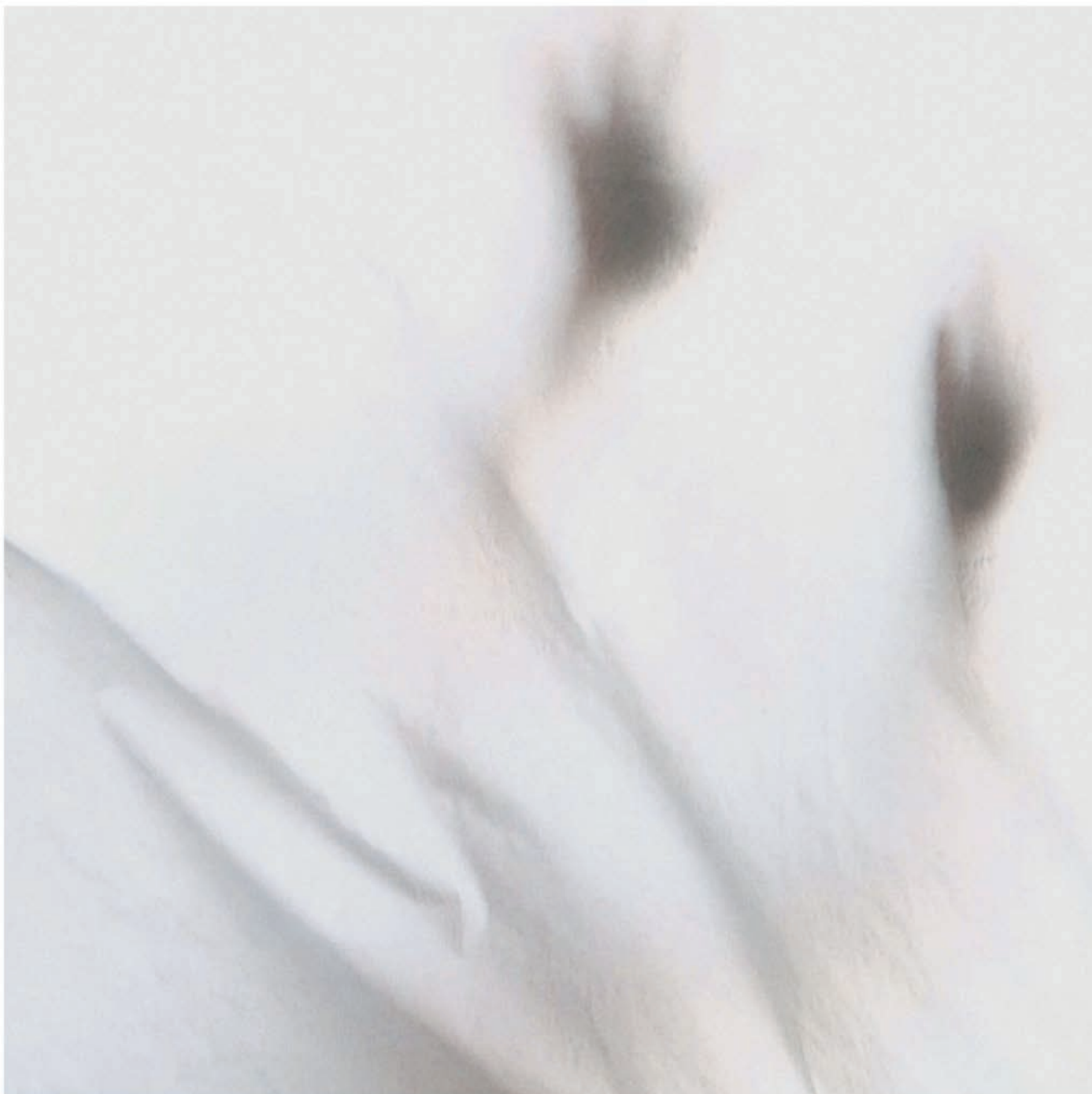


L'art contemporain et les cathos

- Stéphanie Chalut

Les catholiques sont-ils réfractaires *de facto* à l'art contemporain?

Est-ce que je sais aimer ?



Œuvre : Sylvie Chartrand, *Apparition 1*

La plupart d'entre nous construisent leur vie sur l'amour. Si certains cherchent le bonheur dans l'argent, les plaisirs ou la popularité, la majorité des hommes et des femmes ont compris que la vraie et unique source de bonheur était l'amour. Or, bien que nous cherchions tous l'amour, bien que nous en fassions le fondement et le but de notre vie, nous saurions très mal répondre à cette question : *qu'est-ce que l'amour ?*

Imaginez qu'un homme parte en quête d'un trésor, consacrant toute sa vie à cette quête, assuré d'y trouver son bonheur. L'homme marche d'un pas décidé, sans jamais se demander à quoi ressemble le trésor qu'il cherche, pire, sans même savoir dans quelle direction il doit aller.

Il risque de passer plus d'une fois à côté du trésor qu'il cherche, de prendre le chemin tout opposé à celui qu'il aurait dû prendre et de ne pas entendre ceux qui remettent en question ses choix. Entre ceux qui cherchent le bonheur dans les choses passagères et ceux qui ont trouvé l'amour vrai et le vrai bonheur, il y a la grande majorité de ceux qui cherchent honnêtement l'amour, mais sans savoir ce que c'est.

Me voici cependant dans une fâcheuse situation. En écrivant cet article, je prétendrais être de ceux qui ont compris ce qu'est l'amour et qui vous en montrent le chemin. Plutôt que de me fier à ma propre sagesse, je m'appuierai sur les hommes et les femmes qui avant nous ont parcouru ce chemin.

Et Dieu crée tes désirs...

L'amour naît du désir. C'est là l'expérience que fait tout couple. Ils ont ressenti cette mystérieuse force traverser leur corps, s'emparer de leur pensée. Quelque chose qui n'existait pas avant et qui petit à petit, ou soudainement, transforme tout l'horizon.

Quelqu'un se trouve maintenant au centre de mes pensées : le spectacle de la nature, les rencontres, tout me parle de cette personne.

Au commencement de l'amour, il y a donc le désir, c'est-à-dire cette pulsion, cette force qui nous pousse vers un bien. Cette dimension de l'amour, que les Grecs appelaient *éros*, est en fait un don de Dieu, une force que Dieu a donnée à l'homme pour le conduire vers le beau, le bien, le vrai, c'est-à-dire ultimement vers Lui.

Ce mot *éros* sonne cependant à nos oreilles comme quelque chose de honteux. Le mot « érotique » a pris le sens aujourd'hui de « pornographique ». Honteux de nos désirs, nous en venons à rejeter ceux-ci comme quelque chose de mauvais. Or, ignorer cette dimension de l'amour, c'est tuer quelque chose d'important en nous. C'est aussi dangereux. À force de rejeter ou d'ignorer nos désirs, nous implorons de l'intérieur. Cela conduit justement à l'hypersexualisation que l'on connaît aujourd'hui.

Or, si nous nous méfions du désir, c'est qu'un jour ou l'autre nos désirs, ou les désirs d'un autre, nous ont blessés. Le désir peut être destructeur en effet s'il est mal utilisé. Le désir est une *force* qui peut être mise au service de la charité, du don de soi, mais qui peut aussi être tournée égoïstement vers soi.

En fait, l'amour, en tant que désir, dit : « Tu es bon, tu es un bien pour moi, tu me fais du bien. » Je peux aimer quelqu'un de désir, mais je désire aussi des choses. Si je me limite au plaisir sensuel, au sentiment affectif que l'autre m'apporte, je fais finalement de l'autre une chose, un objet pour moi.

Aimer quelqu'un de manière authentique, c'est non seulement le voir comme un bien pour moi, mais vouloir son bien. Comme l'explique Jean-Paul II dans *Amour et responsabilité* : « Il ne suffit pas de désirer la personne

*Aimer quelqu'un de manière
authentique, c'est non seulement
le voir comme un bien pour moi,
mais vouloir son bien.*

comme un bien pour soi-même, il faut en outre – et surtout – vouloir son bien à elle. » L'amour authentique est *bienveillant*, il cherche avec désintéressement le bien et le bonheur de l'être cher.

Le problème n'est pas tant que nos désirs seraient trop forts ou trop grands, mais qu'ils soient mal ordonnés. C'est-à-dire que nous plaçons souvent nos désirs avant le réel bien de l'autre. « L'*éros* sans *agapè* est un amour romantique, le plus souvent passionnel, jusqu'à la violence. Un

amour de conquête, qui réduit fatalement l'autre à l'objet de son plaisir et ignore toute dimension de sacrifice, de fidélité et de don de soi», dit le père Raniero Cantalamessa dans *Les deux visages de l'amour: Éros et agapè*.

Ainsi, d'un amour qui veut l'autre pour soi-même, nous devons passer à un amour qui veut le bonheur de l'autre et qui se donne. C'est là en fait la logique même du désir. Si l'homme veut la femme comme un bien, il veut aussi qu'elle soit la plus complète, la plus épanouie possible. Qu'elle soit la meilleure personne qu'elle puisse être. Le désir de l'autre, s'il est vrai, nous conduit justement à désirer pour lui le meilleur.

« J'étais nu... »

(Mt 25,36)

Jésus nous a révélé le visage le plus complet de l'amour: sa face meurtrie. L'amour est aussi *agapè*, c'est-à-dire un amour qui est prêt à se sacrifier, à souffrir et à mourir pour l'autre. *L'agapè*, c'est l'amour qui se penche vers le pauvre, le malade, le blessé. Le pauvre, le malade, le blessé, c'est aussi moi.

Or, c'est là, bien souvent, l'épreuve de l'amour: lorsque je découvre que l'autre personne, celle qui autrefois me faisait rêver, me faisait perdre la tête, est aussi pauvre et pécheur. L'amour conjugal authentique nous met nus l'un devant l'autre, devant nos faiblesses et nos blessures. La mise à nu de nos travers et de nos carences peut être une grande épreuve pour un couple, mais elle peut être aussi la source d'une grande joie.

Pourtant, il est encore une forme particulière de l'amour qui résume en lui toutes les autres. Cet amour, que Jean-Paul II appelle «sponsal», nous révèle en quelque sorte l'essence de

l'amour que l'on trouve à la fois dans les relations trinitaires, dans l'amour mystique qui unit le Christ et l'Église, et dans la relation conjugale entre l'homme et la femme.

Cette dernière est l'*icône* que Dieu nous a donnée de l'amour. L'amour sponsal diffère cependant des autres formes de l'amour par son caractère exclusif. Par sponsal, nous entendons l'amour d'*épousailles* par lequel deux personnes *se donnent totalement et exclusivement l'une à l'autre*.

Voilà la forme la plus haute de l'amour, qui réunit en elle le désir, la bienveillance et la charité, mais qui a de spécial d'être totale et exclusive. En se donnant l'un à l'autre, l'homme et la femme cessent de s'appartenir exclusivement. Objectivement, ils s'appartiennent mutuellement. C'est ainsi que l'épouse du Cantique des cantiques s'exclame: «Mon bienaimé est à moi, et moi à lui.»

Cette appartenance réciproque n'est pas une possession mutuelle, elle émane de la liberté de chacun et non d'un acte qui chercherait à prendre l'autre, à l'utiliser pour soi. Dieu aussi a donné à cette forme particulière de l'amour un moyen d'expression unique. Dans l'acte conjugal, l'homme et la femme disent précisément avec leur corps: «Je suis à toi.» Seul un tel don permet d'exclure de la relation sexuelle toute forme d'utilisation.

Or, Dieu, étant infini, peut se donner totalement et personnellement à chacun d'entre nous, sans que ce don en souffre. Aussi, par le sacrement du mariage, je peux me donner entièrement à Dieu en même temps qu'à mon épouse. L'amour sponsal de Dieu pour nous a aussi son expression et son véhicule physique, soit l'eucharistie.

«Aimer, c'est tout donner, c'est se donner soi-même», disait Thérèse de

l'Enfant-Jésus. Or, nous le savons, nous sommes lents à nous donner. Nous savons comment il est difficile pour certains hommes ou certaines femmes de s'engager dans le mariage. Combien il est plus difficile encore et plus long de donner sa vie entièrement à Dieu. Nous prenons toute une vie à faire cet abandon confiant de nous-mêmes dans les mains de Dieu.

Dieu est Désir

L'éros est en fait une force que Dieu nous a donnée pour nous pousser hors de nous, pour faire de nous un don pour les autres. *L'éros* est une fusée qui, mise au service du don de soi, peut nous conduire au ciel. Si nous retournons cette fusée sur nous-mêmes... il s'ensuit une catastrophe!

Nous avons tendance à opposer l'*éros* à l'*agapè*, comme si tous deux étaient contraires l'un à l'autre et simplement incompatibles. Or, «l'amour est une réalité unique», nous dit Benoît XVI. Le désir n'est pas une partie de l'amour, mais une de ses *expressions*.

Les époux, par exemple, doivent continuellement nourrir ce feu du désir. Avec la fatigue, le travail, les enfants, il est inévitable que le désir parfois s'étirole. La passion qui nous dominait alors que nous étions jeunes semble bien souvent moins forte, ou même éteinte.

Or, ces moments sont souvent le signe d'un manque ailleurs: manque d'attention, d'écoute, de présence. L'amour, sans le désir, devient purement intellectuel: il n'y a plus de spontanéité, de sentiments, mais des gestes répétitifs. «L'amour, nous dit Jean-Paul II, est une expérience et non pas seulement une déduction.» Aussi, «l'*agapè* sans *éros* nous apparaît comme un "amour froid", un aimer "en surface", sans participation de tout l'être, davantage imposé par la volonté que venant d'un élan

intime du cœur», nous dit Raniero Cantalamessa.

Dieu aussi parle à notre cœur à travers nos désirs. Il ne cesse, dans la Bible, de prendre les images et les paroles les plus tendres afin de toucher nos cœurs endurcis. Aussi les grands saints étaient-ils des êtres de désir, brûlés par la soif de voir et d'aimer Dieu. S'il est Amour, *Dieu lui-même est Désir*. «Dieu est éros», écrivait sans crainte le grand auteur mystique Pseudo-Denys l'Aréopagite.

L'agapè demande toutefois que nos désirs soient purifiés. Cela ne signifie pas refuser nos désirs, mais les aiguïser ! Nos désirs sont parfois comme les chevaux distraits par les pommes sur la route ou par les passants. Il nous faut souvent mettre des œillères à nos chevaux, à nos désirs, pour qu'ils sachent mieux voir et viser l'essentiel.

L'aimé veut être accueilli et aimé totalement et exclusivement («tout moi et seulement moi»). M'arrive-t-il de réduire l'autre à sa beauté, à son corps, ou m'arrive-t-il de l'idéaliser au point de ne pas voir la personne réelle avec ses défauts ?

De même, dans la prière, nous nous attachons parfois à nos sentiments et à nos belles pensées davantage qu'à la présence réelle et silencieuse de Dieu. Nous préférons aussi remplir nos vies de bruit plutôt que passer du temps seul à seul avec lui. «L'éros a besoin de discipline, de purification, pour donner à l'homme non pas le plaisir d'un instant, mais un certain avant-gout du sommet de l'existence, de la béatitude vers laquelle tend tout notre être», nous dit Benoît XVI.

Toujours plus

L'amour n'est pas seulement une *expérience*, il est un *exercice*. L'amour nous pousse sans cesse à sortir de nous-mêmes pour aller au-devant des besoins de l'autre. L'amour nous met au service des autres, ainsi que nous le dit saint Paul : «L'amour prend patience, l'amour rend service» (1 Co 13,4).

Celui qui se met au service découvre que la source de l'amour est inépuisable. Il voit qu'il est un «serviteur quelconque» (Lc 17,10) et qu'il ne saurait en faire autant si Dieu n'agis-

sait pas à travers lui. «Toujours plus», disait Mère Teresa. L'amour n'a pas de limites. Vouloir mettre une borne à l'amour, c'est le premier manque d'amour, c'est le premier mal.

L'exercice de l'amour, au contraire, libère nos cœurs. L'amour rend libre, *l'amour est la liberté*. «La liberté est faite pour l'amour», disait Jean-Paul II, «l'amour est la réalisation la plus complète des possibilités de l'homme.» L'amour, bien qu'il soit difficile, est source de paix et de joie.

Je termine avec ces mots de Benoît XVI qui nous invitent à nous mettre en route : «L'amour est "extase"... extase comme chemin, comme exode permanent allant du je enfermé sur lui-même vers sa libération dans le don de soi, et précisément ainsi vers la découverte de soi-même, plus encore vers la découverte de Dieu.» ■

Alex Deschênes est tellement mordu de la théologie du corps qu'il prépare un doctorat sur le sujet. À vos agendas : publication prévue pour mai 2016. Passionné de littérature, de philosophie et de Jean-Paul II comme il s'en fait peu, Alex tient aussi un blogue (theologieducorps.com).

L'éros est une fusée qui, mise au service du don de soi, peut nous conduire au ciel. Si nous retournons cette fusée sur nous-mêmes... il s'ensuit une catastrophe !

Paul Claudel, écrivain

UNE CHOSE À DIRE



Si l'œuvre littéraire de Paul Claudel (1868-1955) se compare esthétiquement à une fresque contenant toutes les nuances possibles, son message, lui, est univoque. « J'ai une chose à dire et il faut absolument que je la dise. » Cette chose le presse, le met en route, l'enrôle. Désormais, ses poèmes, ses essais, ses pièces de théâtre et surtout son immense correspondance se calquent sur cette chose mystérieuse, irréfutable. Depuis le 25 décembre 1886, Claudel ne peut plus se taire.

Quand il franchit le porche de la cathédrale de Notre-Dame de Paris pour assister aux vêpres de Noël, il n'a pas la foi chrétienne. D'ailleurs, il ne va à la messe que dans le but d'y trouver un « excitant approprié » pour lui donner matière à écrire. Éduqué à l'école du positivisme, du matérialisme et du scientisme, Claudel a tôt fait d'ignorer la religion. Bien que les poèmes d'Arthur Rimbaud ouvrent « une fissure dans son baignoire matérialiste et lui donnent l'impression vivante et presque physique du surnaturel », son état habituel « d'asphyxie et de désespoir » perdure.

Puis se produit la *chose*. Au second pilier à l'entrée du chœur, à droite, du côté de la sacristie, il semble que le Ciel soit venu visiter Claudel :

« En un instant, mon cœur fut touché et je crus. Je crus d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucune espèce de doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée n'ont pu ébranler ma foi ni, à vrai dire, la toucher. J'avais eu tout à coup le sentiment déchirant de l'innocence, l'éternelle enfance de Dieu, une révélation ineffable. »

Bang! Un coup de foudre dont il ne se relèvera jamais, mais qui le relèvera à jamais. Un coup de foi qui est le coup d'envoi d'un long itinéraire dont il ne déviara pas. Même si Claudel mène une vie d'écrivain active et une carrière diplomatique l'appelant au bout du monde (Chine, Japon, Brésil, États-Unis, Europe), rien ne l'empêche de trouver le temps pour participer assidument à la messe, prier le chapelet, visiter le saint sacrement et se donner à des œuvres charitables. Son attachement à la foi demeure inébranlable malgré la rude exigence de sa conversion. Son tempérament ambitieux, son ardeur charnelle et son caractère impétueux seront certainement pour l'écrivain un lieu constant d'évangélisation de lui-même.

Entre deux feux

Les débats entre la chair et l'esprit sont au cœur de l'œuvre claudélienne. Sans doute parce que lui-même a mené cette lutte féroce de longue haleine. Malgré l'intensité de sa conversion, il n'arrive pas à échapper à l'emprise des ébats amoureux. « Moi-même qui savais ce que je savais, la vue même de l'enfer sous mes pas ne m'aurait pas séparé de cette ennemie ! » confie-t-il à son ami Frizeau.

Il rencontre « cette ennemie » en 1900, sur un bateau qui les conduit vers la Chine. Il entreprend avec Rosalie Scibor-Rylska, une jeune Polonaise mariée, une liaison secrète qui lui donnera un enfant hors mariage. Rosalie disparaît de sa vie avant que Claudel ait vu naître l'enfant. La maîtresse de sa folle passion lui inspirera les personnages d'Ysé dans *Partage de midi* et de Prouhèze dans *Le soulier de satin*.

Dans le couple comme dans l'individu, Claudel voit des forces antagonistes se livrer une bagarre sans merci.

En effet, pour lui, l'individu échoue à faire face à « tout lui-même ». En lui s'opposent l'appel de l'absolu, du « sens pur ineffablement contemplé » et l'appel de la terre, de la bête. L'univers du songe et de l'utilitarisme se combattent, face à face. La tension de cet équilibre fragile dans le cœur de l'homme appelle une réponse, un dénouement. Camus propose la révolte. Sartre, la liberté absolue. Et Claudel, la charité chrétienne, pour autant que l'homme ne se refuse pas à la grâce.

En ce qui concerne la figure du couple chez l'auteur, Louis Barjon, dans *Claudel*, propose cette analyse : « Tant que ces partenaires antithétiques s'affrontent dans l'égoïsme de leurs appétits rivaux, ils ne peuvent que se détruire. Ils font uniquement et stérilement figure d'adversaires. Ils méconnaissent la part de vérité dont leur opposant reste détenteur. » Le théâtre de Claudel ne cesse de le mettre en évidence : tant que leur amour ne vise pas le dépassement

d'eux-mêmes, leur relation deviendra le miroir fracassé de l'unité tant recherchée.

Une réponse éternelle

Pour Claudel, une solution s'impose. Il ne s'agit pas de nier notre être charnel au détriment de notre être spirituel, ou inversement. Il s'agit plutôt de tenir compte de la vérité des deux, tant que chacun garde son ordre respectif et n'empiète pas sur le terrain de l'autre ; tant que les aspirations contraires ne s'affrontent pas dans un climat d'hostilité, mais bien de charité ; tant que chacune abdique son égoïsme propre pour s'élever vers une Vérité plus grande. « Comme si leur opposition douloureuse n'avait d'autre raison d'être que de les contraindre à cette mort librement acceptée qui n'anéantit pas, mais fait vivre » (Barjon).

Dans cette querelle intérieure où les voix de l'âme mugissent sans s'écouter, pour Claudel, il n'y a qu'un arbitre extérieur capable d'instaurer un vrai dialogue : Dieu, et une seule issue : le sacrifice. L'être spirituel doit renoncer à l'orgueil de l'ambition et de l'élévation, l'être charnel à la consommation aveugle de la passion.

Pour le converti de Noël, Dieu demeure avant tout éducateur. Un éducateur des passions humaines qui, tout en respectant infiniment la liberté, lui assure par son amour sauveur la joie certaine, joie acquise au détour de la Croix.

La voix unitive

Par un univers merveilleux tissé de symboles, le poète raconte l'harmonie du monde visible. Contrairement au scientifique qui dissèque, Claudel cherche l'unité. Même si le regard de Claudel n'est pas scientifique, il n'est pas pour autant détaché du réel ; bien au contraire, il lui est profondément lié.

Ces lignes d'un dialogue entre un élève et son professeur écrit par Claudel en témoignent : « Professeur ! Mais apprenez-le ! Pour moi, le noir de votre tableau ne me suffit pas, ni ces maigres signes qu'y trace la craie. Ce qu'il me faut, c'est le ciel noir lui-même ! »

Avant de mettre un mot sur le papier, l'auteur laisse les choses se présenter à lui pour en éprouver la résistance, la forme, la texture. D'un œil attentif, l'écrivain les scrute une à une pour les appeler par leur nom, pour leur attribuer leur juste place dans le grand casse-tête du monde. Autant de mots pour palper la richesse infinie des êtres, autant de « prises d'attaque, nous dit Barjon, de subtiles ventouses lui permettant d'adhérer, de coller partout au réel ».

Parce qu'il se saisit de l'unité, Claudel est frappé par l'incomplétude des êtres et par la dépendance nécessaire inscrite dans leurs relations. Leur incessant mouvement est le cri de leur insuffisance et de leur besoin de l'autre. Chaque être n'est à lui seul qu'une infime parcelle qui reflète le tout universel.

Par sa poésie, Claudel veut libérer chaque chose de son caractère éphémère en lui donnant valeur d'éternité : « Je ne puis rien nommer que l'éternel. La feuille jaunit et le fruit tombe, mais la feuille dans mes vers ne périt pas. Ni le fruit mûr, ni la rose entre les roses ! Elle périt, mais son nom dans l'esprit qui est mon esprit ne périt plus. La voici qui échappe au temps. » Claudel en fait *recrée* poétiquement le monde !

Une correspondance apostolique

En plus de l'œuvre littéraire monumentale qu'il signe, l'écrivain consacre au moins deux heures par jour jusqu'à la fin de sa vie à entretenir une correspondance avec des personnes de tous les continents, de tous les âges, provenant des classes sociales les plus variées.

Pourtant, c'est dans la crainte et le doute qu'il commence l'œuvre dont le rayonnement perdure encore aujourd'hui. Il ne se sent pas de taille pour prendre la parole, car il craint que sa foi toute nouvelle sape sa carrière littéraire et mondaine. Le rude climat anticlérical en France à l'aube du 20^e siècle lui demande un courage surhumain : « La religion n'était pas seulement haïe, mais encore tournée en dérision », raconte-t-il.

Même le récit de sa conversion est occasion de reconversion : « Toutes les mortifications d'amour-propre dont cette publication sera la cause pour moi sont les bienvenues : c'est d'ailleurs peu de choses et je commence à en voir surtout le côté comique. Notre amour pour Dieu n'a rien de déshonorant, il n'y a aucune raison de le cacher, pas plus que les miséricordes qu'il nous a faites. »

Il recevra rapidement les signes que son travail n'est pas vain. « C'est Frizeau le premier qui, ramené à Dieu par mes drames et sachant y voir la religion dominer tout, me fit penser : je n'ai donc rien écrit en vain. [...] Elle est datée du 4 février 1904, c'est-à-dire au plus profond de mon péché mortel. » Même au travers du désert de sa vie sentimentale, Claudel voit tout de même poindre l'oasis de sa vocation apostolique.

La correspondance de Paul Claudel prend des proportions au-delà de ses attentes. De nombreux adolescents assoiffés de sens lui écrivent, comme ce jeune adolescent sceptique qui, durant quatre ans, s'interroge avant de donner sa pleine adhésion à l'Église: «Il faut avoir été un incroyant comme vous, Monsieur, pour savoir l'angoisse qu'on traverse quelques fois avant d'être sûr de croire» (M^{me} W. G., Paris, 9 juillet 1946, APC).

D'autres, des prisonniers, lui témoignent: «Votre lettre m'a rendu l'espérance. Tout ce que nous avons à porter est une épreuve passagère» (A. B., Armée française, 21 juillet 1940, APC).

Les non-catholiques aussi – et ils sont nombreux – sollicitent Claudel. Parmi eux, un protestant qui se confie: «Vous m'avez révélé la vérité éternelle. À l'heure où j'hésitais au milieu de toutes les voix humaines, c'est à travers votre *Chemin de Croix* que j'ai contemplé à nouveau la face de mon Dieu» (R. C., 20 mars 1934, APC).

Même les prêtres trouvent en Claudel une source renouvelante pour leur ministère: «Ce n'est pas l'homme en moi qui est remué, c'est le prêtre», confie un prêtre après avoir assisté à la représentation du *Soulier de satin* (A. de S., Vanves, 18 février 1945, APC).

Que l'on pense également à ceux qui ont senti «leur cœur moins bas, plus chrétien, moins restreint, moins limité, plus catholique» (P. L., Congo belge, APC) et à cette parole de Jacques Duron, un converti grâce à Claudel: «À combien d'âmes n'avez-vous pas apporté cela qui justement leur manquait pour opérer le passage d'une foi reçue, peut-être mal entretenue, exposée de toutes parts et plus ou moins débile ou vacillante, à cette foi enfin solide, joyeuse, vaste comme le monde, éclatante comme la lumière.»

L'ampleur de la correspondance de Claudel révèle le cœur de sa mission. Même si les lettres s'accumulent sur sa table, il prend la peine d'y répondre, une à une. Il le fait sans souci d'enregistrer un succès, dans un total désintéressement de lui-même et par pur intérêt pour le salut des âmes:

«Le sentiment d'avoir fait du bien à une âme est la jouissance la plus vive qu'un homme de mon âge puisse éprouver. Il me sera doux quand je serai sur mon lit de mort de penser que mes livres n'ont pas ajouté à l'épouvantable somme des ténèbres, de doutes, d'impureté qui afflige l'humanité, mais que ceux qui les lisent n'ont pu y trouver que des raisons de croire et de se réjouir d'espérer.»

«L'humble nécessité présente est préférable à tous nos rêves d'amour et de sainteté. Quelle douce satisfaction de se dire: J'ai fait vraiment du bien à quelqu'un. Je ne suis ni saint François de Sales ni un curé d'Ars, mais j'ai fait une chose pour laquelle Dieu m'avait préparé et envoyé comme une flèche.»

Prêtre de cœur

Claudel épouse en 1906 Reine Sainte-Marie-Perrin, avec qui il aura cinq enfants. Bien qu'il soit marié, père et qu'il mène une carrière consulaire et littéraire féconde, Claudel gardera toute sa vie la nostalgie d'un sacerdoce manqué: «[...] je me sens non seulement catholique, mais prêtre d'esprit, jusqu'à la moelle des os. Un prêtre manqué! Quelle tristesse!» Claudel aurait voulu devenir moine. Mais sa vocation meurt dans l'œuf lorsqu'il se voit refuser la vie monastique.

Ainsi, toute sa vie, Claudel vacille entre deux désirs, sans jamais trouver l'équilibre: «Je me sens aussi mal à l'aise dans la vie littéraire et laïque que je l'aurais été sans doute de l'autre côté de la table de la communion.» Chose certaine, même si Claudel doutait de sa vocation en son for intérieur, son zèle à annoncer le Dieu incarné dans la crèche de son cœur a conduit un grand nombre d'âmes à bon port. Il avait une chose à dire... et il l'a dite. Laissons-lui donc le dernier mot:

«Ô combien mon cœur est lourd de louanges et qu'il a de peine à s'élever vers Vous. Comme le pesant encensoir d'or tout bourré d'encens et de braise.

Parmi tout l'univers qui bégaye, laissez-moi préparer mon cœur comme quelqu'un qui sait ce qu'il a à dire...

Mais que je trouve seulement la parole juste, que j'exhale seulement

Cette parole de mon cœur, l'ayant trouvée, et que je meure ensuite, l'ayant dite, et que je penche ensuite

La tête sur la poitrine, l'ayant dite, comme le vieux prêtre qui meurt en consacrant.» ■

Sarah-Christine Bourihane: D'abord embauchée (bénévolement!) à titre de stagiaire en journalisme, pour le plus grand bonheur du rédacteur en chef, Sarah-Christine rédige désormais plusieurs chroniques et travaille comme pigiste pour divers médias chrétiens québécois.

TACOS POUR 7 PERSONNES !

20	tacos frais	½ paquet	champignons enoki dont on a coupé les racines	Poulet	
20	tacos secs				Jus d'une demi-lime
	Garnitures et condiments	½ tasse	piments forts marinés	750 g	poulet coupé en lanières
100 g	fromage gouda fumé râpé	1	poivron jaune émincé	2 c. à table	paprika fumé
100 g	fromage feta émietté	1	poivron orange émincé		Bœuf
3	concombres libanais en fines tranches	2	avocats coupés en tranches minces et couverts de jus de citron	½ tasse	ognon blanc ciselé
½ tasse	chou rouge émincé	3	ognons verts ciselés	750 g	bœuf haché
½ tasse	tomates cerises coupées en 4		Quelques quartiers de citrons et de limettes	2 c. à table	cumin
1 tasse	cresson (tiges grossièrement enlevées)	½ paquet	aneth effeuillé	Morue	
		½ paquet	coriandre effeuillée	750 g	morue
					Jus d'une limette
					Zestes d'un citron et d'une limette

1. Allumer le four à 200 °F et y placer les tacos secs.

2. Mélanger les lanières de poulet dans un bol avec le jus d'une demi-limette.

3. Préparer tous les ingrédients et les mettre dans des petits bols séparés qu'on déposera ensuite sur la table. Elle sera plus joyeuse si l'on utilise des bols colorés de différentes tailles.

4. Saler et faire saisir le poulet dans une poêle antiadhésive chaude. Baisser le feu à moyen et cuire quelques minutes. Lorsque le poulet est cuit, le déposer dans un bol allant au four et le mélanger avec du paprika fumé. Réserver à couvert au chaud.

5. Dans la même poêle, toujours à feu moyen, faire revenir l'ognon blanc ciselé dans le gras de poulet (ajouter de l'huile si nécessaire). Lorsque l'ognon est doré, ajouter le bœuf haché et augmenter la température. Faire cuire le bœuf tout en mélangeant de temps en temps. Lorsqu'il est cuit, ajouter du sel, du poivre et le cumin. Réserver à couvert au chaud dans un bol allant au four.

6. Cuire la morue des deux côtés dans une poêle propre. Lorsque le poisson est cuit, arroser du jus d'une lime et éteindre le feu. Mettre dans un bol allant au four et, à l'aide d'un

zesteur, ajouter du zeste de lime et de citron sur le dessus. Réserver à couvert au four.

7. Chauffer une poêle propre à feu moyen-fort et y réchauffer quelques secondes les tacos frais jusqu'à ce qu'ils soient tendres et chauds. Mettre dans un bol couvert d'un linge propre (ou dans un papier d'aluminium fermé) au fur et à mesure qu'ils sont prêts.

8. Disposer toutes les garnitures sur la table, puis garnir les tacos au goût de chacun.

Bon appétit !



Manger, bien au-delà de la nécessité biologique du geste, implique une dimension sociale, voire relationnelle. Manger est un acte social parce qu'il est rare que le repas ait été fabriqué de A à Z par la même personne : agriculteur, marchande, créatrice de la recette, cuisinier, puis, au bout de la chaîne, le mangeur. Mais surtout, manger est un acte relationnel. Il s'agit d'une formidable occasion de discuter : écouter quand on a la bouche pleine et en profiter pour parler lorsque l'interlocuteur déglutit.

Par cette rubrique « Patate chaude », nous abordons la bonne chère en bonne compagnie. D'abord, les créatifs de Dada & Soda nous concoctent toujours de succulentes idées pour un repas du dimanche. Ensuite, un collaborateur essaie la recette à la maison, avec des parents ou des amis, et nous propose dans ces pages un compte rendu des discussions qui ont animé le partage des agapes.

PLAISIR PARTAGÉ ?

C'est par un beau vendredi soir que nous avons reçu nos amis Annie et Mathieu. Des amis d'enfance de ma femme, Myriam. Nous devons parler de contraception et d'ouverture à la vie. Toutefois, la discussion a glissé sur un terrain voisin : le plaisir... solitaire.

Nos amis ne sont pas trop portés sur Dieu ou sur la spiritualité. Il est d'autant plus intéressant de parler des «patates chaudes» avec lesquelles l'Église jongle depuis des siècles. Le vin aidant, on s'emporte un peu. Du moins, Mathieu et moi. Nous sommes de bons amis, nous nous respectons, nous pouvons donc nous parler en vérité.

Annie est enceinte, ma femme aussi, d'ailleurs. Pour nous, faire des bébés, c'est facile : ils arrivent avant même que nous les demandions. Pour tout vous dire, ce petit dernier, nous l'aurions pris un peu plus tard. Quelques semaines, quelques mois de plus de repos n'auraient pas été de trop avant de retomber dans les changements de couches pour la cinquième fois.

Après la surprise des petites barres sur le test de grossesse, l'étonnement et les craintes cèdent vite leur place à la joie. Nous allons l'aimer, ce petit bébé-là, et il nous le rendra bien (au moins jusqu'à 15 ans). Pour Annie et Mathieu, c'est plus compliqué : ça fait deux ans qu'ils essaient, ils ont passé des tests, les docteurs ne comprennent pas trop. Finalement, ils ont

été exaucés, elle est enceinte, ils sont contents. Mathieu a sa conductrice désignée pour la soirée.

Procréation divinement assistée

Dans notre cercle d'amis, ils sont quelques-uns à tenter sans trop de succès d'avoir des bébés. Ça finit par créer des malaises. Certains perçoivent la situation comme une injustice. Pour ma part, je ne peux m'empêcher de penser que l'utilisation généralisée de la pilule contraceptive a un lien avec les difficultés qu'ils éprouvent à procréer.

Je ne le dis pas à haute voix, car ça choquerait celles qui l'ont prise pendant des années. Toutefois, je ne peux m'empêcher de penser que, si l'on ment à son corps pendant dix ans, celui-ci aura de la difficulté à faire la différence entre le vrai et l'illusion une fois qu'on voudra qu'il retrouve ses fonctions naturelles. Plusieurs s'indignent facilement en pensant aux bœufs et aux poulets apparemment gavés d'hormones. Que pensent ces dénonciateurs de l'agriculture industrielle de cette industrie de la

contraception ? Voici donc le sujet que je voulais aborder avec mes amis pour écrire ce billet. Parlons pilule, et même de l'ouverture à la vie.

Pour souper, nous avons mangé des tacos, bien croustillants et bien épicés. Je ne sais pas si c'est la sauce piquante, mais notre conversation a complètement dérapé. Il faut croire que le sujet que je tentais en vain d'imposer n'était pas assez croustillant, pas assez piquant. Ne me demandez pas comment le sujet est arrivé sur la table, mais nous avons finalement discuté de masturbation.

Tacos épicés, sujet chaud

Ce n'est pas le genre de sujet dont on parle souvent en couple, encore moins deux couples ensemble. Pour ma part, j'ai reçu l'enseignement de l'Église sur le sujet ; c'est donc ce point de vue que j'ai tenté de défendre du mieux que j'ai pu. Même si j'ai choisi ce camp dans ce débat, n'allez pas croire que je suis un champion de la vertu pour autant. J'ai à mon palmarès de belles victoires, mais aussi de cuisantes défaites. Le sujet est gênant, humiliant, mais fait pourtant partie du quotidien de plusieurs personnes.

Bien qu'on en parle peu – ou qu'on en débâte peu, devrait-on dire –, d'aucuns s'entendent pour affirmer que la masturbation est un comportement

normal et même souhaitable dans la découverte de sa sexualité. Mathieu partage cet avis et m'explique que ça libère certaines tensions. Selon lui, ça l'aide à respecter sa femme quand les désirs de chacun ne se trouvent pas au même niveau.

Les femmes se font discrètes pendant la conversation.

Je ne sais pas pourquoi, mais ce sujet semble être masculin, et pourtant... Pour ma part, je tente d'expliquer que contenir ses énergies sexuelles poussera l'homme à être plus attentionné envers sa femme. Je me conforte dans l'idée qu'il est juste de penser que l'homme redoublera alors d'efforts et d'attentions. Une excellente façon d'obtenir le fruit convoité... Après tout, la masturbation diminue l'énergie sexuelle, physique et mentale qui devrait être une ressource pour créer et pour conserver une bonne relation entre les conjoints.

Mais la blogueuse catholique Catherine Cantenot me dénonce par son commentaire au sujet de cette réalité: «L'habitude de la masturbation rend de plus en plus difficile le don de soi désintéressé dans la sexualité.» D'accord, à force d'assouvir nous-mêmes nos pulsions, nous risquons d'éprouver de plus en plus de difficulté à regarder l'être aimé sans le considérer comme l'instrument de notre plaisir.

La Bible étant plutôt muette sur le sujet, j'ai dû m'adresser au *Catéchisme* pour trouver la position officielle de l'Église catholique sur le sujet.

À l'article 2352, il est dit: «Par la masturbation, il faut entendre l'excitation volontaire des organes génitaux, afin d'en retirer un plaisir vénérien. Dans la ligne d'une tradition constante, tant le magistère de l'Église que le sens moral des fidèles ont affirmé sans hésitation que la masturbation est un acte intrinsèquement et grave-

ment désordonné. Quel qu'en soit le motif, l'usage délibéré de la faculté sexuelle en dehors des rapports conjugaux normaux en contredit la finalité. La jouissance sexuelle y est recherchée en dehors de la relation sexuelle requise par l'ordre moral, celle qui réalise, dans le contexte d'un amour vrai, le sens intégral de la donation mutuelle et de la procréation humaine.»

Une invitation

Cet extrait peut nous sembler accusateur, mais il n'en est rien. Catherine Cantenot nous l'explique brillamment ainsi: «L'Église nous invite plutôt à réserver la jouissance sexuelle volontaire aux relations conjugales. Ce n'est pas une condamnation, mais au contraire l'invitation à entrer dans une alliance à laquelle Dieu nous invite, pour découvrir qui il est, découvrir son amour et le bonheur qu'il veut nous donner.»

Ainsi, l'Église catholique invite à la maîtrise de soi et à vivre la chasteté dans sa vie, dans sa sexualité.

L'expression de notre sexualité doit être accomplie par deux personnes de sexe opposé. Cet aboutissement conduit à une saine et nécessaire dépendance de l'une par rapport à l'autre pour cette expérience. La masturbation empêche cette dépendance voulue par Dieu. Le masturbateur devient autonome, il n'a plus à faire les efforts nécessaires pour accepter un refus sans murmurer. Celui qui se masturbe ne partage plus cette richesse qu'est l'intimité. Il détourne la dépendance à l'autre dans une autre dépendance qui conduit à l'isolement.

Après cette vigoureuse discussion, nous sommes passés au dessert: Mathieu nous a fait de la succulente tire sur la neige. Même si nous avons complètement dévié du sujet initial, j'y vois quand même un cer-

tain rapprochement. Le contrôle de la procréation par des moyens de contraception n'est-il pas semblable au désir de contrôler sa sexualité? J'entends par là que le don de la vie tout comme le cadeau de la sexualité sont assurément des mystères qui nous dépassent et qui sont intimement liés. L'homme désire contrôler l'un et tirer profit de l'autre sans vraiment voir les bienfaits du don de sa propre vie. Est-ce que j'aurai réussi à faire changer Mathieu d'avis? Je ne le sais pas. Ce que je sais, par contre, c'est que je suis prêt à livrer bataille aujourd'hui encore.

Terminons sur ces paroles de Benoît XVI: «Le christianisme, le catholicisme, n'est pas une somme d'interdits, mais une option positive. Et il est très important que cela soit à nouveau visible, car aujourd'hui, cette conscience a presque totalement disparu.» ■



LA QUÊTE À TRAVERS L'ART



Au Québec, toute démarche créative en ce sens est quasi *de facto* disqualifiée. On donne par contre la chance à l'occasion à certains artistes non croyants d'aborder ces questions, pour autant que leurs œuvres – et surtout leur démarche en général – ne prennent pas trop parti pour la religion.

Ainsi, l'art visuel contemporain paraît vide et dénué de sens aux yeux de plusieurs, particulièrement chez les croyants. À l'inverse, la recherche de sens existentielle vers une transcendance et le témoignage de foi chrétien par l'art sont vus comme suspects – voire inquiétants – aux yeux des habitués du milieu.

Si vous êtes bouddhiste ou versé dans l'univers de l'ésotérisme, il y a de bonnes chances que l'on vous écoutera et que l'on vous encouragera (c'est le cas de Massimo Guerrera, par exemple, honoré à maintes reprises). Mais si vous êtes un croyant monothéiste – et, à plus forte raison,

chrétien –, on portera forcément un regard suspicieux sur vous et sur votre travail.

Si vous voulez en parler dans vos œuvres, vous devrez idéalement critiquer et détourner le christianisme ou, encore mieux, vous en moquer avec talent. Mais surtout ne pas faire de l'adoration ou de la récitation de chapelet un pilier de votre démarche créative, comme Guerrera le fait avec la méditation bouddhiste ou transcendantale... Les spiritualités orientales ou «nouvel-âgeuses» reçoivent ainsi carte blanche, alors que les spiritualités monothéistes sont *persona non grata*. Car c'est bien connu, Dieu est mort (et de toute manière, il était un sale macho paternaliste oppressant les femmes et les minorités de tous genres). Nietzsche l'a décrété du haut de sa chaire au 19^e siècle. Et si Nietzsche l'a dit, c'est qu'il a raison !

On attend donc le jour où le Québec (et l'Occident) aura soigné son blocage psychologique à l'égard de l'Église

pour voir (ré)apparaître des démarches qui intègrent et honorent avec originalité l'héritage sacré dont nous sommes les héritiers.

Entretemps, certains créateurs athées ou agnostiques s'y risquent à l'occasion, avec bonne foi et sincérité. C'est le cas du cinéaste Bernard Émond (*La neuvaïne, La donation*), très préoccupé par les questions de sens; c'est aussi le cas de deux artistes visuels qui, à la demande du Musée d'art contemporain des Laurentides, ont réalisé en 2012 et en 2013 de magnifiques intégrations à l'architecture de la cathédrale de Saint-Jérôme (*Au commencement était le Verbe*, de Barbara Claus, et *Le deuxième jour*, de Normand Forget).

Et plus récemment, Emmanuelle Léonard, artiste pratiquant la photo et la vidéo d'art, a également abordé le sujet dans deux œuvres filmiques. Ces deux monobandes ont été projetées, l'automne dernier, au Musée d'art contemporain de Montréal dans le cadre de la Biennale de Montréal, qui avait pour thème *L'avenir*.

Paysages existentiels

Tandis que plusieurs artistes adoptaient dans leurs œuvres un ton engagé et revendicateur pour aborder le sujet imposé, d'autres – et trop peu – ont choisi de donner voix à des préoccupations plus existentielles ou métaphysiques.

C'est le cas des deux vidéos d'Emmanuelle Léonard, montrées en boucle dans deux petites salles obscures. Ce sont deux morceaux dignes d'intérêt par le fait qu'ils creusent des questions essentielles sur le futur de l'Occident, sur le sens de l'existence, la fin de vie et la possibilité d'un prolongement dans un avenir... éternel.

Dans *Postcard from Bexhill-on-Sea*, l'artiste montre des images de bord de mer d'une station balnéaire anglaise pendant que des voix hors champ de couples âgés répondent à la question : comment voyez-vous le futur ?

Si certains affirment qu'ils veulent profiter du peu de temps qu'il leur reste à vivre ici-bas, le sentiment général qui se dégage est un sentiment de nostalgie et d'inquiétude. Nostalgie d'une époque ancienne, où les manières et les mœurs étaient plus respectueuses de soi et d'autrui; inquiétude devant la perte des repères identitaires, nationaux et spirituels, à une époque où tout le monde devient quasi interchangeable et anonyme; inquiétude pour les plus jeunes, inquiétude devant la mort qui approche, etc.

Grâce à de longs plans fixes sur le paysage d'une beauté froide et d'une gravité certaine, plans enchevêtrés à des

moments de silence méditatif où seul le bruit des vagues se fait entendre, le spectateur lit en filigrane la sous-question : et après cette existence terrestre, qu'y a-t-il ? Un anéantissement dans le vide, ou une autre vie ?

Riches mémoires oubliées

Dans la même veine, on retrouve dans *La Providence* quelques sœurs de la Charité de Montréal, plus communément appelées Sœurs Grises (la congrégation fondée par sainte Marguerite d'Youville à l'époque de la Nouvelle-France).

Assises dans les pièces impersonnelles de leur nouvel immeuble (leur bâtisse ancestrale a été vendue il y a quelques années, faute de relève), elles nous parlent de leur vie de religieuses, de leur foi en Christ et en Dieu le Père éternel (la dévotion particulière de mère d'Youville), de leur espérance, de la vie après la mort.

La très joyeuse et sympathique sœur Réjeanne Fortin est particulièrement attachante avec ses sourires contagieux. Emmanuelle Léonard pose un regard empreint de tendresse, d'écoute et de respect sur ces femmes. Et encore une fois, en filigrane, elle fait ressortir un enjeu : celui de l'avenir de la culture québécoise, de son patrimoine, de son identité enracinée dans le christianisme. Que restera-t-il de cette mémoire à l'avenir, étant donné que les jeunes gens ne se bousculent plus aux portes des séminaires et des couvents ? (La maison mère des Sœurs de la Charité de Québec a elle aussi été vendue récemment.)

Emmanuelle Léonard a le sens du cinéma documentaire. Elle pourrait très bien réaliser des longs-métrages. Je reconnais d'ailleurs dans sa sensibilité, du moins dans ces deux derniers opus, une proximité avec le cinéaste Bernard Émond : la ligne est parfois mince entre la vidéo d'art et le cinéma traditionnel.

Oui, il se fait de bonnes choses en art contemporain ! ■

Stéphanie Chalut : Détentrice d'une maîtrise en arts visuels de l'Université Laval (2012) et d'un baccalauréat dans le même domaine de l'UQAM (1999), Stéphanie poursuit en ce moment un certificat en muséologie et diffusion de l'art dans la même université. Elle compte aussi à son actif plusieurs expériences dans le domaine du cinéma. De facture poétique, utilisant les référents nationaux et occidentaux, le cœur de ses recherches concerne la question de la tradition et de l'identité, les enjeux de la nation et de la mémoire collective, ainsi que la filiation.

Marie Dooley

EN CINQ TEMPS

Je suis tombée sur Marie Dooley, designer de mode à Québec depuis 25 ans, en faisant une recherche sur mes deux passions : l'Église et la mode.

Dans son blogue, elle raconte de façon palpitante les 400 ans d'histoire de la mode au Québec, de la venue des colons jusqu'à nos jours où, comme elle dit, «les églises se vident tranquillement pendant que les centres commerciaux se remplissent. Véritables temples de la consommation, ils sont aujourd'hui la nouvelle religion du peuple».

Admettez que, le dimanche matin, il y a davantage de familles dans les centres commerciaux et les restos qu'à la messe ! M^{me} Dooley écorche quelques papes, critique «la forte pression» de l'Église sur la longueur des jupes des femmes, et mentionne au passage – trop brièvement à mon goût – la création en 1927 de la Ligue catholique des femmes.

Elle ne précise pas qu'en moins de six ans cette ligue compte 70 000 membres qui, somme toute, veulent éduquer les générations futures. Une œuvre d'éducation panquébécoise, strictement laïque et féminine. Quand même ! Tout ça, sans Internet ni Facebook ! (Plus de détails sur ce sujet dans un «Catho style» à venir.)

Cependant, puisque je suis tombée sous le charme des ciseaux de M^{me} Dooley, je lui pardonne toutes ces irrévérences envers ma mère l'Église ! C'est dit.

Vous, mesdames, qui ne connaissez pas encore les deux boutiques Marie Dooley, j'aimerais remédier à ce manque flagrant de plaisir dans votre vie et vous faire découvrir la «philosophie en cinq temps de mère-grand» qui, avec onze enfants, s'est toujours gardé un petit agrément, juste pour elle.

La Boutique Signature est urbaine, offrant du prêt-à-porter innovateur, souvent rétro, qui sied bien à la vie

quotidienne. Mon coup de cœur ? Le «jean parfait», qui épouse *pour vrai*, les courbes : Boot Cut, Skinny, Poche en V ou appliquée. Les incontournables : legging, pantalon large ou droit. Les robes cocktail sont étonnamment diversifiées par leurs formes, textures et couleurs.

La Boutique Le Salon est consacrée à la collection de robes de mariées, de bal et de soirées, dans une ambiance de château. Dans les deux boutiques, que du «sur mesure».

J'entends la maman – à la maison ou pas – qui est en vous. Vous avez trois, quatre, cinq enfants ? Vous vous dites que ce n'est pas raisonnable ? Vous ne pouvez pas vous permettre ce genre de vêtement ? De folie ? De futilité ? Faux. Se sentir belle n'a rien de futile, croyez-en ma mère-grand et sa «philosophie en cinq temps» :

- 1 Se garder 25 \$ (cout de la vie actuel) par mois. À la fin de l'année : 300 \$.
- 2 Se rendre chez Marie Dooley. Se payer deux robes ou un «jeans parfait» avec chemisier et quelques accessoires.
- 3 Répéter les deux premières étapes annuellement.
- 4 Encourager sa meilleure amie à adopter la «philosophie en cinq temps».
- 5 Répéter les trois premières étapes avec sa meilleure amie et finir ça dans un resto (mais pas le dimanche matin, hein !).

www.mariedooley.com



PRIER AVEC LA MUSIQUE

J'écrivais dernièrement que le corps parle dans la prière (*Le Verbe*, avril-mai 2015). Il s'exprime avec des mots, des silences, des soupirs, des larmes, des gestes, des chants. La musique donne de l'élan à notre prière, depuis le premier chant près d'un feu, le premier souffle dans une flûte, la première danse rythmée par les tamtams. Elle soutient la louange, fait monter les prières vers le Créateur comme l'encens du soir. Saint Augustin avait raison de dire que celui qui chante prie deux fois.

Un chemin vers Dieu

La musique est un chemin qui favorise l'union à Dieu. C'est une porte qui ouvre sur la rencontre de Dieu, comme l'exprime si bien cet extrait de la Préface eucharistique IV : « Tu n'as pas besoin de notre louange, et pourtant, c'est toi qui nous inspires de te rendre grâce : nos chants n'ajoutent rien à ce que tu es, mais ils nous rapprochent de toi, par le Christ, notre Seigneur. »

Que serait le monde sans musique ? Imagine-t-on un pays sans son hymne national, les rites religieux sans cantiques, Noël sans ses chansons ? Oui, la musique fait vraiment partie de la vie. La musique dite « sacrée » peut nous conduire à l'écoute de Dieu présent en nous et dans le monde.

L'Église est un lieu naturel pour la musique et les musiciens au service de la prière. Comment résister aux chants grégoriens, aux cantates de Bach, à sa grande *Passacaille* pour orgue, à son *Magnificat* si jubilatoire ? Cette musique fait prier. Je pense aussi aux *Vêpres* de Monteverdi, aux différentes *Messes* de Mozart, Vivaldi et Beethoven, au *Messie* de Haendel, au *Requiem* de Fauré, au *François*

d'Assise de Messiaen, aux œuvres méditatives de Gorecki et de Pärt. Il y a aussi les chants liturgiques et religieux d'aujourd'hui. À leur écoute attentive, notre être peut s'unifier et entrer en prière. Il y en a pour tous les goûts. Je pense aux hymnes de Patrice de La Tour du Pin, aux refrains incantatoires de Taizé, aux chants des communautés nouvelles, de Robert Lebel et de tant d'autres.

Une écoute priante

J'écoute cette musique et ces chants au gré de mes humeurs et du temps qu'il fait. L'écoute se transforme rapidement en prière. Mon cœur est touché par la beauté des sons et la puissance des textes, souvent inspirés de la Bible. La musique est une clé qui ouvre le corps de l'intérieur pour un jaillissement spirituel inattendu. Elle réveille souvent en moi des émotions dont je ne soupçonnais pas l'existence. J'entre alors dans un dialogue amoureux avec Dieu.

Comme je n'ai pas toujours des mots dans ma prière, le chant et la musique me font communier au Christ que je cherche. Mon oreille me dit quelle musique me fait du bien, me pacifie, me vide de moi-même ; quel chant libère les forces du cœur et me fait retrouver le chemin de la prière. Cette écoute priante prépare au sommeil non seulement mon corps, mais aussi mon cœur et mon esprit. Et je soupçonne parfois les anges d'y aller de leur petit tour de chant dans mes rêves. ■

Jacques Gauthier a publié récemment : *Petit dictionnaire de Dieu* (Novalis), *Rêveries au Pont d'Oye* (Noroît), *Marie de l'Incarnation* (Novalis), *François de Laval* (Novalis), *Les maîtres spirituels chrétiens* (Novalis), *Chemins vers le silence intérieur avec Thérèse de Lisieux* (Parole et Silence). Pour plus d'informations, consultez son site Web et son blogue jacquesgauthier.com.



DANS LES VEINES

Il y a de ces albums qu'on n'écoute pas nécessairement pour se remonter le moral, mais seulement parce que la musique y est douce et les mots, beaux. C'est le cas de *Les grandes artères*, de Louis-Jean Cormier.

L'ex-chanteur du regretté groupe Karkwa signe un deuxième projet solo qui ne déçoit pas. Il joue habilement avec les mots, avec cette langue française qui ne nous est plus souvent aussi bien servie. Malgré quelques fins de ligne parfois prévisibles et certaines rimes faciles, Cormier fait réellement de la belle poésie. Écrites alors qu'il était en tournée de son dernier album, les treize pistes parlent de l'amour difficile, de celui qui n'est pas acquis.

Les grandes artères, c'est aussi des textes socialement engagés qui critiquent cette société où «on nous crève les yeux pour avoir vu qu'on s'était fait avoir» («La fanfare») et d'autres plus personnels où le musicien, à l'entendre en parler en entrevue, semble faire allusion à sa récente participation à une certaine émission populaire («Faire semblant»). Mention spéciale aux «Complots d'enfants» de Félix Leclerc : magnifique hommage.

Avec sa voix diaphane, la plupart du temps accompagnée par celle d'Adèle Trottier-Rivard et à quelques occasions par une chorale d'enfants, Louis-Jean Cormier livre des chansons aux arrangements complets. Se rencontrent la guitare acoustique, tantôt un banjo, les percussions convaincantes, tantôt des cuivres chauds, le piano...

Bref, le musicien, même s'il répète souvent les mêmes routines musicales (sur pratiquement tous les titres, on entend des airs majeurs modulés en mineur, ou l'inverse, et des strophes chantées dans une mélodie complètement différente du reste de la piste), réalise un album très cohérent et solide.

Louis-Jean Cormier, *Les grandes artères*, 2015, pop-folk francophone.



BACH EN COTON OUATÉ

Il est rare qu'on associe, en musique, Bach et Drake. Il est rare, en musique, qu'un album presque entièrement instrumental présentant piano et cordes soit pop. Enfin, il est aussi rare, depuis quelques années, que qui que ce soit remette en question le génie de Chilly Gonzales.

Le Montréalais est littéralement exceptionnel. Avec son dernier album, il réussit, non sans plaisir, à rendre hommage autant au classique qu'au rap et qu'à la pop. *Chambers* mélange avec audace (et succès) le romantique et la douceur de la musique de chambre et les airs et arrangements plus actuels du hip-hop.

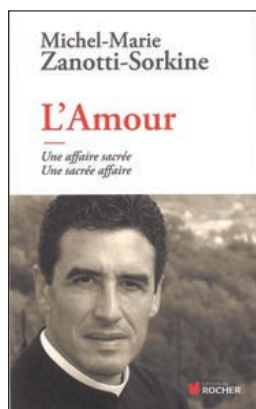
Certains morceaux («Advantage Points», «Solitaire») rappellent le travail de compositeurs de musique de film comme Michael Nyman (*La leçon de piano*) ou même Yann Tiersen (*Le fabuleux destin d'Amélie Poulin*; *Good Bye, Lenin!*); d'autres donnent même envie de se déhancher avec des rythmes saccadés et assumés («Green's Leaves»).

Gonzales, qui a collaboré avec plusieurs artistes dont la réputation n'est pas à faire, tels Feist et Daft Punk, livre ici un produit particulièrement sympathique à l'oreille et qui ne déçoit en rien les attentes créées par le succès de ses dernières sorties (*Solo piano I* et *II*).

Chilly Gonzales, *Chambers*, 2015, électro-classique

Florence Malenfant
florence.malenfant@le-verbe.com

Florence Malenfant: Florence a une affection particulière pour le bouillon de poulet et un faible pour la littérature russe ! Encore sur le banc des écoles pour une maîtrise en histoire de l'art à l'Université Laval, elle est mariée à un incroyable illustrateur et bédéiste dans une revue catho... Elle choisit des albums pour les mélomanes qui n'ont pas envie de passer eux-mêmes au tamis ce qui entre dans leurs oreilles et pour communiquer son amour de la musique.



L'AMOUR AVEC UN GRAND A

Magnifique! Eh oui! Il y a encore des gens qui croient en l'amour... L'Amour avec un grand A! Que ça fait du bien au cœur! À travers les différents âges de la vie, le prolifique père Zanotti nous partage de façon si poétique que l'amour pur, l'amour vrai existe. Il est exigeant, mais il est possible encore aujourd'hui. Cet amour qui sait attendre, qui prend son temps, qui cherche à connaître l'autre en profondeur avant de se lancer trop vite dans une aventure où l'on se blesse.

À chaque fin de chapitre, un même leitmotiv revient: «Cela dit, si rien de tout ceci n'a été vécu, tout est récupérable, rien n'est perdu, d'autres voies s'ouvriront pour donner chance à l'amour.»

Pour tous ceux qui rêvent d'une vie pleine, un petit livre rempli de fraîcheur qui donne le goût d'aimer et d'aimer bien.

Michel-Marie Zanotti-Sorkine, *L'Amour: Une affaire sacrée, Une sacrée affaire*, Éditions du Rocher, 2014, 121 p.

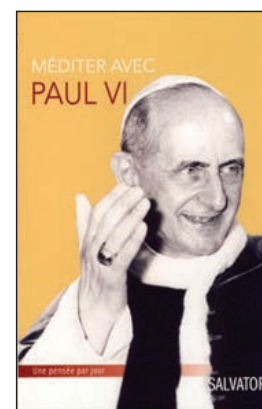


LA FAMILLE EST, TOUT SIMPLEMENT

Alors qu'aujourd'hui «le père est remplacé par l'expert, l'étreinte passionnée par la transparente éprouvette et la table familiale par la tablette électronique», l'auteur nous rappelle sans demi-mesures, par une réflexion profonde et intense, que la famille est le fondement de la société. Elle ne s'explique pas, elle ne se construit pas, elle est, tout simplement. Et elle est par le fait même qu'un homme et une femme se sont aimés, et que de cet amour a jailli une vie non pas choisie, non pas parfaite, mais offerte.

Qu'est-ce qu'une famille? est un livre où la philosophie ne se fait pas sans humour, pour nous faire prendre conscience de la beauté de l'altérité et de la complémentarité entre l'homme et la femme, ainsi qu'entre les différentes générations. Tout simplement parce que la famille ne s'invente pas, elle se vit et se reçoit!

Fabrice Hadjadj, *Qu'est-ce qu'une famille? suivi de La transcendance en culottes et autres propos ultra-sexistes*, Éditions Salvator, 2014, 253 p.



CHEMINER AVEC PAUL VI

«Paul VI, il faut toujours y revenir», aurait dit le pape François au cardinal Poupard. Mais que pouvons-nous bien apprendre de ce pape pour qu'on le propose à l'Église comme modèle de sainteté? Qu'il a guidé l'Église lors d'un concile? Encore plus que ça!

Au travers de ce petit recueil de pensées, il nous est proposé de découvrir un disciple de Jésus trop peu connu. Au fil des courtes méditations quotidiennes, j'ai découvert un intime du mystère de Dieu et de l'Église, un passionné de l'Évangile qui sait nous le partager en mots simples et accessibles!

Ce livre est fortement recommandé à ceux qui veulent marcher avec ce grand homme sans se lancer dans de grandes lectures. Une pensée, un pas dans la foi par jour, et un nouvel ami pour s'approcher du Christ!

Paul VI, *Méditer avec Paul VI. Une pensée par jour*, Éditions Salvator, 2014, 378 p.



LA PASSION D'AUGUSTINE: RITENUTO

Bien que j'aie quelques réserves, comme notre jeune collaboratrice Stéfany Paulin-Gagné, qui les a exposées méticuleusement sur notre site Internet, ce film vaut le détour : excellente qualité d'image, comédiens bien dirigés, crédibles, touchants, choquants, musique magnifique, pianistes prodigieuses, ambiance réussie.

Bien sûr, la montée de la «libération de la femme» est en trame de fond. Une fois que c'est dit, j'y trouve finalement plus de qualités que de défauts : la discipline, la détermination, la rigueur, l'excellence, la recherche de sens et de vérité et la cohérence. Dommage qu'on ait jeté plusieurs de ces valeurs à la poubelle, au détriment d'une fausse liberté... au détriment de nos enfants, qui en sont les grands perdants.

La passion d'Augustine, Québec, 2014, drame, 103 minutes, v. o. : français. Classement : général. Réalisation : Léa Pool.

Production : Lyse Lafontaine, François Tremblay. Interprètes : Valérie Blais, Céline Bonnier, Maude Guérin, Andrée Lachapelle, Marie-France Lambert, Diane Lavallée, Lysandre Ménard, Pierrette Robitaille, Marie Tifo.



WHIPLASH: FORTISSIMO

Au cinéma, quand les instruments de musique remplacent les armes à feu, ça donne *Whiplash*. Damien Chazelle voulait réaliser un long métrage «qui ressemble à un film de guerre ou de gangsters». Un pari réussi. On fait ici dans la musique extrême comme d'autres font dans les sports extrêmes.

Tout comme le personnage central de son film, il a lui-même expérimenté la tension de jouer de la batterie dans un orchestre de jazz d'un conservatoire de musique. À l'époque, il ressentait souvent de la peur. «Et surtout la peur de mon chef d'orchestre.»

Mu par le désir d'exceller, Andrew (Miles Teller) ne craint pas les baguettes cassées, les ampoules, les coupures, la sueur et la fatigue. Une lutte sans fin avec son instrument, un duel cruel avec son professeur, Terence Fletcher (J. K. Simmons, Oscar du meilleur acteur dans un second rôle).

Whiplash, États-Unis, 2013, drame musical, 106 minutes, v. o. : anglais. Classement : 13+ (langage vulgaire). Réalisation : Damien Chazelle. Production : Jason Blum, David Lancaster, Michel Litvak. Interprètes : Melissa Benoist, J. K. Simmons, Miles Teller.



ROUTE DU PARADIS: CRESCENDO

La chaîne Cinépop nous présente parfois des petits bijoux oubliés. C'est le cas de la *Route du paradis* (à ne pas confondre avec la série télévisée). Il sera peut-être difficile à trouver au centre vidéo, mais on peut se le procurer sur amazon.ca.

Inspiré des mémoires d'Helen Colijn et de Betty Jeffrey racontées dans *Song of Survival* et dans *White Coolies*, ce film rapporte ce qu'ont vécu des femmes et des enfants de différents pays emprisonnés dans un camp à Sumatra (Indonésie, occupée par le Japon) pendant la Seconde Guerre mondiale.

Plongées dans les horreurs de la guerre, quelques-unes parmi elles résistent au désespoir en rassemblant une cinquantaine de prisonnières pour former un ensemble vocal. Ces femmes ont vu la musique briser leurs chaînes, abattre les murs de la haine, créer de l'unité et redonner vie à ce qui était voué à la mort.

Route du paradis (v. o. *Paradise Road*), Australie, 1996, drame, 114 minutes, v. o. : anglais. Classement : 13+. Réalisation : Bruce Beresford. Production : Village Roadshow Pictures. Interprètes : Glenn Close, Julianna Margulies, Frances McDormand.



Avec **JÉSUS**
ça marche!

*L'Archevêque catholique de
Montréal, M^{gr} Christian Lépine,
et l'organisme Marche Chrétienne,
vous invitent cordialement à une
rencontre des chrétiens de tous rites
et de toutes dénominations.*

- Pour fraterniser entre nous.
- Pour encourager les chrétiens à assumer davantage le rôle qui leur revient dans l'espace public.
- Pour que les valeurs chrétiennes, fondatrices de l'identité québécoise, continuent d'inspirer, dans le dialogue, les choix personnels et sociaux.
- Parce que nous tenons à notre héritage chrétien qui a besoin de notre témoignage.

RASSEMBLEMENT DES CHRÉTIENS 2015

NOUS RASSEMBLER AU NOM DE JÉSUS

Prenez courage! Jean 16:33

Samedi 20 juin 2015
Parc Ahuntsic, à Montréal
(Métro Henri-Bourassa)

10h à 14h

Pique-nique & Animation musicale
Beau temps-mauvais temps!



Église
catholique
à Montréal



Informations

Jeannelle Cantin (450)293-2682
Jeannelle@MarcheChretienne.org

Fadia Nassr (514) 827-1024
Fadia@MarcheChretienne.org

Détails sur notre site :
MarcheChretienne.com

4 façons d'aider:

- Legs testamentaire
- Fonds de dotation
- Bourse d'études de 500\$
- Tout autre don

Pour plus d'informations ou pour recevoir notre brochure gratuite, contactez-nous :

Fondation Baillairgé
999 rue du Conseil - Boîte A
Sherbrooke, Qc, J1G 1M1
Tél.: (819) 823-8392
info@fondationbaillairge.org



Notre Église a un besoin vital de prêtres!

Saisissez l'occasion...
Aidez un jeunes à devenir prêtre!



Joachim Amougou
25 ans - Cameroun



Jean-Jacques Nguiamba
23 ans - Cameroun

En soutenant financièrement un séminariste dans ses importantes études universitaires en théologie, vous pourrez l'aider à réaliser son rêve : répondre à l'appel de Dieu et se mettre plus activement au service de l'Église. En retour, il vous enverra sa photo et vous écrira chaque année pour vous faire part de son cheminement.

Grâce à vous, un jeune pourrait répondre à sa vocation ...

Visitez notre site : www.fondationbaillairge.org

Nom: _____

Adresse: _____

Code postal: _____ Téléphone: _____

Ville: _____ Courriel: _____

☐ J'aimerais recevoir une brochure gratuite.

☐ Je désire parrainer un futur prêtre.
Montant : _____ \$

Reçu d'impôts ☐

**« Gloire à toi, Trinité !
Aux captifs, liberté ! »**



**Trinitaires, passionnés de liberté !
Pour toi qui cherches ton chemin !**

Regarde la photo !

Contemple-la et laisse-toi interpellé par elle !

Tu vois le corps du Christ, sans bras, reposant sur un tronc, entouré de barbelés, et un Trinitaire essayant de les enlever.

La mission du Trinitaire est de libérer nos frères et sœurs qui sont persécutés à cause de leur foi, qui sont maltraités dans leur humanité, qui ont faim et soif de justice et de liberté ! Une belle mission toujours actuelle !

Il y a 800 ans, le Seigneur a appelé saint Jean de Matha pour fonder l'Ordre de la Sainte-Trinité et des captifs.

Le Seigneur continue toujours d'appeler et de dire :

« Viens et suis-moi ! »

Si tu veux en connaître plus sur les Trinitaires, communique avec :

Fr. Louis Gagnon, o.ss.t, ou Fr. Michel Goupil, o.ss.t,
Tél.: 450 461-0900 Tél.: 514 439-2244

courriel: vocationtrinitaire@gmail.com
www.trinitaires.ca

Maison Provinciale des Trinitaires
1481, rang des Vingt
Saint-Bruno (Québec) J3V 4P6

Qu'ils gribouillent ou qu'ils numérisent, qu'ils aient l'œil photographique ou le pinceau agile, ce sont les artisans qui ont tracé les couleurs de ce numéro du *Verbe*.



Établi en Suisse depuis 2014 avec sa douce, ses marmots et sa moto, l'ingénieur ingénieur montréalais **Félix Amyot-Bilodeau** a plus d'un tour dans son sac. Passionné de musique et de photo, Félix a pris cette photo («Dossier musique», p. 12) lors d'un concert donné sur une scène de Québec, au milieu des années 2000. La légende raconte que le spectacle mettait en vedette une certaine Jacynthe Bergeron...



Jacynthe Bergeron («Nouvelle littéraire», p. 65) est une artiste multidisciplinaire, une vraie. Musique, sculpture, peinture et... tricot ! Après une formation en enseignement des arts, elle a transmis sa passion artistique à des centaines de jeunes dans les écoles de Québec. Elle vit aujourd'hui de son art, qu'elle expose tantôt sur son île (d'Orléans), tantôt dans les pubs de la Vieille Capitale.



Marie-Hélène Bochud («Histoire», p. 32) est une artiste et illustratrice originaire de La Pocatière, dans le Bas-Saint-Laurent.

Sa grande passion pour le dessin l'amène à compléter, en 2014, un baccalauréat en pratique des arts visuels et médiatiques à l'Université Laval.



Sylvie Chartrand («La chair et l'os», p. 72) vit et travaille à Montréal. Doctorante en études et pratiques des arts à l'UQAM depuis 2011, elle a bénéficié de nombreuses bourses d'études et de bourses de soutien à la création.



Dada & Soda («Patate chaude», p. 80), ce sont Christophe (chef cuisinier) et Joëlle-Eugénie (designer culinaire). Créateur de tables gourmandes, de happening gourmand et traiteur, Dada & Soda propose des recettes simples et succulentes. Suivez-les sur Facebook/dadaandsoda.



En toute délicatesse, **Caroline Dostie** («Reportage», p. 19) donne vie à ses paysages intérieurs. Ses réalisations picturales interrogent la souffrance et l'espoir ainsi que la précarité de l'équilibre entre les deux. Son

discours sur la fragilité de l'humain se traduit par des portraits anonymes et par des formes organiques. Elle souhaite établir par là une atmosphère propice à l'introspection.



Rapidement identifiable par la vivacité de son trait et le style original de ses personnages, **Yves Guézou** («Coup de Guézou», p. 97) a une tournure d'esprit qui lui est propre. Et l'effet des dessins de cet artiste basé en France débouche rarement sur de la mélancolie. Après avoir traité une vaste palette de sujets, dans des supports variés (*Valeurs actuelles*, *Le Point*, *L'Auto Journal*, Nathan, Hachette, Bordas...), Guézou se consacre à présent à un thème qui mêle le spirituel et... le spirituel. Il vient nous titiller dans la mise en pratique de notre vie de foi et dans la mise en pratique de nos simples idées jusqu'à nos grandes envolées mystiques.

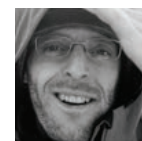


Photographe de presse et artiste en arts visuels, **Pascal Huot** («Monumental», p. 11) explore et travaille principalement la photographie, la peinture et le dessin. Il est titulaire d'un baccalauréat avec majeure

en histoire de l'art et mineure en études cinématographiques et d'une maîtrise en ethnologie de l'Université Laval. Depuis quelques années, Pascal mène de front son travail de photojournaliste et d'artiste peintre, et collabore à de nombreuses publications québécoises.



Si **Judith Renault** («Désintox», p. 8, «Entretien», p. 36) contribue surtout au *Verbe* par ses talents en graphisme, la photographie est sa première flamme. Elle est présentement étudiante au baccalauréat en design graphique à l'Université Laval.



Originaire du royaume de la poutine et de la rose (Drummondville), le photographe **Samuel Tessier** («Photoreportage», p. 44) manie les kodaks depuis déjà quelques années. Formé à Québec, il y a peaufiné son art en transformant sa passion en profession. Il réside et travaille aujourd'hui dans la Vieille Capitale. ■

TROUVAILLE

Toute la musique !

Brigitte Bédard

brigitte.bedard@le-verbe.com



Toute la musique chrétienne ou presque. Le site français *Catho-Tabs* ajoute des partitions régulièrement. C'est un répertoire de chants chrétiens avec accords, pour les communautés religieuses ou les simples laïcs au service de l'Église.

Si vous recherchez les paroles d'un chant, les accords d'un chant, ou si vous avez besoin d'un chant adapté au temps liturgique ou si vous voulez simplement connaître tous les chants liturgiques catholiques, vous cliquerez au bon endroit.

Avec une inscription personnalisée, on peut avoir accès à toutes les fonctionnalités du site et consulter ou proposer des tablatures. On cherche une tablature par auteur, par interprète, par titre ou par mot-clé. Le répertoire est assez vaste, classé par ordre alphabétique, allant de la Communauté de l'Emmanuel jusqu'à Taizé en passant par Jean-Claude Gianadda et Glorious.

On trouve tous les chants pour la messe, du chant d'entrée jusqu'au chant de sortie, de la musique de méditation, et des chants et musiques pour la cérémonie du mariage.

Surprenant: le dictionnaire d'accords de guitare et les vidéos pour apprendre des rythmes et des arpèges.

On peut écouter des extraits hébergés par *Deezer*, si l'on y est connecté, avant d'aller sur *Catho-Tabs*.

www.catho-tabs.com

ANECDOTE

Drôle de pénitence

Alexandre Dutil

alexandre.dutil@le-verbe.com

«Et moi, au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, je te pardonne tous tes péchés. Comme pénitence, sois particulièrement attentif à Dieu ce soir et attentif à Dieu dans la méditation de la Parole.»

«Bon, encore une pénitence qui n'est pas claire, me dis-je intérieurement, mais d'accord, je vais essayer d'être attentif ce soir.»

Une petite fille

Comme d'habitude, en tant que responsable de l'accueil, je suis assis



tout à l'arrière de l'église. Quelques minutes après le début de la messe, une petite fille et son père arrivent à la porte d'entrée. Manifestement, ils n'étaient pas venus pour la messe.

L'enfant regarde fixement vers le chœur avec des points d'interrogation dans les yeux. Son père lui dit: «Ça, c'est la messe.» Elle reste encore fixée un moment, et comme elle semble vouloir rester, son père l'emmène visiter un peu l'arrière de l'église. Ils repartent ensuite vers l'extérieur.

Quelle surprise pour moi de revoir la petite revenir à l'arrière de l'église toute seule quelques minutes après! Elle s'assied dans le dernier banc, qui pour une raison ou une autre est tourné vers la porte et non vers le chœur. Elle se retourne et se met alors tout naturellement à genoux pour voir ce qui se passe à l'avant.

Son père revient plus tard, mais il n'arrive toujours pas à la faire laisser sa «méditation». Il sort à nouveau. Ce n'est qu'après sa troisième tentative qu'il peut repartir avec elle. Elle me fait un beau sourire en sortant.

Cette petite fille me le rappelle: «Laissez les petits enfants et ne les empêchez pas de venir à moi; car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent» (Mt 19,14).

Un jeune homme

La messe se termine sans autres distractions. Un jeune homme vient me voir à la fin et me dit que c'est la première fois qu'il vient à une célébration et qu'il voudrait parler. Je commence à l'écouter et je repense à ma pénitence.

«Frappe à ma porte, toi qui viens me déranger [...]. Je ne sais ni le jour ni l'heure, mais je sais que c'est toi, Seigneur» (hymne). →

Un prêtre

J'appelle rapidement un ami prêtre qui habite tout près, car il vaut mieux être deux ! Après tout, «le Seigneur désigna encore soixante-dix autres disciples, et il *les envoya deux à deux* devant lui dans toutes les villes et dans tous les lieux où lui-même devait aller» (Lc 10,1). Fait étonnant, ce prêtre est en fait le même qui avait «semé» avec l'aide de Dieu quelque chose chez ce jeune homme près de 10 ans plus tôt...

Un pauvre

Après plus d'une heure de discussion et surtout d'écoute, je retourne chez moi. Sur le chemin, une femme qui quête malgré le froid. Même si c'est chose ordinaire dans le quartier, je repense à nouveau à ma pénitence. «Je vous le dis en vérité, toutes les fois que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites» (Mt 25,40).

Bref, toute une pénitence !

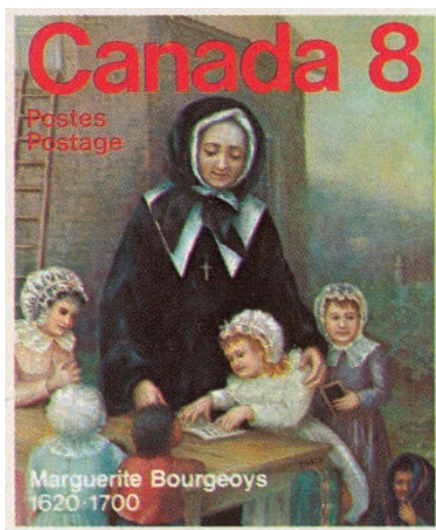
Cette expérience m'a permis de comprendre l'importance de la pénitence, même lorsqu'elle semble bien souvent anodine au départ.

AFFRANCHI

Marguerite Bourgeoys

Raymond Boutin
raymond.boutin@le-verbe.com

Marguerite Bourgeoys est née à Troyes (France) en 1620. Elle est la sixième de 12 enfants. Elle mène d'abord la vie de toutes les jeunes filles du temps, jusqu'au jour où elle ressent un appel lors d'une procession du Rosaire ; elle est frappée en voyant



la statue de la Vierge de l'abbaye des Sœurs de Notre-Dame. Elle a 20 ans. À partir de là, sa vie change complètement. Elle rencontre la supérieure du couvent, qui n'est autre que la sœur de Chomedey de Maisonneuve.

Elle fait la traversée au Canada en 1653. En arrivant à Montréal, elle s'occupe d'abord d'œuvres de charité et de services sociaux. Elle persuade les colons de commencer la construction de la première église en pierre de Montréal. Puis, elle ouvre une première école dans une vieille étable inoccupée qu'elle a aménagée. Elle y dispense un enseignement complet comprenant la lecture, la calligraphie, l'arithmétique, le latin, les arts ménagers et des rudiments de chimie et de botanique qui permettent la préparation de remèdes.

Elle fait quelques voyages en France dans le but de recruter des jeunes filles pour l'enseignement et aussi pour obtenir les lettres patentes en vue de l'approbation d'une nouvelle communauté fondée avec des jeunes filles qui s'étaient regroupées autour d'elle. C'est le début de la Congrégation de Notre-Dame, qui continue toujours son œuvre à travers le monde.

Ce n'est qu'à l'âge de 78 ans qu'elle prononce ses vœux de religion. Elle

meurt en 1700 à l'âge de 80 ans. Elle a été déclarée bienheureuse en 1950 et canonisée en 1982. On célèbre sa fête liturgique le 12 janvier.

Le 30 mai 1975, les Postes canadiennes ont émis quatre timbres pour honorer la mémoire de quatre personnalités canadiennes, dont Alphonse Desjardins et Marguerite Bourgeoys. La sainte est représentée en classe entourée de petites filles à qui elle enseigne.

HISTOIRE DU SALUT

Pâque ou Pâques ?

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Y a-t-il *une* Pâque ou *des* Pâques ? Bonne question ! On compte plusieurs sortes de Pâques, car la Pâque a évolué dans l'histoire : d'abord Pâque célébrée dans les familles israélites, elle est devenue Pâque rituelle, fête du Temple. Le sang n'est désormais plus étendu sur les linteaux des portes des maisons, mais sur l'autel du Temple, où prêtres et lévites sont les acteurs principaux du rituel. Elle devient ensuite la Pâque de Jésus qui s'achèvera à la fin des temps dans la Pâque eschatologique.



Œuvre « Histoire du salut » : Pain azyme (Wikimedia CC)

Pour les chrétiens, il s'agit d'une seule et même Pâque, Jésus ne faisant qu'accomplir le sens de la Pâque juive. Il n'y a aucune rupture, mais bel et bien une continuité qui culmine.

Chaque nuit pascalle, les juifs attendent le Messie. Tout dans leur histoire leur indique qu'il va venir. Isaac a été sauvé par le sacrifice du bélier, Israël par celui de l'agneau. La Pâque, mémorial de la délivrance du peuple d'Israël, est l'occasion pour lui de tourner sa mémoire vers l'avenir. Toutes les interventions de Dieu dans le passé le portent à croire à l'intervention divine décisive.

La fête du dimanche des Rameaux rappelle que Jésus prend part au grand pèlerinage de l'année liturgique en vue de la fête de Pâque. C'est un moment de l'année où s'affirme davantage le nationalisme juif et où s'affrontent divers mouvements politiques. Jésus n'est toutefois pas le chef politique que les juifs attendent. Il libèrera le peuple, mais autrement, en devenant littéralement l'Agneau offert en sacrifice qui sauvera son peuple de ses péchés.

Jésus prend le repas de la Pâque entre les murs de Jérusalem, un repas encadré par la liturgie juive. Il y greffe le rite eucharistique sur les bénédictions rituelles destinées au pain et au vin. Ainsi, dans l'horizon de sens de la Pâque juive, en donnant à manger et à boire son propre corps, il signifie qu'il est lui-même le nouvel agneau.

En prenant la place de la victime pascalle, en instituant le nouveau repas pascal et en effectuant son propre passage de ce monde de pécheurs au Royaume de son Père en mourant sur la croix, Jésus accomplit la Pâque juive.

Une Pâque ou des Pâques? Jésus est sans aucun doute pour les chrétiens la seule et unique vraie Pâque.

MOTS DITS

ΚΑΤΗΧΩ (*catéchô*)

Sarah-Christine Bourihane
sarah-christine.bourihane@le-verbe.com

Catéchèse, catéchisme, catéchumène. Ces mots, vous en serez peut-être surpris, ont une parenté avec les mots «son», «écho», «résonance», mais aucune avec le mot «catholique», qui vient d'une autre racine. Ces mots viennent du grec *κατηχω* (*catéchô*), qui signifie «faire résonner» ou qui se comprend comme «parler dans l'attente d'un écho, d'une réponse».

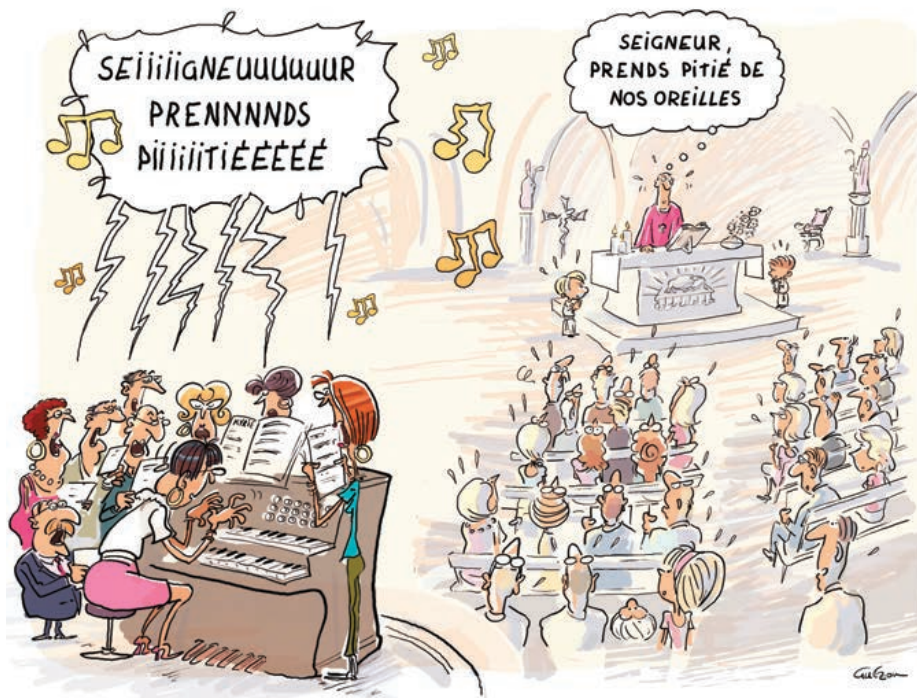
À bien y penser, rien de très surprenant quand on considère que les catéchèses ont été dès l'origine d'abord

des instructions faites de vive voix. La transmission de la foi se faisait sous le mode du dialogue, sous forme de questions-réponses. La foi n'est-elle pas d'ailleurs une réponse?

Saint Jean Chrysostome compare le catéchumène à une caisse de résonance vide. En lui résonne l'enseignement de celui qui «produit le son», qui lui-même le reçoit de la Parole, le *logos*. Au fond, catéchistes et catéchisés sont des chrétiens en qui la parole trouve écho. «La foi naît de ce qu'on entend; et ce qu'on entend, c'est l'annonce de la Parole de Dieu» (Rm 10,17), dit saint Paul.

«Que celui qui a des oreilles pour entendre entende!» disait Jésus.

LE COUP DE GUÉZOU



Famille

En préparation à la **Rencontre mondiale des familles** de Philadelphie et à la deuxième partie du **Synode sur la famille**, le numéro de septembre proposera un dossier complet sur la **famille d'aujourd'hui**. Témoignages, portrait sociodémographique, essai et reportage vous mettront dans le bain de ces deux grands événements d'Église.



Le Verbe

voir • penser • croire

Le Verbe propose un lieu d'expression, de diffusion et d'échange d'idées, dans un esprit de communion avec l'Église catholique. Les textes n'engagent que les auteurs.

CONSEIL DE RÉDACTION

Brigitte Bédard, Sophie Bouchard,
Sarah-Christine Bourihane, Alexandre Dutil,
Simon Lessard, Antoine Malenfant, Laurent Penot

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Geneviève Bélanger, Benoît Boily - prêtre,
Sophie Bouchard, Laurier Côté, Jean Grégoire,
Pascal Proulx, Jean-Pierre Tremblay

DIRECTRICE GÉNÉRALE : Sophie Bouchard

RÉDACTEUR EN CHEF : Antoine Malenfant

ÉDIMESTRE : Judith Renaud

ASSISTANTE À LA RÉDACTION

Sarah-Christine Bourihane

SECRÉTAIRE DE RÉDACTION : Robert Charbonneau

GRAPHISTES ET INFOGRAPHISTES

Joëlle Renaud et Judith Renaud

MARKETING ET PUBLICITÉ

publicite@le-verbe.com

ADJOINTE ADMINISTRATIVE (abonnements)

Suzane Arsenault • info@le-verbe.com

Le Verbe est produit par l'organisme de charité
L'Informateur catholique
(enregistrement : 13687 8220 RR 0001)

Le Verbe est membre de L'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMÉCO).

Le Verbe est publié 5 fois par année, est imprimé chez
Solisco et est distribué par Messageries Dynamiques.
Port payé à Montréal, imprimé au Canada.



Dépôts légaux :

Bibliothèque et Archives Canada ;

Bibliothèque et Archives nationales du Québec.

ISSN 2368-9609 (imprimé)

ISSN 2368-9617 (en ligne)

Canada  Nous reconnaissons l'appui finan-
cier du gouvernement du Canada.

Nos listes d'adresses peuvent à l'occasion être communiquées
à des organismes de bienfaisance ou de charité.
Les personnes qui n'y consentiraient pas sont priées
de nous en aviser.

LE VERBE

L'Informateur catholique
1073, boul. René-Lévesque Ouest
Québec (Québec) G1S 4R5
Tél. : 418 908-3438
info@le-verbe.com
www.le-verbe.com

Les photos ou illustrations des pages 9, 25, 95, 98 sont tirées
de la banque d'images Fotolia.



PHOTO PAGE COUVERTURE
Courtoisie Marie-Josée Lord

«*Croire,*
c'est faire crédit
à Dieu qui
nous a donné
sa parole,
le Verbe.»

– Paul Claudel

FAUDRAIT

— *pas* —

{ **LE DIRE** }
{ **trop fort,** }

— *mais* —

IL PARAÎT QUE...

« Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que tout homme qui croit en lui ne meure pas, mais qu'il ait la vie éternelle. Dieu n'a pas envoyé son Fils dans le monde pour condamner le monde, mais pour que le monde soit sauvé par lui. » (Jn 3,16-17)